UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00487414 5

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Bertram H. Davis
from the books of
the late Lionel Davis, K.C.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE,

ET DE

PHILOSOPHIE.

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

by [Jean Le Rond d'Alembert]

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN & Fils,
Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXIII.

423868
29.5.44

B
1932
H5
1773
t. 4

ESSAI
SUR LES ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE,
OU SUR
LES PRINCIPES
DES CONNOISSANCES HUMAINES.

I.

Tableau de l'esprit humain au milieu du dix-huitieme siecle.

IL semble que depuis environ trois cents ans, la nature ait destiné le milieu de chaque siecle à être l'époque d'une révolution dans l'esprit humain. La prise de Constantinople au milieu du quinzieme

ſiecle, a fait renaître les Lettres en Occident. Le milieu du ſeizieme a vu changer rapidement la religion & le ſyſtême d'une grande partie de l'Europe; les nouveaux dogmes des Réformateurs, ſoutenus d'une part & combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent ſeuls inſpirer aux hommes, ont également forcé leurs partiſans & leurs adverſaires à s'inſtruire; l'émulation animée par ce grand motif a multiplié les connoiſſances en tout genre; & la lumiere, née du ſein de l'erreur & du trouble, s'eſt répandue ſur les objets même qui paroiſſoient les plus étrangers à ces diſputes (*a*). Enfin Deſcartes au milieu du dix-ſeptieme ſiecle a fondé une nouvelle Philoſophie, perſécutée d'abord avec fureur, embraſſée enſuite avec ſuperſtition, & réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile & de vrai (*b*).

(*a*) Je prends ici l'époque du Proteſtantiſme au Concile de Trente, commencé en 1545, & qui a tracé pour ainſi dire la ligne de ſéparation entre les Catholiques & les Proteſtans.

(*b*) La Philoſophie de Deſcartes n'a proprement commencé à ſe répandre qu'après ſa mort, arrivée en 1650.

Pour peu qu'on considere avec des yeux attentifs le milieu du siecle où nous vivons, les événemens qui nous occupent, ou du moins qui nous agitent, nos mœurs, nos ouvrages, & jusqu'à nos entretiens; on apperçoit sans peine qu'il s'est fait à plusieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées; changement qui par sa rapidité semble nous en promettre un plus grand encore. C'est au temps à fixer l'objet, la nature & les limites de cette révolution, dont notre postérité connoîtra mieux que nous les inconvéniens & les avantages.

Tout siecle qui pense bien ou mal, pourvu qu'il croye penser, & qu'il pense autrement que le siecle qui l'a précédé, se pare du titre de Philosophe; comme on a souvent honoré du titre de sages ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains. Notre siecle s'est donc appellé par excellence le siecle de la Philosophie; plusieurs Ecrivains lui en ont donné le nom, persuadés qu'il en rejailliroit quelqu'éclat sur eux; d'autres lui ont refusé cette gloire dans l'impuissance de la partager.

Si on examine ſans prévention l'état actuel de nos connoiſſances, on ne peut diſconvenir des progrès de la Philoſophie parmi nous. La ſcience de la nature acquiert de jour en jour de nouvelles richeſſes : la Géométrie en reculant ſes limites a porté ſon flambleau dans les parties de la Phyſique qui ſe trouvoient le plus près d'elle ; le vrai ſyſtême du monde a été connu, développé & perfectionné ; la même ſagacité qui s'étoit aſſujetti les mouvemens des corps céleſtes, s'eſt porté ſur les corps qui nous environnent ; en appliquant la Géométrie à l'étude de ces corps, ou en eſſayant de l'y appliquer, on a ſu appercevoir & fixer les avantages & les abus de cet emploi ; en un mot depuis la Terre juſqu'à Saturne, depuis l'Hiſtoire des Cieux juſqu'à celle des inſectes, la Phyſique a changé de face. Avec elle preſque toutes les autres Sciences ont pris une nouvelle forme, & le devoient en effet. Quelques réflexions vont nous en convaincre.

L'étude de la nature ſemble être par elle-même froide & tranquille, parce que la ſatisfaction qu'elle procure eſt un ſentiment uniforme, continu &

ſans ſecouſſes, & que les plaiſirs, pour être vifs, doivent être ſéparés par des intervalles & marqués par des accès. Néanmoins l'invention & l'uſage d'une nouvelle méthode de philoſopher, l'eſpece d'enthouſiaſme qui accompagne les découvertes, une certaine élévation d'idées que produit en nous le ſpectacle de l'univers; toutes ces cauſes ont dû exciter dans les eſprits une fermentation vive; cette fermentation agiſſant en tout ſens par ſa nature, s'eſt portée avec une eſpece de violence ſur tout ce qui s'eſt offert à elle, comme un fleuve qui a briſé ſes digues. Or les hommes ne reviennent guere ſur un objet qu'ils avoient négligé depuis long-temps, que pour réformer bien ou mal les idées qu'ils s'en étoient faites. Plus ils ſont lents à ſecouer le joug de l'opinion, plus auſſi dès qu'ils l'ont briſé ſur quelques points, ils ſont portés à le briſer ſur tout le reſte; car ils fuient encore plus l'embarras d'examiner, qu'ils ne craignent de changer d'avis; & dès qu'ils ont pris une fois la peine de revenir ſur leurs pas, ils regardent & reçoivent un nouveau ſyſtême d'idées comme une ſorte de récompenſe de

leur courage & de leur travail. Ainsi depuis les principes des Sciences profanes jusqu'aux fondemens de la révélation, depuis la Métaphysique jusqu'aux matieres de goût, depuis la Musique jusqu'à la Morale, depuis les disputes scolastiques des Théologiens jusqu'aux objets du commerce, depuis les droits des Princes jusqu'à ceux des Peuples, depuis la loi naturelle jusqu'aux lois arbitraires des Nations, en un mot depuis les questions qui nous touchent davantage jusqu'à celles qui nous intéressent le plus foiblement, tout a été discuté, analysé, agité du moins. Une nouvelle lumiere sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs, a été le fruit ou la suite de cette effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux & reflux de l'Océan est d'apporter sur le rivage quelques matieres, & d'en éloigner les autres.

I I.

Dessein de cet Ouvrage.

EN observant le tableau que nous venons de présenter, il semble que la raison se soit comme reposée durant plus de mille ans de barbarie, pour manifester ensuite son réveil & son action par des efforts réitérés & puissans. Ces révolutions de l'esprit humain, ces secousses qu'il reçoit de temps en temps de la nature, sont pour un spectateur philosophe un objet agréable, & surtout instructif. Il seroit donc à souhaiter que nous en eussions un tableau exact à chaque époque. Si cette partie intéressante de l'Histoire du monde eût été moins négligée, les Sciences n'auroient pas avancé si lentement; les hommes ayant sans cesse devant leurs yeux les progrès ou le travail de leurs prédécesseurs, chaque siecle, par une émulation naturelle, eût été jaloux d'ajouter quelque chose au dépôt que lui auroient laissé les siecles précédens; il en eût été de chaque Science comme de l'Astro-

nomie, qui s'enrichit & se perfectionne tous les jours des observations nouvelles ajoutées aux anciennes.

Une Société de Gens de Lettres a essayé de faire pour notre siecle & pour les suivans, ce que nous reprochons avec raison à nos ancêtres de n'avoir pas fait pour nous. Le plan de l'Encyclopédie a été formé dans cette vue. Nous avons tâché de faire sentir ailleurs (*c*) les secours que nos contemporains & nos descendans en pourront tirer, quand ce ne seroit que pour en faire une meilleure. Ce que le Public a déjà vu de cet Ouvrage fait désirer qu'il ne soit ni opprimé par ses ennemis, ni abandonné ou dégradé par ses Auteurs. Mais soit que nos contemporains aient l'avantage d'achever heureusement une si grande entreprise, ou que l'honneur en soit réservé à la génération suivante & à des temps plus favorables, il sera permis au moins de mettre sous les yeux des Gens de Lettres les projets qui peuvent tendre à l'améliorer. Dans la multitude des vérités que l'Encyclopédie embrasse, & qu'en vain on chercheroit

(*c*) Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, & la Préface du troisieme Volume du même Ouvrage, Tom. I. de ces *Mélanges*.

à ſaiſir toutes enſemble, il en eſt qui s'élevent & qui dominent ſur les autres, comme quelques pointes de rochers au milieu d'une mer immenſe. Ces vérités qu'il importe le plus de connoître, étant réunies & rapprochées dans des élémens de Philoſophie qui ſerviroient à l'Encyclopédie comme d'introduction, l'utilité de ce grand Ouvrage en deviendroit ſans doute plus générale & plus aſſurée. Entrons là-deſſus dans quelque détail.

L'Hiſtoire générale & raiſonnée des Sciences & des Arts renferme quatre grands objets; nos connoiſſances, nos opinions, nos diſputes & nos erreurs. L'Hiſtoire de nos connoiſſances nous découvre nos richeſſes, ou plutôt notre indigence réelle. D'un côté elle humilie l'homme, en lui montrant le peu qu'il ſait, de l'autre elle l'éleve & l'encourage, ou elle le conſole du moins, en lui développant les uſages multipliés qu'il a ſu faire d'un petit nombre de notions claires & certaines. L'Hiſtoire de nos opinions nous fait voir comment les hommes, tantôt par néceſſité, tantôt par impatience, ont ſubſtitué avec des ſuccès divers la vraiſemblance à la vé-

rité ; elle nous montre comment ce qui d'abord n'étoit que probable, est ensuite devenu vrai à force d'avoir été remanié, approfondi, & comme épuré par les travaux successifs de plusieurs siecles; elle offre à notre sagacité & à celle de nos descendans des faits à vérifier, des vues à suivre, des conjectures à approfondir, des connoissances commencées à perfectionner. L'Histoire de nos disputes montre l'abus des mots & des notions vagues, l'avancement des Sciences retardé par des questions de nom, les passions sous le masque du zele, l'obstination sous le nom de fermeté : elle nous fait sentir combien les contestations sont peu faites pour apporter la lumiere, combien même lorsqu'elles roulent sur certains objets, elles sont turbulentes & dangereuses ; cette étude, la moins utile pour augmenter nos connoissances réelles, devroit être la plus propre à nous rendre sages ; mais sur cela comme sur tout le reste l'exemple des autres est toujours perdu pour nous. Enfin l'Histoire de nos erreurs les plus remarquables, soit par leur ressemblance avec la vérité, soit par leur durée, soit par le nombre ou l'importance

des hommes qu'elles ont ſéduits, nous apprend à nous défier de nous-mêmes & des autres; de plus, en montrant les chemins qui ont écarté du vrai, elle nous facilite la recherche du véritable ſentier qui y conduit. Il ſemble que la nature ſe ſoit étudiée à multiplier les obſtacles en ce genre. L'eſprit faux s'égare en préférant à une route ſimple des voies difficiles & détournées; l'eſprit juſte ſe trompe quelquefois, en prenant, comme il le doit, la voie qui lui ſemble la plus naturelle: l'erreur doit alors en quelque maniere précéder néceſſairement la vérité; mais l'erreur même doit alors devenir inſtructive, en épargnant à ceux qui nous ſuivront des pas inutiles. Les routes trompeuſes qui ont ſéduit & perdu tant de grands hommes, nous auroient, comme eux, éloignés du vrai; il étoit néceſſaire qu'ils les tentaſſent pour que nous en connuſſions les écueils. Ainſi le Philoſophe ſpéculatif profite de l'égarement de ſes ſemblables, comme le Philoſophe pratique des fautes & du malheur d'autrui. Ainſi les Nations que le joug de la ſuperſtition & du deſpotiſme retient encore dans les ténebres, profiteront un jour, ſi elles

peuvent enfin briſer leurs chaînes, des contradictions que les vérités de toute eſpece ont eſſuyées parmi nous ; éclairées par notre exemple, elles franchiront en un inſtant la carriere immenſe d'erreurs & de préjugés, où mille obſtacles nous ont retenus durant tant de ſiecles, & paſſeront tout-à-coup de l'obſcurité la plus profonde à la vraie Philoſophie que nous n'avons rencontrée que lentement & comme à tâtons.

Mais des quatre grands objets que nous venons de préſenter à nos Lecteurs, & qui ſont la matiere importante de l'Encyclopédie, il n'en eſt point qui puiſſe nous éclairer davantage, & qui par conſéquent ſoit plus digne d'être tranſmis à nos deſcendans, que le tableau de nos connoiſſances réelles ; il eſt l'hiſtoire & l'éloge de l'eſprit humain ; le reſte n'en eſt que le roman ou la ſatire. Ce tableau eſt le ſeul que l'empreinte de la vérité rend immuable, tandis que les autres changent ou s'effacent. Il ſemble même que les trois autres objets, quoique très-utiles, ne ſoient qu'une eſpece de reſſource à laquelle nous avons recours, au défaut d'un bien plus ſolide. Plus on acquiert

de lumieres sur un sujet, moins on s'occupe des opinions fausses ou douteuses qu'il a produites; on ne cherche à savoir l'Histoire de ce qu'ont pensé les hommes, que faute d'idées fixes & lumineuses auxquelles on puisse s'arrêter: par cette apparence vraie ou fausse de savoir, on tâche de suppléer autant qu'il est possible à la science véritable. C'est pour cela que l'Histoire des Sophismes est si courte en Mathématique, & si longue en Philosophie.

Rien ne seroit donc plus utile qu'un Ouvrage qui contiendroit, non ce qu'on a pense dans tous les siecles, mais seulement ce qu'on a pensé de vrai. Ce plan bien approfondi, est moins immense qu'il ne paroît. Il ne s'agit point ici de rassembler cette foule de connoissances particulieres, isolées, & souvent stériles, que les hommes ont acquises sur chaque matiere; il ne s'agit point de montrer en détail le chemin long, pénible & tortueux que les Inventeurs ont suivi; il s'agit de fixer & de recueillir les principes de nos connoissances certaines; de présenter sous un même point de vue les vérités fondamentales; de réduire les objets de chaque Science

particuliere pour les parcourir plus aisément, à des points principaux & bien distincts; d'éviter également dans cette décomposition, l'esprit minutieux & borné qui laisse le tronc pour les branches, & l'esprit trop avide de généralités, qui perd & confond tout en voulant tout embrasser & tout réduire.

Dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, Discours dont nous supposerons ici tous les principes, nous nous sommes contentés d'expliquer comment les différens objets de la nature considérés d'abord séparément & successivement, unis & rapprochés ensuite, combinés, approfondis, décomposés & recomposés, ont mené les hommes d'une Science à l'autre. Obligés de nous tenir dans une espece de lointain pour embrasser cette perspective immense, & composée de parties si nombreuses & si disparates, nous n'avons pu y jeter qu'un coup d'œil rapide & général; dans des élémens de Philosophie on doit se placer à cette juste distance qui permettra d'examiner successivement les parties principales du tableau, celles qui peuvent être saisies à la vue simple par un Observateur atten-

tif, les maſſes & les objets principaux.

Notre deſſein dans cet Eſſai n'eſt point de parcourir en détail les différentes matieres qui doivent entrer dans les élémens dont nous parlons; nous ne voulons que les expoſer ſommairement, & en faire comme une eſpece de table; nous nous bornerons à indiquer l'ordre ſuivant lequel il nous paroît qu'on doit diſpoſer ces matieres, & les principes par leſquels on doit les traiter. Ce n'eſt ici que le ſimple projet d'un Ouvrage que nous aurons peut-être le courage d'entreprendre, ſi le Public donne ſon approbation à l'eſpece d'eſquiſſe que nous allons lui en offrir.

III.

Objet & Plan général.

LA Philoſophie n'eſt autre choſe que l'application de la raiſon aux différens objets ſur leſquels elle peut s'exercer. Des élémens de Philoſophie doivent donc contenir les principes fondamentaux de toutes les connoiſſances humaines; or ces connoiſſances ſont de

trois eſpeces, ou de faits, ou de ſentiment, ou de diſcuſſion. Cette derniere eſpece ſeule appartient uniquement & par tous ſes côtés à la Philoſophie, mais les deux autres s'en rapprochent par quelques-unes des faces ſous leſquelles on peut les enviſager. La Science des faits de la nature eſt un des grands objets du Philoſophe; non pour remonter à leur premiere cauſe, ce qui eſt preſque toujours impoſſible, mais pour les combiner, les comparer, les rappeller à différentes claſſes; expliquer enfin les uns par les autres, & les appliquer à des uſages ſenſibles. La Science des faits hiſtoriques tient à la Philoſophie par deux endroits, par les principes qui ſervent de fondement à la certitude hiſtorique, & par l'utilité qu'on peut tirer de l'Hiſtoire. Les hommes placés ſur la ſcene du monde, ſont appréciés par le ſage comme témoins, ou jugés comme acteurs; il étudie l'univers moral comme le phyſique, dans le ſilence des préjugés; il ſuit les Ecrivains dans leur récit avec la même circonſpection que la nature dans ſes phénomenes; il obſerve les nuances qui diſtinguent le vrai hiſtorique du vraiſem-

blable, le vraisemblable du fabuleux; il reconnoît les différens langages de la simplicité, de la flatterie, de la prévention & de la haine; il en fixe les caracteres; il détermine quels doivent être suivant la nature des faits, les divers degrés de force dans les témoignages, & d'autorités dans les témoins. Eclairé par ces regles aussi fines que sures, c'est principalement pour connoître les hommes avec qui il vit qu'il étudie ceux qui ont vécu. Pour le commun des Lecteurs, l'Histoire est l'aliment de la curiosité ou le soulagement de l'ennui; pour lui elle n'est qu'un recueil d'expériences morales faites sur le genre humain; recueil qui seroit plus court & plus complet s'il n'eût été fait que par des sages; mais qui tout informe qu'il est, renferme encore les plus grandes leçons; comme le recueil des observations médicinales de tous les âges, toujours augmenté & toujours imparfait, forme néanmoins la partie la plus essentielle de l'art de guérir.

Les vérités de sentiment appartiennent au goût ou à la Morale, & sous ces deux points de vue elles présentent au Philosophe des objets importans de

méditation. Les principes de Morale ſont liés au principe général de la Société, à l'avantage commun du tout & des parties qui le compoſent; la nature qui a voulu que les hommes vécuſſent unis, les a diſpenſés du ſoin de chercher par le raiſonnement les regles ſuivant leſquelles ils doivent ſe conduire les uns par rapport aux autres ; elle leur fait connoître ces regles par une eſpece d'inſpiration, & les leur fait goûter par le plaiſir intérieur qu'ils éprouvent à les ſuivre, comme elle les porte à perpétuer leur eſpece par la volupté qu'elle y attache. Elle conduit donc la multitude par le charme de l'impreſſion, la ſeule eſpece d'impulſion qui lui convienne ; mais elle laiſſe au Sage à pénétrer ſes vues. Auſſi tandis que les autres hommes ſe bornent aux ſentimens que la nature leur a donnés pour leurs ſemblables, le ſage cherche & apperçoit l'union intime de ces ſentimens avec ſon intérêt propre ; il la découvre à ces mêmes hommes qui ne la voyoient pas, & affermit par-là les liens qui les uniſſent.

Il porte une analyſe ſemblable dans les vérités de ſentiment qui ont rapport aux matieres de goût. Eclairé par une

Métaphysique subtile & profonde, il distingue les principes du goût généraux & communs à tous les peuples, d'avec ceux qui sont modifiés pas le caractere, le génie, le degré de sensibilité des nations ou des individus; il démêle par ce moyen le beau essentiel d'avec le beau de convention; également éloigné d'une décision machinale & sans principes, & d'une discussion trop subtile, il ne pousse l'analyse du sentiment que jusqu'où elle doit aller, & ne la resserre point non plus trop en deçà du champ qu'elle peut se permettre; il étudie son impression, s'en rend compte à lui-même & aux autres; & quand il a mis, si on peut parler de la sorte, son plaisir d'accord avec la raison, il plaint sans orgueil, & sans chercher à les convaincre, ceux qui ont reçu soit de la nature, soit de l'habitude, une autre façon de sentir.

Puisque la Philosophie embrasse tout ce qui est du ressort de la raison, & que la raison étend plus ou moins son empire sur tous les objets de nos connoissances naturelles, il s'ensuit qu'on ne doit exclure des Elémens de Philosophie qu'un seul genre de connoissances, celles

qui tiennent à la Religion révélée. Elles ſont abſolument étrangeres aux Sciences humaines par leur objet, par leur caractere, par l'eſpece même de conviction qu'elles produiſent en nous. Plus faites, comme l'a remarqué Paſcal, pour le cœur que pour l'eſprit, elles ne répandent la lumiere vive qui leur eſt propre que dans une ame déjà préparée par l'opération divine ; la Foi eſt une eſpece de ſixieme ſens que le Créateur accorde ou refuſe à ſon gré ; & autant que les vérités ſublimes de la Religion ſont élevées au-deſſus des vérités arides & ſpéculatives des ſciences humaines, autant le ſens intérieur & ſurnaturel par lequel des hommes choiſis ſaiſiſſent ces premieres vérités, eſt au-deſſus du ſens groſſier & vulgaire par lequel tout homme apperçoit les ſecondes.

Mais ſi la Philoſophie doit s'abſtenir de porter une vue ſacrilege ſur les objets de la révélation, elle peut & elle doit même diſcuter les motifs de notre croyance. En effet les principes de la foi ſont les mêmes que ceux qui ſervent de fondement à la certitude hiſtorique ; avec cette différence que dans les matieres de Religion les témoignages qui

en font la base doivent avoir un degré d'étendue, d'évidence & de force, proportionné à l'importance & à la sublimité de l'objet. C'est donc à la raison à établir en ce genre les regles de critique qui serviront à écarter les preuves foibles, à distinguer celles qui pourroient être communes à toutes les Religions d'avec celles qui ne sont propres qu'à la seule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumiere dont elles sont susceptibles. Ainsi la Foi doit rentrer par ce moyen dans le domaine de la Philosophie, mais elle n'y doit rentrer que pour jouir d'un triomphe plus assuré.

Trois grands appuis font la base du Christianisme ; les prophéties, les miracles & les martyrs. La Philosophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir pour être inébranlables. Elle borne les prophéties à deux conditions essentielles, celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, & celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. Elle prouve qu'il ne peut y avoir de vrais miracles que dans la seule Religion véritable ; elle donne

les moyens d'apprécier, ſoit en les expliquant, ſoit en les niant, les prétendus prodiges dont les fauſſes Religions s'appuient. Enfin le ſage qui n'ignore pas que l'erreur a ſes martyrs, remarque en même temps que l'avantage de la vérité doit ſe réduire à en avoir un plus grand nombre; ainſi pour diſtinguer ceux qui ont donné leur vie par conviction de ceux qui l'ont prodiguée par fanatiſme, il ne peut établir d'autre regle que celle de compter les ſuffrages.

Sur ces différens objets le Philoſophe ſe contente d'établir les principes, & en laiſſe aux Théologiens l'uſage & l'application; ce détail feroit étranger à des Elémens de Philoſophie qui ne doivent contenir que des germes de vérités premieres, ſans mélange & ſans controverſe; les preuves de la Religion ont d'ailleurs été développées par un ſi grand nombre d'Ecrivains, que les lumieres de la Philoſophie ſemblent n'avoir plus rien à y ajouter, & que de nouveaux écrits ſur ce ſujet ſeroient plus louables que néceſſaires.

Mais un objet qui intéreſſe & qui regarde particuliérement le Philoſophe, c'eſt de diſtinguer avec ſoin les vérités

de la Foi d'avec celles de la raiſon, & de fixer les limites qui les ſéparent. Faute d'avoir fait cette diſtinction ſi néceſſaire, d'un côté quelques grands génies ſont tombés dans l'erreur, de l'autre les défenſeurs de la Religion ont quelquefois ſuppoſé trop légérement qu'on lui portoit atteinte. Cette diſcuſſion nous écarteroit trop de notre ſujet, & mérite par ſon importance d'être la matiere d'un écrit particulier (*).

I V.

Méthode générale qu'on doit ſuivre dans les Elémens de Philoſophie.

NOus n'avons fait juſqu'ici que fixer en général les différens objets qui appartiennent à des Elémens de Philoſophie. Examinés plus en détail, ces objets peuvent ſe réduire à quatre, l'eſpace, le temps, l'eſprit & la matiere. La Géométrie ſe rapporte à l'eſpace, l'Aſtronomie & l'Hiſtoire au temps, la Méta-

(*) Voyez l'Ecrit *ſur l'abus de la critique en matiere de Religion*, imprimé dans ce volume.

physique à l'esprit, la Physique à la matiere; la Mécanique à l'espace, à la matiere & au temps; la Morale à l'esprit & à la matiere réunis, c'est-à dire à l'homme; les Belles-Lettres & les Arts à ses goûts & à ses besoins. Mais quelque différentes que ces Sciences soient entr'elles, soit par leur étendue, soit par leur nature, il est néanmoins des vues générales qu'on doit suivre dans la maniere d'en traiter les élémens; il est ensuite des nuances différentes dans la maniere d'appliquer ces vues générales aux élémens de chaque Science particuliere; c'est ce qu'il faut développer.

Tous les êtres, & par conséquent tous les objets de nos connoissances, ont entr'eux une liaison qui nous échappe : nous ne devinons dans la grande énigme du monde que quelques syllabes dont nous ne pouvons former un sens. Si les vérités présentoient à notre esprit une suite non interrompue, il n'y auroit point d'élémens à faire, tout se réduiroit à une vérité unique dont les autres vérités ne seroient que des traductions différentes. Les Sciences seroient alors un labyrinthe immense, mais sans mystere, dont l'intelligence suprême embrasseroit

braſſeroit les détours d'un coup d'œil, & dont nous tiendrions le fil. Mais ce guide ſi néceſſaire nous manque ; en mille endroits la chaîne des vérités eſt rompue ; ce n'eſt qu'à force de ſoins, de tentatives, d'écarts même que nous pouvons en ſaiſir les branches ; quelques-unes ſont unies entr'elles, & forment comme différens rameaux qui aboutiſſent à un même point ; quelques autres iſolées, & comme flottantes, repréſentent les vérités qui ne tiennent à aucune.

Or quelles ſont les vérités qui doivent entrer dans des Elémens de Philoſophie ? Il y en a de deux ſortes ; celles qui forment la tête de chaque partie de la chaîne, & celles qui ſe trouvent au point de réunion de pluſieurs branches.

Les vérités du premier genre ont pour caractere diſtinctif de ne dépendre d'aucune autre, & de n'avoir de preuves que dans elles-mêmes. Pluſieurs Lecteurs croiront que nous voulons parler des axiomes, & ils ſe tromperont ; nous les renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs, (*d*) que ces ſortes de

(*d*) Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, *p.* 46, *Tome I. de ces* Mélanges.

principes ne nous apprennent rien à force d'être vrais, & que leur évidence palpable & grossiere se réduit à exprimer la même idée par deux termes différens; l'esprit ne fait alors autre chose que tourner inutilement sur lui-même sans avancer d'un seul pas. Ainsi les axiomes, bien loin de tenir en Philosophie le premier rang, n'ont pas même besoin d'être énoncés. Que devons-nous donc penser des Auteurs qui en ont donné des démonstrations en forme? Un Mathématicien moderne, célébré de son vivant en Allemagne comme Philosophe, commence ses Elemens de Géométrie par ce théorême, *que la partie est plus petite que le tout*, & le prouve par un raisonnement si obscur, qu'il ne tiendroit qu'au Lecteur d'en douter.

La stérilité & une vérité puérile sont le moindre défaut des axiomes; quelques-uns de ceux même dont on fait le plus d'usage, ne présentent pas toujours des notions justes, & sont capables d'induire en erreur par les fausses applications qu'on en peut faire. Pour n'en citer qu'un seul exemple, que signifie ce principe si commun, qu'*il faut exister simplement avant que d'exister*

de telle ou telle maniere? comme si l'éxistence réelle n'emportoit pas une certaine maniere déterminée d'exister? L'idée d'existence simple, sans qualité ni attribut, est une idée abstraite qui n'est que dans notre esprit, qui n'a point d'objet au dehors; & un des grands inconvéniens des prétendus principes généraux, est de réaliser les abstractions.

Quels sont donc dans chaque Science les vrais principes d'où l'on doit partir? Des faits simples & reconnus, qui n'en supposent point d'autres, & qu'on ne puisse par conséquent ni expliquer ni contester; en Physique les phénomenes journaliers que l'observation découvre à tous les yeux; en Géométrie les propriétés sensibles de l'étendue; en Mécanique l'impénétrabilité des corps, source de leur action mutuelle; en Métaphysique le résultat de nos sensations; en Morale les affections premieres communes à tous les hommes. La Philosophie n'est point destinée à se perdre dans les propriétés générales de l'être & de la substance, dans des questions inutiles sur des notions abstraites, dans des divisions arbitraires

& des nomenclatures éternelles; elle est la Science des faits, ou celle des chimeres.

Non-seulement elle abandonne à l'ignorante subtilité des siecles barbares ces objets imaginaires de spéculations & de disputes, dont les écoles retentissent encore : elle s'abstient même de traiter des questions dont l'objet peut être plus réel, mais dont la solution n'est pas plus utile au progrès de nos connoissances. La Géométrie, par exemple, étant la même pour toutes les sectes de Philosophie, il résulte de cet accord que les vérités géométriques ne tiennent point aux questions si agitées sur la nature de l'étendue; le Philosophe ne cherchera donc point dans la solution de ces questions les premiers principes de la Géométrie; il portera sa vue plus haut & plus loin. Puisque les propriétés de l'étendue, démontrées en Géométrie, sont admises sans contradiction, il en conclura qu'il est sur la nature de l'étendue des idées communes à tous les hommes, un point commun où les sectes se réunissent comme malgré elles, des principes vulgaires & simples d'où elles partent toutes sans s'en apperce-

voir ; principes que les diſputes ont obſcurcis ou fait négliger ſans en étouffer le germe. Ce ſont ces notions communes & primitives, dégagées des nuages que le Sophiſme cherche à y répandre, que le Philoſophe ſaiſira pour en faire la baſe des vérités géométriques. De même, quoique le mouvement ſoit l'objet de la Mécanique, le Philoſophe apperçoit ſans peine que la Métaphyſique obſcure de la nature du mouvement eſt entiérement étrangere à cette Science; il ſuppoſe donc l'exiſtence du mouvement, tel que tous les hommes le conçoivent, tire de cette ſuppoſition une foule de vérités utiles, & laiſſe bien loin derriere lui les Scolaſtiques s'épuiſer en vaines ſubtilités ſur le mouvement même. Zénon chercheroit encore ſi les corps ſe meuvent, tandis qu'Archimede auroit trouvé les lois de l'équilibre, Huyghens celles de la percuſſion, & Newton celles du ſyſtême du monde.

On voit par ces réflexions, qu'il eſt un grand nombre de Sciences où il ſuffit pour arriver à la vérité de ſavoir faire uſage des notions les plus communes. Cet uſage conſiſte à développer les idées ſimples que ces notions renferment, &

c'eſt ce qu'on appelle *définir*. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mathématiciens regardent les définitions comme des principes, puiſque dans les Sciences où le raiſonnement a la meilleure part, c'eſt ſur des définitions nettes & exactes que la plupart de nos connoiſſances ſont appuyées. Les définitions ſont donc un des objets auxquels on doit donner le plus de ſoins dans des élémens de Philoſophie; & puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à ſavoir démêler dans chaque notion les idées ſimples qui y ſont contenues, il faut, pour apprendre à définir, ſavoir d'abord diſtinguer les idées compoſées de celles qui ne le ſont pas.

A proprement parler, il n'y a aucune de nos idées qui ne ſoit ſimple ; car quelque compoſé que ſoit un objet, l'opération par laquelle nous le concevons eſt unique; ainſi c'eſt par une ſeule opération ſimple que nous concevons un corps comme une ſubſtance tout à la fois étendue, impénétrable, figurée & colorée. Ce n'eſt donc point par la nature des opérations de l'eſprit qu'on doit juger du degré de ſimplicité des idées, c'eſt la ſimplicité de l'objet qui en décide; & cette ſimplicité n'eſt pas déter-

minée par le petit nombre des parties de l'objet, mais par celui des propriétés qu'on y conſidere. Ainſi quoique l'eſpace ſoit compoſé de parties, & par conſéquent ne ſoit pas un être ſimple, cependant l'idée que nous en avons eſt une idée ſimple, parce que toutes les parties de l'eſpace étant de même genre, les idées partielles que renferme l'idée de l'eſpace ſont auſſi entiérement ſemblables. Il en eſt de même de l'idée du temps. Mais l'idée de corps eſt compoſée, parce qu'elle renferme les idées différentes & ſéparables d'impénétrabilité, de figure & d'étendue.

Les idées ſimples peuvent ſe réduire à deux eſpeces. Les premieres ſont des notions abſtraites; l'abſtraction en effet n'eſt autre choſe que l'opération par laquelle nous conſidérons dans un objet une propriété particuliere, ſans faire attention aux autres; telles ſont les idées déjà citées d'étendue & de durée; telles ſont encore celles d'exiſtence, de ſenſation, & d'autres ſemblables. La ſeconde eſpece d'idées ſimples renferme les idées primitives que nous acquérons par nos ſens, comme celles des couleurs particulieres, du froid, du chaud, & ainſi du reſte.

On ne ſauroit mieux rendre les idées ſimples que par le terme qui les exprime; une définition ne feroit que les obſcurcir. Mais toutes les notions qui renferment pluſieurs idées ſimples doivent être définies, ne fût-ce que pour développer ces idées. Ainſi dans la Mécanique on ne définira, ni l'eſpace, ni le temps; mais le mouvement doit être défini, parce que l'idée du mouvement renferme celle du temps & de l'eſpace.

Les idées ſimples qui entrent dans une définition, doivent être tellement diſtinctes l'une de l'autre, qu'on ne puiſſe en retrancher aucune ſans rendre la définition incomplette. C'eſt à quoi on ne ſauroit apporter trop d'attention, pour ne pas faire regarder comme deux idées diſtinctes ce qui n'eſt individuellement que la même. Suivant ce principe une définition ſera d'autant plus claire, tout le reſte d'ailleurs égal, qu'elle ſera plus courte; on peut même, pour l'abréger encore, y faire entrer des idées compoſées, pourvu qu'elles ayent été définies. En tout genre la briéveté bien entendue ſert plus qu'on ne penſe à la clarté; elle ne differe point de la préciſion qui conſiſte à n'employer que les

idées néceſſaires, à les diſpoſer dans l'ordre convenable, & à les exprimer par les termes qui leur ſont propres.

La plupart des Philoſophes ont prétendu que les définitions avoient pour objet d'expliquer la nature de la choſe définie. Cette notion, ſi on veut y attacher quelque ſens, retombe dans celle que nous avons donnée, & qui nous paroît beaucoup moins équivoque. En effet non-ſeulement nous ignorons la nature de chaque être en particulier, nous ne ſavons pas même bien diſtinctement ce que c'eſt que la *nature* d'un être en lui-même. Mais la nature des êtres enviſagée par rapport à nous, n'eſt autre choſe que le développement des idées ſimples renfermées dans la notion que nous nous formons de ces êtres. On voit par-là combien eſt futile la queſtion tant agitée, s'il y a des définitions *de choſe*, c'eſt-à dire, des définitions qui expliquent l'eſſence des êtres, ou s'il n'y a que des définitions *de nom*, c'eſt-à-dire, de ſimples explications de ce qu'on entend par un mot. Les définitions dont il s'agit ici ne ſont proprement ni dans l'un ni dans l'autre cas; elles ſont plus que des définitions de nom, & moins

que des définitions de choses; elles expliquent la nature de l'objet tel que nous le concevons, mais non tel qu'il est.

On ne doit proprement appeller définitions de nom, que celles de certains termes particuliers aux sciences, termes de pure convention qu'il suffit d'expliquer, & dont l'usage est inconnu au vulguaire. Les sciences sont forcées de se servir de ces sortes de termes, soit pour abréger les circonlocutions, & contribuer à la clarté par ce moyen, soit pour désigner des objets peu connus sur lesquels le Philosophe s'exerce, & que souvent il se produit à lui-même par des combinaisons singulieres & nouvelles. Ces mots ont simplement besoin d'être expliqués par d'autres plus simples & d'usage commun. Mais les termes scientifiques n'étant inventés que pour la nécessité, on ne doit pas les multiplier au hasard; on ne doit pas surtout exprimer d'une maniere savante ce qu'on dira aussi bien par un terme que tout le monde peut entendre. On ne sauroit rendre la langue de la raison trop simple & trop populaire: non-seulement c'est un moyen de répandre la lumiere sur un plus grand espace, c'est

ôter encore aux ignorans un prétexte de décrier le savoir. Plusieurs s'imaginent que toute la science d'un Mathématicien consiste à dire *corollaire* au lieu de *conséquence*, *scholie* au lieu de *remarque*, *théorême* au lieu de *proposition*. Ils croient que la langue particuliere de chaque science en fait tout le mérite, que c'est une espece de rempart inventé pour en défendre les approches ; ne pouvant forcer la place, ils se vengent en insultant les dehors. Au reste le Philosophe en parlant le plus qu'il lui est possible la langue du Peuple, ne proscrit point avec rigueur la langue établie. Il est dans les choses d'usage des limites en deçà desquelles il s'arrête ; il ne veut ni tout réformer, ni se soumettre à tout, parce qu'il n'est ni tyran ni esclave.

C'est ainsi qu'on doit se conduire dans le choix, le développement & l'énonciation des principes fondamentaux de chaque science, de ceux qui forment, comme nous l'avons dit, la tête de chaque portion de la chaîne. Nous les appellons *principes*, parce que c'est là que nos connoissances commencent. Mais bien loin de mériter ce nom par eux-mêmes, ils ne sont peut-être que des

conſéquences fort éloignées d'autres principes plus généraux que leur ſublimité dérobe à nos regards. N'imitons pas les premiers habitans des bords de la Mer, qui ne voyant point de terme au-delà du rivage, croyoient qu'il n'y en avoit pas.

A l'égard des vérités qui ſe trouvent aux points de réunion des différentes branches de la chaîne, elles ne ſont des principes, ni en elles-mêmes, ni par rapport à nous, puiſqu'elles ſont le réſultat de pluſieurs autres vérités. Mais elles doivent entrer dans des élémens par le grand nombre de vérités qu'elles produiſent; & elles peuvent à cet égard être traitées comme des principes du ſecond ordre. On reconnoîtra donc ces principes au double caractere, d'avoir au-deſſous d'eux un grand nombre de vérités de détail, & d'être eux-mêmes dépendans de deux ou de pluſieurs vérités primitives. Si cette dépendance ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil, on remplira l'intervalle par quelques vérités deſtinées à former la liaiſon, & qui doivent non pas ſe toucher immédiatement, mais être diſpoſées entr'elles à cette juſte diſtance qui permet à l'eſprit

ſe paſſage facile de l'un à l'autre. Ces vérités qui doivent mener des premiers principes à ceux du ſecond ordre, auront pour l'ordinaire elles-mêmes quelques autres vérités au-deſſous d'elles dans des branches collatérales ; & par-là elles ſeront faciles à reconnoître pour celles qu'on doit employer par préférence dans des élémens de Philoſophie.

V.

Logique.

Puiſque les vérités fondamentales qui ſont la ſubſtance des Elémens, ne ſont pas toutes des vérités premieres, & qu'il y en a qui ont beſoin de combinaiſon pour être ſaiſies & prouvées, il faut donc avant toutes choſes connoître les regles ſuivant leſquelles cette combinaiſon doit ſe faire. Elle ne conſiſte que dans le chemin continu que fait l'eſprit du connu à l'inconnu ; c'eſt ce qu'on appelle *raiſonner.* L'art de raiſonner, qu'on a nommé *Logique*, eſt donc la premiere Science qu'on doit traiter dans les élémens de Philoſophie, & qui en forme comme le frontiſpice

& l'entrée. Nous avons ſur la Logique des écrits ſans nombre ; mais la ſcience du raiſonnement a-t-elle beſoin de tant de regles? Pour y réuſſir, il eſt auſſi peu néceſſaire d'avoir lu tous ces écrits, qu'il l'eſt d'avoir lu nos grands traités de morale pour être honnête homme. Les Géometres ſans s'épuiſer en préceptes ſur la Logique, & n'ayant que le ſens naturel pour guide, parviennent par une marche toujours sûre aux vérités les plus détournées & les plus abſtraites ; tandis que tant de Philoſophes, ou plutôt d'Ecrivains en Philoſophie, paroiſſent n'avoir mis à la tête de leurs ouvrages de grands traités ſur l'art du raiſonnement, que pour s'égarer enſuite avec plus de méthode ; ſemblables à ces joueurs malheureux qui calculent long-temps, & finiſſent par perdre.

Ce n'eſt point, comme nous l'avons déjà dit, à l'uſage illuſoire des axiomes que les Géometres doivent la ſureté de leurs raiſonnemens & de leurs principes ; c'eſt au ſoin qu'ils ont de fixer le ſens des termes, & de n'en abuſer jamais, à la maniere dont ils décompoſent leur objet, à l'enchaînement qu'ils ſa-

vent mettre entre les vérités. Il eſt vrai qu'ils ont un avantage ; c'eſt de travailler ſur un ſujet palpable, & ſimplifié le plus qu'il le peut être par l'abſtraction qu'on fait d'un grand nombre de ſes qualités. Mais ſi dans les autres ſciences les intervalles entre les vérités ſont plus grands, plus fréquens, plus difficiles à remplir, la méthode ſera toujours uniforme pour parvenir à la connoiſſance des vérités qui nous ſont ſoumiſes. Elle conſiſte à obſerver exactement leur dépendance mutuelle ; à ne point remplir par une fauſſe généalogie les endroits où la filiation manque ; à imiter enfin ces Géographes qui en détaillant avec ſoin ſur leurs cartes les régions connues, ne craignent point de laiſſer des eſpaces vuides à la place des terres ignorées.

Toute la Logique ſe réduit à une regle fort ſimple. Pour comparer deux ou pluſieurs objets éloignés les uns des autres, on ſe ſert de pluſieurs objets intermédiaires ; il en eſt de même quand on veut comparer deux ou pluſieurs idées. L'art du raiſonnement n'eſt que le développement de ce principe, & des conſéquences qui en réſultent.

On voit d'abord que ce principe ſup-

poſe un fait auſſi certain qu'inexplicable, c'eſt que notre eſprit peut non-ſeulement avoir pluſieurs idées à la fois, mais encore appercevoir à la fois l'union ou la diſcordance de ces idées. C'eſt un des myſteres de la Métaphyſique, que cette multiplicité inſtantanée d'opérations dans une ſubſtance auſſi ſimple que la ſubſtance penſante.

Tout raiſonnement qui fait voir avec évidence la liaiſon ou l'oppoſition de deux idées, s'appelle *démonſtration*; les Mathématiques n'emploient que des raiſonnemens de cette eſpece; quelques-unes des autres Sciences en fourniſſent auſſi des exemples, quoique moins fréquens; mais le comble de l'erreur ſeroit d'imaginer que l'eſſence des démonſtrations conſiſtât dans la forme géométrique, qui n'en eſt que l'acceſſoire & l'écorce, dans une liſte de définitions, d'axiomes, de propoſitions & de corollaires. Cette forme eſt ſi peu eſſentielle à la preuve des vérités mathématiques, que pluſieurs Géometres modernes l'ont abandonnée comme inutile.

Cependant quelques Philoſophes trouvant cet appareil propre à en impoſer, ſans doute parce qu'il les avoit

séduits eux-mêmes, l'ont appliqué indifféremment à toutes sortes de sujets; ils ont cru que raisonner en forme, c'étoit raisonner juste; mais ils ont montré par leurs erreurs, qu'entre les mains d'un esprit faux ou de mauvaise foi, cet extérieur mathématique n'est qu'un moyen de se tromper plus aisément soi-même & les autres. On a mis jusqu'à des figures de géométrie dans des traités de l'ame; on a réduit en théorêmes l'énigme inexplicable de l'action de Dieu sur les créatures; on a profané le mot de *démonstration* dans un sujet où les termes même de *conjecture* & de *vraisemblance* seroient presque téméraires. Aussi il ne faut que jetter les yeux sur ces propositions si orgueilleusement qualifiées, pour découvrir la grossiéreté du prestige, pour démasquer le Sophiste travesti en Géometre, & pour se convaincre que les titres sont une marque aussi équivoque du mérite des ouvrages, que du mérite des hommes.

Il seroit sans doute à souhaiter qu'on n'employât jamais que des démonstrations rigoureuses; il seroit à souhaiter du moins, que dans les cas où cette

lumiere manque, on ſe bornât à avouer ſimplement ſon ignorance ; mais dans la plupart des Sciences, telles que la Phyſique, la Médecine, la Juriſprudence & l'Hiſtoire, il eſt une infinité de cas, où ſans être ni éclairés ni convaincus, nous ſommes forcés d'agir & de raiſonner comme ſi nous l'étions. Ne pouvant alors atteindre au vrai, ou du moins s'aſſurer qu'on y eſt parvenu, il faut en approcher le plus qu'il eſt poſſible. On imite les Mathématiciens qui n'ayant pas, pour réſoudre exactement un problême, ou aſſez de choſes données, ou une méthode aſſez complette, eſſayent de le réſoudre à peu près. Mais comme dans ces ſolutions même le Mathématicien connoît les limites qui l'éloignent ou qui l'approchent du vrai, ainſi on doit apprendre dans les matieres purement conjecturales à ne pas confondre avec le vrai rigoureux ce qui eſt ſimplement probable, à ſaiſir dans le vraiſemblable même les nuances qui ſéparent ce qui l'eſt davantage d'avec ce qui l'eſt moins. Tel eſt l'uſage de cet eſprit de conjecture plus admirable quelquefois que l'eſprit même de découverte, par la ſagacité qu'il ſup-

poſe dans celui qui en eſt pourvu; par l'adreſſe avec laquelle il fait entrevoir ce qu'on ne peut parfaitement connoître, ſuppléer par des à-peu-près à des déterminations rigoureuſes, & ſubſtituer lorſqu'il eſt néceſſaire la probabilité à la démonſtration, avec les reſtrictions d'un Pyrrhoniſme raiſonnable.

L'art de *conjecturer* eſt donc une branche de la Logique, auſſi eſſentielle que l'art de démontrer, & trop négligée dans les élémens de Logique ordinaires. Néanmoins plus l'art conjectural eſt imparfait par ſa nature, plus on a beſoin de regles pour s'y conduire; c'eſt même, à parler exactement, le ſeul qui exige des regles; ajoutons qu'elles ſont inſuffiſantes, ſi par un fréquent uſage on n'apprend à les appliquer avec ſuccès. Pour acquérir cette qualité précieuſe de l'eſprit, deux choſes ſont néceſſaires; s'exercer aux démonſtrations rigoureuſes, & ne pas s'y borner. Ce n'eſt qu'en s'accoutumant à reconnoître le vrai dans toute ſa pureté, qu'on pourra diſtinguer enſuite ce qui en approchera plus ou moins. La ſeule choſe qu'on ait à craindre, c'eſt que l'habitude trop grande & trop continue du vrai abſolu

& rigoureux n'émouſſe le ſentiment ſur ce qui ne l'eſt pas; des yeux ordinaires, trop habituellement frappés d'une lumiere vive, ne diſtinguent plus les gradations d'une lumiere foible, & ne voient que des ténebres épaiſſes où d'autres entrevoient encore quelque clarté. L'eſprit qui ne reconnoît le vrai que lorſqu'il en eſt directement frappé, eſt bien au-deſſous de celui qui ſait non-ſeulement le reconnoître de près, mais encore le preſſentir & le remarquer dans le lointain à des caracteres fugitifs. C'eſt là ce qui diſtingue principalement l'eſprit *géométrique*, applicable à tout, d'avec l'eſprit purement *géometre*, dont le talent eſt reſtreint à une ſphere étroite & bornée. Le ſeul moyen d'exercer avantageuſement l'un & l'autre, & de les faire marcher comme d'un pas égal, eſt de ne pas borner ſes recherches aux ſeuls objets ſuſceptibles de démonſtration; de conſerver à l'eſprit ſa flexibilité, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes & les calculs, & en tempérant l'auſtérité des Mathématiques par des études moins ſéveres; de s'accoutumer enfin à paſſer ſans peine de la lumiere au crépuſcule.

V I.

Métaphysique.

LA Logique étant l'inſtrument général des Sciences & le flambeau qui doit nous y guider, voyons préſentement ſuivant quel ordre & de quelle maniere nous devons porter ce flambeau dans les différentes parties de la Philoſophie.

Nos idées ſont le principe de nos connoiſſances, & ces idées ont elles-mêmes leur principe dans nos ſenſations; c'eſt une vérité d'expérience. Mais comment nos ſenſations produiſent-elles nos idées? Premiere queſtion que doit ſe propoſer le Philoſophe, & ſur laquelle doit porter tout le ſyſtême des élémens de Philoſophie. La génération de nos idées appartient à la Métaphyſique, c'eſt un de ſes objets principaux, & peut-être devroit-elle s'y borner; preſque toutes lès autres queſtions qu'elle ſe propoſe ſont inſolubles ou frivoles; elles ſont l'aliment des eſprits téméraires ou des eſprits faux;

& il ne faut pas être étonné si tant de questions subtiles, toujours agitées & jamais résolues, ont fait mépriser par les bons esprits cette Science vuide & contentieuse qu'on appelle communément Métaphysique. Elle eût été à l'abri de ce mépris, si elle eût su se contenir dans de justes bornes, & ne toucher qu'à ce qu'il lui est permis d'atteindre; or ce qu'elle peut atteindre est bien peu de chose. On peut dire en un sens de la Métaphysique, que tout le monde la sait ou personne, ou pour parler plus exactement, que tout le monde ignore celle que tout le monde ne peut savoir. Il en est des ouvrages de ce genre comme des pieces de théâtre; l'impression est manquée quand elle n'est pas générale. Le vrai en Métaphysique ressemble au vrai en matiere de goût, c'est un vrai dont tous les esprits ont le germe en eux-mêmes, auquel la plupart ne font point d'attention, mais qu'ils reconnoissent dès qu'on le leur montre. Il semble que tout ce qu'on apprend dans un bon livre de Métaphysique, ne soit qu'une espece de réminiscence de ce que notre ame a déjà su; l'obscurité, quand il y en a, vient toujours de la faute de

l'Auteur, parce que la Science qu'il ſe propoſe d'enſeigner n'a point d'autre langue que la langue commune. Auſſi peut-on appliquer aux bons Auteurs de Métaphyſique ce qu'on a dit des bons Ecrivains, qu'il n'y a perſonne qui en les liſant, ne croie pouvoir en dire autant qu'eux.

Mais ſi dans ce genre tous ſont faits pour entendre, tous ne ſont pas faits pour inſtruire. Le mérite de faire entrer avec facilité dans les eſprits des notions vraies & ſimples, eſt beaucoup plus grand qu'on ne penſe, puiſque l'expérience nous prouve combien il eſt rare; les ſaines idées métaphyſiques ſont des vérités communes que chacun ſaiſit, mais que peu d'hommes ont le talent de développer; tant il eſt difficile, dans quelque ſujet que ce puiſſe être, de ſe rendre propre ce qui appartient à tout le monde. Je ne crains point que ces réflexions bleſſent nos Métaphyſiciens modernes; ceux qui n'en ſont pas l'objet y applaudiront, ceux qui pourroient l'être croiront qu'elles ne les regardent pas; mais les Lecteurs ſauront bien diſtinguer les uns des autres.

L'examen de l'opération de l'eſprit

qui consiste à passer de nos sensations aux objets extérieurs, est évidemment le premier pas que doit faire la Métaphysique. Comment notre ame s'élance-t-elle hors d'elle-même, pour s'assurer de l'existence de ce qui n'est pas elle? Tous les hommes franchissent ce passage immense, tous le franchissent rapidement & de la même maniere; il suffit donc de nous étudier nous-mêmes, pour trouver en nous tous les principes qui serviront à résoudre la grande question de l'existence des objets extérieurs. Elle en renferme trois autres qu'il ne faut pas confondre. Comment concluons-nous de nos sensations l'existence de ces objets? Cette conclusion est-elle démonstrative? Enfin comment parvenons-nous, par ces mêmes sensations, à nous former une idée des corps & de l'étendue?

La premiere de ces questions ayant pour objet une vérité de fait, c'est-à-dire la conclusion que nous tirons de nos sensations à l'existence des objets, la solution en est susceptible de toute l'évidence possible. Cette conclusion est une opération de l'esprit dont les Philosophes seuls s'étonnent, mais dont ils

ils ont bien droit de s'étonner; & le peuple qui rit de leur ſurpriſe, la partage bientôt pour peu qu'il réfléchiſſe. Pour expliquer cette opération, il eſt néceſſaire de ſe mettre en quelque ſorte à la place d'un enfant qui vient de naître, & de ſuivre le développement de ſes idées. Ce Cours d'ignorance, ſi on peut l'appeller de la ſorte, eſt beaucoup plus utile que ce qu'on appelle quelquefois ſi gratuitement Cours de ſcience dans nos écoles.

Nous ne prétendons point blâmer l'analyſe qu'un Philoſophe moderne a faite de nos ſens, en examinant ce que chacun d'eux pris ſéparément peut nous apprendre, & ce qu'ils nous apprennent étant réunis. Nous croyons ſeulement que cette méthode ſeroit trop longue pour des Elémens. On doit y prendre l'homme tel qu'il eſt, & non tel qu'à la rigueur il auroit pu être.

Mais pour prendre l'homme tel qu'il eſt, il n'eſt pas néceſſaire de le conſidérer avec tous ſes ſens; il ſuffit de lui ſuppoſer celui qui paroît eſſentiellement attaché à l'exiſtence de nos corps, celui dont aucun homme n'eſt jamais abſolument privé, le toucher en un

mot. Le Philoſophe ſuivra donc l'intention de la nature, en s'attachant au toucher comme à celui de nos ſens qui nous fait vraiment connoître l'exiſtence des objets extérieurs. D'ailleurs l'impénétrabilité, cette qualité eſſentielle des corps, ne nous eſt connue que par le toucher; nouvelle obſervation qui indique le toucher au Métaphyſicien, comme le ſens dont il doit s'aider dans une pareille recherche.

La connoiſſance des objets extérieurs étant acquiſe dès l'enfance par tous les hommes, le Philoſophe doit avoir uniquement pour but de démontrer comment elle s'acquiert. Il peut donc employer le langage commun qui eſt fondé ſur cette connoiſſance acquiſe; il peut ſe ſervir par exemple, du terme de *corps extérieurs*, avant que d'avoir démêlé comment nous en connoiſſons l'exiſtence. Cette maniere de s'énoncer n'entraînera ni équivoque, ni ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion; parce qu'il s'agit uniquement d'expliquer un fait inconteſtable, & non pas de le prouver.

Une obſervation très-fréquente & très-ſimple nous ſert à diſtinguer notre

corps de ceux qui l'environnent. Quand quelque partie de notre propre corps en touche un autre, notre ſenſation eſt double; elle eſt ſimple & ſans replique quand nous touchons un corps étranger. En voilà aſſez pour diſtinguer le *nous*, & pour reconnoître d'abord en général la différence de ce qui eſt *nôtre* d'avec ce qui ne l'eſt pas. Le Métaphyſicien, en étendant & en développant cette obſervation, répondra d'une maniere ſatisfaiſante à la premiere des trois queſtions ſur l'exiſtence des objets extérieurs.

Mais la concluſion qu'il tire de ſes ſenſations à l'exiſtence des objets eſt-elle démonſtrative? Les Philoſophes ſe partagent ſur ce point, quoique tous conviennent que notre penchant à juger de l'exiſtence des corps eſt invincible. Ceux qui regardent nos ſenſations comme une preuve démonſtrative de l'exiſtence des objets, prétendent que Dieu nous tromperoit ſi nos ſenſations ne nous repréſentoient que des êtres fantaſtiques. Ces Philoſophes en raiſonnant ainſi, tombent dans deux inconvéniens. Le premier eſt de prouver une vérité directe & primitive par une

vérité réfléchie, l'exiſtence des corps par celle de Dieu; tandis que c'eſt au contraire dans l'exiſtence des corps qu'il faut chercher les preuves de l'exiſtence de Dieu les plus ſolides, celles que toutes les écoles de Philoſophie ont généralement admiſes. Le ſecond inconvénient eſt de croire pouvoir convaincre par le raiſonnement un Philoſophe opiniâtre, que Dieu le tromperoit s'il n'y avoit point de corps. « Je reconnois » comme vous, dira-t-il, l'exiſtence » d'un premier être; mais c'eſt lui faire » injure que de lui attribuer vos erreurs. » Pour ne pas les regarder comme ſon » ouvrage, il ſuffit de penſer qu'il eſt » aſſez puiſſant pour exciter en nous des » ſenſations, ſans qu'il y ait rien au » dehors qui lui ſerve à les produire. Il » ne tiendra qu'à vous de vous abſtenir » comme moi, par cette réflexion ſi » ſimple, de toute aſſertion précipitée. » Vous avouez que mes ſenſations me » trompent ſouvent; pourquoi ne me » tromperoient-elles pas toujours? » Cette vivacité, cet accord, ces nuan- » ces, ces affections involontaires, qui » vous font paſſer ſi légérement de la » réalité de la ſenſation à celle de l'objet,

» ne les ai je pas souvent éprouvées
» dans le sommeil ? Et pourquoi la vie
» seroit-elle autre chose qu'un sommeil
» plus continu & plus profond, qui a
» seulement le triste avantage de se lais-
» ser de temps en temps appercevoir ?
» Quand je considere d'ailleurs quels
» sont les objets de mes sensations,
» que de contradictions je rencontre
» dans l'idée que je m'en forme ! Deux
» substances aussi disparates que l'esprit
» & la matiere, séparées l'une de l'autre
» par un intervalle immense, peuvent-
» elles agir l'une sur l'autre, ce qui est
» pourtant nécessaire pour que celui-là
» ait l'idée de celle-ci ? D'ailleurs qu'est-
» ce que cette matiere dont vous pré-
» tendez que mes sens me procurent
» une notion si distincte ? Qu'est-ce
» que les élémens ou particules premie-
» res des corps ? Vous ne pouvez pas
» dire que ce soient des corps ; car ils
» auroient eux-mêmes des élémens, &
» par conséquent ne seroient pas ceux
» que nous cherchons ; & si ce ne sont
» par des corps, comment concevez-
» vous que l'assemblage de ces élémens
» non matériels puisse former cet être
» que vous appellez matiere ? direz-vous

» qu'un corps eſt compoſé d'autres corps » à l'infini? Mais n'eſt-ce pas une chi» mere qu'un être compoſé dont on ne » peut jamais retrouver les compoſans, » ou plutôt dont réellement les compo» ſans n'exiſtent pas, puiſqu'on ne ſau» roit ſuppoſer qu'ils exiſtent ſeuls, & » puiſqu'ils ne tiennent leur exiſtence » que de leur union avec d'autres êtres » à qui ils la donnent auſſi? Plutôt que » d'avoir à dévorer cette multitude de » contradictions, n'eſt-il pas plus ſimple » & plus raiſonnable de penſer que la » matiere n'eſt qu'un phénomene, une » pure illuſion de nos ſens, & qu'il n'y » a rien hors de nous de ſemblable à » ce qu'ils nous repréſentent? Je ne puis » reconnoître dans l'Univers qu'une » ſeule eſpece de ſubſtance, je n'y vois » que Dieu & quelques êtres penſans, » ou peut-être que Dieu & moi.

La meilleure réponſe à ce Pyrrhonien décidé, eſt celle de Diogene à Zénon : il faut ou l'abandonner à ſa bonne foi, ou le laiſſer vivre & raiſonner avec des fantômes (*e*). Ce qu'il

(*e*) Les principaux argumens contre l'exiſtence des corps ſont développés fort au long dans un Ouvrage de Berkley, qui a pour titre : *Dialogue entre Hilas &*

y a de très-ſingulier, c'eſt que des Philoſophes eſtimables, tels que Malebranche, ne ſe ſoient abſtenus de nier l'exiſtence de la matiere que par la crainte de contredire la révélation; comme ſi la révélation n'étoit pas appuyée ſur cette exiſtence: réduiſez un incrédule à nier qu'il y ait des corps, il aura bientôt honte de l'être, s'il n'eſt pas tout-à fait inſenſé. Chez le commun des Philoſophes Chrétiens, c'eſt la raiſon qui défend la Foi; ici par une diſpoſition d'eſprit ſinguliere, c'eſt la foi de Malebranche qui a mis à couvert ſa raiſon, & qui lui a épargné l'abſurdité la plus inſoutenable. L'imagination de ce Philoſophe, ſouvent malheureuſe dans les principes qu'elle lui faiſoit adopter, mais preſque toujours juſte dans les conſéquences qu'elle en tiroit, l'entraînoit quelquefois bien au-delà

Philonous; ce dernier mot ſignifie *ami de l'eſprit*, nom bien convenable à un Philoſophe, ou plutôt à un raiſonneur qui ne reconnoît point de corps. A la tête de la Traduction Françoiſe qu'on en a faite il y a quelques années, on a mis une vignette allégorique, ingénieuſe & ſinguliere. Un enfant voit ſa figure dans un miroir, & court pour la ſaiſir, croyant voir un être réel. Un Philoſophe placé derriere l'enfant paroît rire de ſa mépriſe; & au bas de la vignette on lit ces mots adreſſés au Philoſophe: *Quid rides? Fabula de te narratur.*

du point où il auroit voulu aller. Les principes de Religion dont il étoit pénétré le retenoient alors ſur le bord du précipice ; ſa Philoſophie touchoit au Pyrrhoniſme d'une part, & au Spinoſiſme de l'autre.

La ſeule réponſe raiſonnable qu'on puiſſe oppoſer aux objections des Sceptiques contre l'exiſtence des corps, eſt celle-ci. Les mêmes effets naiſſent des mêmes cauſes ; or ſuppoſant pour un moment l'exiſtence des corps, les ſenſations qu'ils nous feroient éprouver ne pourroient être ni plus vives, ni plus conſtantes, ni plus uniformes que celles que nous avons ; donc nous devons ſuppoſer que les corps exiſtent. Voilà juſqu'où le raiſonnement peut aller en cette matiere, & où il doit s'arrêter. L'illuſion dans les ſonges nous frappe ſans doute auſſi vivement que ſi les objets étoient réels ; mais nous parvenons à découvrir cette illuſion, lorſqu'à notre réveil nous nous appercevons que ce que nous avons cru voir, toucher ou entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaiſon, ſoit avec le lieu où nous ſommes, ſoit avec ce que nous nous ſouvenons d'avoir fait auparavant. Nous diſ-

tinguons donc la veille du ſommeil par cette continuité d'actions qui pendant la veille ſe ſuivent & s'occaſionnent les unes les autres ; elles forment une chaîne continue que les ſonges viennent tout-à-coup briſer ou interrompre, & dans laquelle nous remarquons ſans peine les lacunes que le ſommeil y a faites. Par ces principes on peut diſtinguer dans les objets l'exiſtence réelle de l'exiſtence ſuppoſée.

La troiſieme queſtion, comment nous parvenons à nous former l'idée des corps & de l'étendue, renferme des difficultés encore plus réelles, & même en un certain ſens inſolubles. Le toucher nous apprend ſans doute à diſtinguer ce qui eſt *nôtre* d'avec ce qui nous environne ; il nous fait, pour ainſi dire, circonſcrire l'univers à nous-mêmes ; mais comment nous donne-t-il l'idée de cette contiguité des parties, en quoi conſiſte proprement la notion de l'étendue ? Voilà ſur quoi la Philoſophie ne peut nous fournir, ce me ſemble, que des lumieres fort imparfaites. C'eſt que nous ne pouvons remonter juſqu'aux perceptions ſimples qui ſont les élémens de cette perception multiple, comme

nous ne pouvons remonter aux élémens de la matiere ; c'eſt que toute perception primitive, unique & élémentaire, ne peut avoir pour objet qu'un être ſimple ; & qu'il nous eſt auſſi impoſſible de concevoir comment l'aſſemblage d'un nombre fini ou infini de perceptions ſimples produit une perception compoſée, que de concevoir comment un être compoſé peut ſe former d'êtres ſimples. En un mot la ſenſation qui nous fait connoître l'étendue, eſt par ſa nature auſſi incompréhenſible que l'étendue même. Ainſi l'eſſence de la matiere, & la maniere dont nous nous en formons l'idée, reſtera toûjours couverte de nuages. Nous pouvons conclure de nos ſenſations, qu'il y a des êtres hors de nous ; mais cet être que nous appellons matiere, eſt-il ſemblable à l'idée que nous nous en formons ? C'eſt ce que nous devons nous réſoudre à ignorer. Il eſt dans chaque Science des principes vrais ou ſuppoſés, qu'on ſaiſit par une eſpece d'inſtinct auquel on doit s'abandonner ſans réſiſtance ; autrement il faudroit admettre dans les principes un progrès à l'infini qui ſeroit auſſi abſurde qu'un progrès à l'infini dans les êtres

& dans les causes, & qui rendroit tout incertain; faute d'un point fixe d'où l'on pût partir. C'est pour satisfaire nos besoins & non pas notre curiosité, que les sensations nous sont données; c'est pour nous faire connoître le rapport que les êtres extérieurs ont au nôtre, & non pour nous faire connoître ces êtres en eux-mêmes. Que nous importe au fond de pénétrer dans l'essence des corps, pourvu que la matiere étant supposée telle que nous la concevons, nous puissions déduire des propriétés que nous y regardons comme primitives, les autres propriétés secondaires que nous appercevons en elle, & que le systême général des phénomenes, toujours uniforme & continu, ne nous présente nulle part de contradiction? Arrêtons-nous donc, & ne cherchons pas à diminuer par des sophismes subtils le nombre déjà trop petit de nos connoissances claires & certaines.

Mais quand la matiere, telle que nous la concevons, ne seroit qu'un phénomene fort différent de ce qu'elle est en elle-même, quand nous n'aurions pas d'idée nette, ni peut-être même d'idée juste de sa nature, l'expérience

journaliere nous démontre que cet aſſemblage d'êtres, quel qu'il ſoit, que nous appellons matiere, eſt par lui-même incapable d'action, de vouloir, de ſentiment & de penſée. C'en eſt aſſez pour conclure que cet aſſemblage d'êtres ne forme point en nous le principe penſant. Le ſage ſe borne à cette vérité inconteſtable, ſans chercher à rendre raiſon de la plupart des phénomenes qui accompagnent nos ſenſations; il n'entreprendra point d'expliquer pourquoi nous rapportons le toucher aux extrémités de notre corps, & comment le principe ſentant qui eſt en nous, principe ſimple & indiviſible de ſa nature, ſe tranſporte, ſi on peut parler ainſi, tantôt ſucceſſivement, tantôt à la fois, dans toutes les extrémités du principe matériel qui ſont affectées par les objets extérieurs. Nous avons déjà obſervé combien la multiplicité inſtantanée de nos ſenſations eſt incompréhenſible; l'erreur par laquelle nous rapportons toutes nos ſenſations aux parties de notre corps l'eſt peut-être davantage. Mais une erreur encore plus étrange, c'eſt l'application que nous faiſons de la couleur ſur la ſurface des objets. La

ſenſation de couleur ne pouvant être que dans notre ame, il eſt bien extraordinaire que l'ame tranſporte cette ſenſation ſimple à un être qui ne lui eſt uni en aucune maniere, & que de plus elle étende cette ſenſation ſur cet être composé qui n'en eſt nullement ſuſceptible, tant par ſa multiplicité que par ſon incapacité de ſentir. Nouveau problême métaphyſique plus difficile que tous les précédens, & que nous laiſſerons à réſoudre à notre poſtérité, qui le laiſſera de même à la ſienne.

Ainſi plus on approfondit les différentes queſtions qui ſont du reſſort de la Métaphyſique, plus on voit combien leur ſolution eſt au-deſſus de nos lumieres, & avec quel ſoin on doit les exclure des élémens de Philoſophie. On demande, par exemple, ſi l'ame penſe ou ſent toujours? L'énoncé ſeul de cette queſtion doit faire ſentir l'impoſſibilité d'y répondre. La connoiſſance de la nature de l'ame ne peut ſervir à la réſoudre, puiſque cette connoiſſance nous manque; ainſi les Philoſophes qui ont prétendu que l'ame ne penſe pas toujours, ne peuvent ſe fonder que ſur l'obſervation qu'ils en ont faite. Or

c'eſt penſer, qu'obſerver qu'on ne penſe pas ; & à l'égard de ces momens ſi fréquens & ſi fugitifs, où l'on n'a rien obſervé, & dont on ne juge que par réminiſcence, cette réminiſcence peut-elle être aſſez ſure pour nous perſuader que nous n'avons point penſé dans ces momens ? Ceux au contraire qui ſoutiennent que l'ame penſe toujours, ne le peuvent prétendre que d'après l'attention continuelle qu'ils ont faite à chacune de leurs penſées ; & tout le monde ſait que la rapidité des penſées qui ſe ſuivent en nous ne nous permet pas cette attention ſoutenue.

Il en eſt de même d'une infinité d'autres queſtions dont on doit abandonner la ſolution aux Métaphyſiciens téméraires : En quoi conſiſte l'union du corps & de l'ame, & leur influence réciproque ? En quel temps l'ame eſt unie au corps ? Si les habitudes ſont dans le corps & dans l'ame, ou dans l'ame ſeulement ? En quoi conſiſte l'inégalité des eſprits ? Si cette inégalité eſt dans les ames, ou dépend uniquement de la diſpoſition du corps, de l'éducation, des circonſtances, de la ſociété ? Comment ces différens objets peuvent influer

ſi différemment ſur des ames qui ſeroient toutes égales d'ailleurs, ou comment des ſubſtances ſimples peuvent être inégales par leur nature? Comment les animaux, avec des organes pareils aux nôtres, avec des ſenſations ſemblables, & ſouvent plus vives, reſtent bornés à ces mêmes ſenſations, ſans en tirer comme nous une foule d'idées abſtraites & refléchies, les notions métaphyſiques, les Langues, les Lois, les Sciences & les Arts? Enfin juſqu'où la réflexion peut porter les animaux, & pourquoi elle ne peut les porter au-delà? Les idées innées ſont des chimeres que l'expérience réprouve; mais la maniere dont nous acquérons des ſenſations & des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'eſt pas moins incompréhenſible. Sur tous ces objets l'Intelligence ſuprême a mis au devant de notre foible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. C'eſt un triſte ſort pour notre curioſité & notre amour propre, mais c'eſt le ſort de l'humanité. Nous devons du moins en conclure que les ſyſtêmes, ou plutôt les rêves des Philoſophes ſur la plupart des queſtions métaphyſiques, ne méri-

tent aucune place dans un ouvrage, uniquement destiné à renfermer les connoissances réelles acquises par l'esprit humain.

L'existence des objets de nos sensations, celle de notre corps & celle de l'être pensant qui existe en nous, conduit le Philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu. Cette vérité ne pouvant être l'objet de la révélation, (puisque la révélation la suppose) on ne sauroit trop s'étonner que l'Antiquité ait été partagée sur ce sujet; que des sectes entieres de Philosophes n'ayent reconnu d'autre Dieu que le monde; & que d'autres, en admettant un Etre souverain, ayent eu des idées assez imparfaites & assez fausses de la nature de cet Etre, pour donner à leurs adversaires de l'avantage sur eux. Il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connoître évidemment cette vérité qu'ils portoient tous au-dedans d'eux-mêmes, mais que les uns n'y avoient pas reconnue, & que les autres n'y voyoient qu'à travers un nuage. L'intelligence suprême a déchiré le voile & s'est montrée; sans ajouter rien aux lumieres de notre rai-

ſon par rapport aux preuves de ſon exiſtence, elle n'a fait que nous donner pleinement l'uſage & l'exercice de ces lumieres.

La preuve de l'exiſtence de Dieu, qui ſe tire du conſentement de tous les peuples, a paru d'une grande force à pluſieurs Philoſophes de l'antiquité. Perſuadés qu'ils étoient de l'impoſſibilité de ſe former une idée claire de la nature divine, il leur ſuffiſoit que tous les peuples admiſſent ſon exiſtence; la différence des opinions ſur la nature de cet Etre, étoit peu propre à les frapper, parce qu'ils regardoient cette différence comme une preuve de la foibleſſe de l'eſprit humain, & l'uniformité de ſentimens ſur l'exiſtence d'une intelligence ſupérieure comme une eſpece d'aveu que le ſpectacle de l'univers arrachoit aux hommes, & comme un hommage que cette intelligence inconnue les forçoit à lui rendre (*f*). Mais la Philoſophie éclairée par la révélation, ayant acquis

(*f*) Rien n'eſt peut-être plus éloquent dans toute l'antiquité, que le commencement du diſcours de S. Paul dans l'Aréopage. *Athéniens, en paſſant devant un de vos Autels, j'y ai vu cette inſcription :* AU DIEU INCONNU. *C'eſt ce Dieu que vous adorez ſans le connoitre, que je vous annonce.*

des idées plus ſaines de la Divinité, ne ſépare plus ces idées de ſon exiſtence. Croire Dieu ce qu'il n'eſt pas, eſt pour le Sage à peu près la même choſe que de ne pas croire qu'il exiſte. Ainſi la preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée du conſentement des peuples, ne pouvoit avoir toute ſa force tant que l'univers a été privé des lumieres de l'Evangile. Il ne faut donc pas être étonné que cette preuve n'ait pas alors produit le même effet ſur tous les eſprits.

Une autre raiſon des idées obſcures ou informes que les anciens Philoſophes ont eues ſur l'exiſtence de Dieu, c'eſt que parmi les objections de l'Antiquité païenne contre cette vérité, il en eſt pluſieurs auxquelles la révélation ſeule a l'avantage de répondre. Ces difficultés ſont, la miſere de l'homme qui ne paroît pas devoir être l'ouvrage d'un Etre infiniment bon & infiniment juſte; les déſordres de l'univers dans l'ordre moral; l'inégalité monſtrueuſe en apparence dans la diſtribution des biens & des maux; le triomphe trop fréquent du vice ſur la vertu; la difficulté de ſuppoſer qu'un Etre infiniment puiſſant & infiniment ſage n'ait pas créé le meilleur

des mondes poſſibles; & l'impoſſibilité de concevoir que ce monde, tel qu'il eſt, ſoit le meilleur que Dieu ait pu créer; enfin l'incompatibilité apparente de la ſcience de Dieu, de ſa ſageſſe & de ſa toute-puiſſance, avec la liberté de l'homme.

Les Philoſophes de l'antiquité qui regarderent comme un problême l'exiſtence du premier Etre, furent coupables, il eſt vrai, de ne point ſentir en cette matiere la ſupériorité des preuves directes ſur les objections. Mais ils avoient du moins la bonne foi de ſentir auſſi l'inſuffiſance des réponſes que fournit à ces objections la ſeule lumiere naturelle. Dans cette incertitude ils prenoient le parti du ſcepticiſme, perſuadés, diſoient-ils, que l'Etre ſuprême ne pouvoit les punir de ne l'avoir pas mieux connu, puiſqu'il avoit couvert pour eux ſon exiſtence d'obſcurité. Mais ſans doute l'obſcurité n'étoit pas ſuffiſante pour les rendre excuſables; ils étoient dans le cas de ces peuples, que Dieu, par un jugement impénétrable, punira éternellement d'avoir ignoré les dogmes du Chriſtianiſme; vérité effrayante, que la Foi nous oblige de croire.

Les ſophiſmes par leſquels l'exiſtence de Dieu peut être attaquée, ne feront point ombrage au Métaphyſicien aidé des lumieres de la Religion. Il établira d'abord (ce qui eſt évident par ſoi-même) qu'il eſt néceſſaire qu'il exiſte un Être éternel ; il montrera de plus que l'Etre éternel eſt différent du monde; que l'arrangement phyſique de l'univers ne peut être l'ouvrage d'une matiere brute & ſans intelligence; il n'entreprendra point de concilier avec la liberté de l'homme la toute-puiſſance de Dieu, ſa providence & ſa ſcience éternelle, parce que l'oracle de Dieu même lui apprend que l'accord de ces vérités eſt au-deſſus de la raiſon; il n'imitera pas la Philoſophie orgueilleuſe qui a entrepris de ſonder cet abyme, & n'a fait que s'y perdre ; mais il n'en reconnoîtra pas moins l'une & l'autre de ces vérités. Il avouera, par les mêmes raiſons, ſans chercher à l'expliquer, la différence établie par les Théologiens entre l'*infaillible* & le *néceſſaire ;* il n'admettra point en Dieu, pour ſauver la liberté de l'homme, une prévoyance des actions libres, indépendante de ſes décrets, parce qu'une telle prévoyance

eſt impoſſible; il ne dira point avec d'autres, pour ſauver la juſtice de Dieu, que cet Etre ſi bon, ſi parfait & ſi ſage, produit tout le phyſique des crimes ſans en produire le moral, qui n'eſt autre choſe qu'une *privation ;* il renvoie aux rêveries des Scholaſtiques cette diſtinction extravagante, & ſe contente de leur demander pour leur fermer la bouche, comment Dieu après avoir produit tout le phyſique des crimes, punit enſuite le moral, effet néceſſaire de ce phyſique. Ainſi, au lieu de faire des détours inutiles pour ſe retrouver au point d'où il eſt parti, au lieu de ſe couvrir de quelques raiſonnemens ſubtils & frivoles, pour revenir enſuite, preſſé par les objections, à la profondeur des décrets éternels, il reconnoît dès le premier moment cette profondeur & ſon ignorance. Mais pour ôter aux Athées tout ſujet de triomphe, il remarque & fait voir ſans peine que les objections contre la liberté ne ſont pas moins fortes dans le ſyſtême de l'éternité & de la néceſſité de la matiere, que dans celui d'une intelligence toute-puiſſante & éternelle. Enfin, aux objections ſur la miſere de l'homme, ſur les

désordres de l'ordre moral & ſur les imperfections de ce monde, il oppoſera les dogmes qui nous apprennent que l'homme a péché avant que de naître, qui nous promettent des récompenſes & des peines dans une vie future, & qui nous font voir le plus parfait des mondes poſſibles dans celui où il a fallu que Dieu prît la forme humaine. Mais ces différentes matieres étant l'objet de la révélation, le Philoſophe pour ne point en uſurper les droits, laiſſe aux Théologiens à les traiter avec le ſoin & les détails qu'elles exigent, & ſe contente de renvoyer les incrédules aux ouvrages où elles ſont diſcutées.

Du reſte, comme la meilleure réponſe aux objections des Athées conſiſte dans les preuves directes de la vérité qu'ils combattent, le Philoſophe s'appliquera principalement au choix de ces preuves : il évitera ſur-tout d'en employer aucune qui puiſſe être ſujette à conteſtation. Rien n'eſt, on oſe le dire, plus indécent, plus ſcandaleux même, & ne ſeroit plus nuiſible à cette grande vérité (ſi quelque choſe pouvoit y nuire) que la licence avec laquelle les Scholaſtiques s'attaquent réciproque-

ment sur leurs *démonstrations* de l'existence de Dieu, qui ne méritent plus ce nom dès qu'elles ne sont pas hors d'atteinte. L'école de Scot rejette celle des Thomistes, les Thomistes celle de Scot, Descartes celle de Scot & des Thomistes, les Péripatéticiens modernes celle de Descartes. Il suffit qu'une opinion soit combattue (comme celle des idées innées) pour qu'on ne doive pas en faire la base d'un argument de l'existence de Dieu. C'est alors moins prouver un premier Etre que l'outrager. Le Philosophe se bornera donc aux preuves qui sont communes à toutes les sectes, aux seuls argumens qui sont fondés sur des principes avoués par tous les siecles & par tous les hommes. Il cherchera l'existence de Dieu dans les phénomenes de l'univers, dans les lois admirables de la nature, non dans ces lois métaphysiques sujettes aux exceptions, & que chacun peut étendre, modifier & resserrer à son gré, mais dans les lois primitives fondées sur les propriétés invariables des corps. Ces lois si simples qu'elles paroissent dériver de l'existence même de la matiere, n'en dévoilent que mieux l'intelligence

ſuprême; par la maniere dont elle a conſtruit les différentes parties de notre Univers, elle ſemble n'avoir eu beſoin que de donner à cette grande machine la premiere impulſion, pour en régler à jamais les différens phénomenes, & pour produire, comme par un ſeul acte de ſa volonté, l'ordre conſtant & inaltérable de la nature; impulſion trop admirable & trop raiſonnée pour être l'effet d'un haſard aveugle. C'eſt dans ces lois générales, plutôt que dans les phénomenes particuliers, que le Philoſophe cherchera l'Etre ſuprême. Ce n'eſt pas que les procédés d'un inſecte qui occupe en apparence ſi peu de place dans l'univers, découvrent moins à un eſprit attentif l'intelligence infinie que les phénomenes généraux: mais ce dernier ſpectacle eſt bien plus fait que le premier pour frapper tous les yeux: & les meilleurs argumens en ce genre ſont ceux qui peuvent convaincre le plus grand nombre.

De toutes les vérités métaphyſiques, celle qui nous intéreſſe le plus après l'exiſtence de Dieu, & ſans laquelle même l'exiſtence de Dieu nous intéreſſeroit beaucoup moins, eſt l'immortalité

lité de l'ame. Comme cette vérité tient en même temps à la Philosophie & à la révélation, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle emprunte de l'une & de l'autre.

La Philosophie fournit des argumens pressans de la réalité d'une autre vie. Nous avons de très-fortes raisons de croire que notre ame subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire sans l'anéantir, que l'anéantissement de ce qu'il a produit une fois ne paroît pas être dans les vues de sa sagesse, & que les corps même ne se détruisent qu'en se transformant. Mais d'un autre côté l'exemple des animaux dans lesquels la substance immatérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui est créé n'est immortel de sa nature, suffisent pour nous faire sentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un temps; ainsi l'impénétrabilité des décrets éternels nous laisseroit toujours quelqu'espece d'incertitude sur cet important objet, si la Religion révélée ne venoit au secours de nos lumieres, non pour y suppléer entiérement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque. D'un côté la vertu souvent

malheureuſe en ce monde, exige de la juſtice de l'Etre ſuprême des récompenſes après la mort; de l'autre la révélation nous fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenſes à la vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, & ſouffre qu'elle ſoit malheureuſe ſans paroître l'avoir mérité. La religion ſeule, dit Paſcal, empêche l'état de l'homme en cette vie d'être une énigme. Voilà ce que le Philoſophe ne doit point perdre de vue en traitant la queſtion de l'immortalité de l'ame, pour diſtinguer, comme dans l'exiſtence de Dieu, les preuves directes qui ſont du reſſort de la raiſon, d'avec les objections dont la révélation fournit la réponſe.

Il eſt néanmoins aſſez ſurprenant que pluſieurs anciens Philoſophes, quoique privés du ſecours de cette même révélation, ayent cru l'ame immortelle, tandis que la ſpiritualité de l'ame, qui eſt une vérité purement philoſophique, n'a été connue diſtinctement d'aucun d'eux. La vanité des hommes qui aime à ſe flatter d'une exiſtence éternelle, a fait faire ce pas aux ſages du Paganiſme; & s'il eſt permis de le dire, leur erreur ſur la nature de l'ame ſervoit à les con-

firmer dans la croyance de son immortalité. Ils ne voyoient aucune différence entre dire que l'ame n'étoit rien, & la dépouiller absolument de toute espece de matiere; persuadés d'ailleurs qu'aucune particule de matiere ne pouvoit périr, & qu'une matiere douée de sentiment & de pensée (& par conséquent selon eux très-déliée & très-subtile) ne pouvoit perdre cette propriété sans cesser d'être, ils en concluoient que la substance de l'ame étoit immortelle; ils se partageoient seulement sur le sort de cette substance après la mort, & leurs systêmes sur ce point étoient autant de questions d'aveugles sur la lumiere. Nous avons l'avantage d'être plus éclairés & plus instruits. Les difficultés que l'ame des bêtes semble fournir contre la spiritualité & contre l'immortalité de l'ame, n'ébranlent ni la raison ni la croyance du sage. Il n'y répond point avec certains Scolastiques par cette absurdité ridicule, que l'ame des bêtes est matiere parce qu'elle est bornée à sentir & qu'elle ne pense pas; il reconnoît que les sensations & la pensée ne peuvent appartenir qu'au même principe; & l'expérience lui

prouve d'ailleurs que les bêtes ne ſont pas bornées aux ſenſations pures. Il convient donc que l'ame des bêtes eſt de la même nature que celle de l'homme quant à la ſpiritualité, parce qu'il ſeroit abſurde de ſoutenir que la matiere ſent & penſe dans les animaux & non dans l'homme. Mais il avoue en même temps que la différence de l'ame humaine & de celle des bêtes quant à l'immortalité, vient uniquement de ce que Dieu a voulu que l'ame des animaux pérît avec le corps, & qu'au contraire celle de l'homme ſubſiſtât éternellement. Si on lui propoſe d'expliquer pourquoi les bêtes ſouffrent, ſans l'avoir mérité comme nous par le péché d'un premier pere, & ſans aucun eſpoir de récompenſe dans une autre vie, il n'éludera point avec Deſcartes cette objection en ſoutenant contre la raiſon & l'expérience que les bêtes ſont de purs automates, il ſe contentera de répondre que ſi les bêtes ont des ſenſations cruelles, elles en ont auſſi d'agréables qui les en dédommagent; que la nature de tout ce qui a des ſenſations eſt d'être également ſuſceptible de douleur & de plaiſir; que c'eſt une ſuite de l'union du corps

& de l'ame, & de l'action que les autres corps exercent sur les corps animés ; action qui dépend elle-même de la constitution immuable de l'univers, & des lois invariables que son Auteur a établies. Enfin il se contentera d'avoir tiré de la Philosophie toutes les lumieres qu'elle peut fournir sur ce sujet, & se taira sur ce qu'il ne peut comprendre.

VII.

Morale.

L'Existence de l'Etre suprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre. Mais quoique la Philosophie nous instruise jusqu'à un certain point sur ce grand objet, cependant les lumieres qu'elle nous donne sont très-imparfaites. Le Créateur nous en a avertis lui-même, en nous prescrivant par une révélation particuliere la maniere dont il veut être honoré, & que tous les efforts de la raison n'auroient pu nous faire découvrir. Ainsi la Religion, qui n'est autre chose que le culte

que nous devons à l'intelligence souveraine, ne doit point entrer dans des élémens de Philosophie ; la Religion naturelle ne doit même y paroître que pour nous avertir qu'elle ne suffit pas.

Mais ce qui appartient essentiellement & uniquement à la raison, & ce qui en conséquence est uniforme chez tous les Peuples, ce sont les devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. La connoissance de ces devoirs est ce qu'on appelle *Morale*, & l'un des plus importans sujets sur lesquels la raison puisse s'exercer. On ne fait pas tant d'honneur à cette Science dans nos écoles. On la rejette pour l'ordinaire à la fin de toutes les autres parties de la Philosophie, apparemment comme la moins intéressante ; & on la réduit à quelques pages, où l'on se borne à agiter des questions vides & scolastiques, aussi peu propres à nous instruire qu'à nous rendre meilleurs.

Connoissons mieux l'étendue de la Morale, & le cas que nous devons en faire. Peu des Sciences ont un objet plus vaste, & des principes plus susceptibles de preuves convaincantes. Tous ces principes aboutissent à un point com-

mun, sur lequel il est difficile de se faire illusion à soi-même; ils tendent à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs.

La Morale est une suite nécessaire de l'établissement des Sociétés, puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or l'établissement des Sociétés est dans les décrets du Créateur, qui a rendu les hommes nécessaires les uns aux autres; ainsi les principes moraux rentrent dans les décrets éternels. Il n'en faut pourtant pas conclure avec quelques Philosophes, que la connoissance de ces principes suppose nécessairement la connoissance de Dieu. Il s'ensuivroit de là, contre le sentiment des Théologiens même, que les Païens n'auroient eu aucune idée de vertu. La Religion sans doute épure & sanctifie les motifs qui nous font pratiquer les vertus morales; mais Dieu, sans se faire connoître aux hommes, a pu leur faire sentir, & leur a fait sentir en effet la nécessité de pratiquer ces vertus pour leur propre avantage. On a vu même par un effet de cette

providence qui veille au maintien de la société, des sectes de Philosophes qui révoquoient en doute l'existence d'un premier être, professer dans la plus grande rigueur les vertus humaines. Zénon chef des Stoïciens, n'admettoit d'autre Dieu que l'univers, & sa morale est la plus pure que la lumiere naturelle aït pu inspirer aux hommes.

C'est donc à des motifs purement humains que les Sociétés ont dû leur naissance : la Religion n'a eu aucune part à leur premiere formation ; & quoiqu'elle soit destinée à en serrer le lien, cependant on peut dire qu'elle est principalement faite pour l'homme considéré en lui-même. Il suffit pour s'en convaincre de faire attention aux maximes qu'elle nous inspire, à l'objet qu'elle nous propose, aux récompenses & aux peines qu'elle nous promet. Le Philosophe ne se charge que de placer l'homme dans la société & de l'y conduire ; c'est au Missionnaire à l'attirer ensuite aux pieds des autels.

La connoissance des principes moraux qui précede la connoissance de l'Etre suprême, est elle-même précédée par d'autres connoissances. C'est

par les sens que nous apprenons quels sont nos rapports avec les autres hommes & nos besoins réciproques ; & c'est par ces besoins réciproques que nous parvenons à connoître ce que nous devons à la société & ce qu'elle nous doit ; il semble donc qu'on peut définir très-exactement l'injuste, ou ce qui revient au même le mal moral, *ce qui tend à nuire à la société en troublant le bien-être physique de ses membres.* En effet le mal physique est la suite ordinaire du mal moral ; & comme nos sensations suffisent, sans aucune opération de notre esprit, pour nous donner l'idée du mal physique, il est évident que dans l'ordre de nos connoissances, c'est cette idée qui nous conduit à celle du mal moral, quoique l'une & l'autre soient de nature différente. Que ceux qui nieront cette vérité supposent l'homme impassible, & qu'ils essayent de lui faire acquérir dans cette hypothese la notion de l'injuste.

Mais cette notion en suppose une autre, celle de la liberté ; car si l'homme n'étoit pas libre, toute idée de mal se réduiroit au mal physique. C'est donc renverser l'ordre naturel des idées, que

de vouloir prouver l'existence de la liberté par celle du bien & du mal moral. C'est prouver une vérité qui n'est que de sentiment, c'est-à-dire de l'ordre le plus simple, par une vérité sans doute aussi incontestable, mais qui dépend d'une suite de notions plus combinées. Nous disons que l'existence de la liberté n'est qu'une vérité de sentiment, & non pas de discussion; il est facile de s'en convaincre. Car le sentiment de notre liberté consiste dans le sentiment du pouvoir que nous avons de faire une action contraire à celle que nous faisons actuellement; l'idée de la liberté est donc celle d'un pouvoir qui ne s'exerce pas, & dont l'essence même est de ne pas s'exercer au moment que nous le sentons: cette idée n'est donc qu'une opération de notre esprit, par laquelle nous séparons le pouvoir d'agir d'avec l'action même, en regardant ce pouvoir oisif (quoique réel) comme subsistant pendant que l'action n'existe pas. Ainsi la notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conscience. En un mot la seule preuve dont cette vérité soit susceptible, est analogue à celle de l'existence des corps; des êtres réelle-

ment libres n'auroient pas un sentiment plus vif de leur liberté que celui que nous avons de la nôtre ; nous devons donc croire que nous sommes libres. D'ailleurs quelles difficultés pourroit présenter cette grande question, si on vouloit la réduire au seul énoncé net dont elle soit susceptiple ? Demander si l'homme est libre, ce n'est pas demander s'il agit sans motif & sans cause, ce qui seroit impossible ; mais s'il agit par choix & sans contrainte ; & sur cela il suffit d'en appeller au témoignage universel de tous les hommes. Quel est le malheureux, prêt à périr pour ses forfaits, qui ait jamais pensé à s'en justifier en soutenant à ses juges qu'une nécessité inévitable l'a entraîné dans le crime ? C'en est assez pour faire sentir aux Philosophes, combien les discussions métaphysiques sur la liberté sont inutiles à la tête d'un Traité de Morale. Vouloir aller en cette matiere au-delà du sentiment intérieur, c'est se jeter tête baissée dans les ténebres.

Comme la justice morale des lois est une suite de la liberté, & non la liberté une suite de la justice des lois, ce seroit renverser, ce me semble, l'ordre natu-

rel des idées, de vouloir prouver que nous ſommes libres, parce qu'autrement les lois ſeroient injuſtes. Je dis plus, on auroit tort de prétendre que ſi nous n'étions pas libres; il faudroit anéantir les lois. Ce n'eſt ici, je l'avoue, qu'une ſpéculation purement métaphyſique, ſur une hypotheſe qui n'exiſte pas; mais cette ſpéculation abſtraite peut ſervir à développer & fixer nos idées ſur la matiere que nous traitons. Fuſſions-nous aſſujettis dans nos actions à une puiſſance ſupérieure & néceſſaire, les lois & les peines qu'elles impoſent n'en ſeroient pas moins utiles au bien phyſique de la ſociété, comme un moyen efficace de conduire les hommes par la crainte, & de donner, pour ainſi dire, l'impulſion à la machine. De deux ſociétés ſemblables, compoſées d'êtres qui ne ſeroient pas libres, celle où il y auroit des lois ſeroit moins ſujette au déſordre, parce qu'elle auroit, ſi on peut parler de la ſorte, un régulateur de plus. La néceſſité phyſique des lois, dans des ſociétés pareilles, ſeroit indépendante de la liberté de l'homme; mais dans la ſociété telle qu'elle eſt, compoſée d'êtres libres, cette néceſſité phyſique ſe

change en équité morale. Dans le premier cas, les lois ne ſeroient que néceſſaires; dans le ſecond, elles ſont néceſſaires & juſtes.

Ces obſervations, eſſentiellement relatives aux queſtions préliminaires de la Morale, nous ont paru indiſpenſables pour prémunir nos Lecteurs contre les notions peu exactes que pluſieurs Philoſophes ont données de cette ſcience & des vérités qui en ſont la baſe, & pour faire ſentir de quelle maniere ces vérités importantes doivent être traitées.

VIII.

Division de la Morale.

Morale de l'homme.

QUoique le genre humain ne compoſe proprement qu'une grande famille, néanmoins la trop grande étendue de cette famille l'a obligée de ſe ſéparer en différentes ſociétés qui ont pris le nom d'*Etats*, & dont les membres ſe rapprochent par des liens particuliers, indépendamment de ceux qui

les unissent au systême général. La Morale a donc quatre objets; ce que les hommes se doivent comme membres de la société générale; ce que les sociétés particulieres doivent à leurs membres; ce qu'elles se doivent les unes aux autres; enfin ce que les membres de chaque société particuliere se doivent mutuellement, & à l'Etat dont ils sont membres. Les premiers devoirs renferment la loi naturelle ou générale, qui n'est bornée ni par les temps ni par les lieux, & qu'on peut nommer la *Morale de l'homme;* les devoirs de la seconde espece peuvent être appellés la *Morale des Législateurs;* ceux de la troisieme la *Morale des Etats;* enfin les devoirs du quatrieme genre, la *Morale du Citoyen.* Ainsi on trouve dans cette division le droit naturel ou commun; le droit politique, qu'il ne faut pas confondre avec la politique à laquelle il est souvent contraire; le droit des gens & le droit positif. A ces quatre branches de là Morale on pent en ajouter une cinquieme, la *Morale du Philosophe:* elle n'a pour objet que nous mêmes, & la maniere dont nous devons penser pour rendre notre condition la meilleure ou

la moins triſte qu'il eſt poſſible. Parcourons ſucceſſivement ces différentes branches, & voyons les principaux points qui s'y rapportent.

Les lois générales & naturelles ſont de deux eſpeces, écrites ou non écrites. Les lois naturelles écrites ſont celles dont l'obſervation eſt tellement néceſſaire au maintien de la ſociété, qu'on a établi des peines contre ceux qui les violeroient. On appelle *crime* toute action qui tend à violer les lois naturelles écrites. De cette ſeule notion ſe déduiſent, comme nous le verrons plus bas, les principes par leſquels on peut juger de la nature & du degré d'énormité de chaque crime.

Les lois naturelles non écrites ſont celles à l'infraction deſquelles on n'a point attaché de peines, parce que cette infraction ne porte pas un trouble auſſi marqué dans la ſociété que l'infraction des lois naturelles écrites. Mais ſi l'obſervation de celles-ci eſt néceſſaire pour rendre la ſociété durable, l'obſervation de celles-là ne l'eſt pas moins pour rendre la ſociété douce & floriſſante; leur tranſgreſſion eſt même un poiſon lent qui doit inſenſiblement la miner & la

diſſoudre. Pourquoi néanmoins les Légiſlateurs ſemblent-ils avoir remis à la volonté des peuples l'obſervation de ces lois ? Pourquoi n'eſt-il point d'action contre l'avarice, la dureté envers les malheureux, l'ingratitude & la perfidie ? Celui qui laiſſe périr de miſere un citoyen qu'il peut ſecourir, n'eſt-il pas à peu-près auſſi coupable envers la ſociété que s'il faiſoit périr ce malheureux par une mort lente ? Pourquoi donc les lois l'ont-elles épargné ? C'eſt que le bien de cet avare étant ſuppoſé acquis par des moyens que les lois ne réprouvent pas, elles ne peuvent le lui arracher pour le donner à d'autres; & que ſi la loi qui nous oblige de ſoulager nos ſemblables eſt une des premieres dans l'état de nature, elle eſt ſubordonnée, dans l'ordre de la ſociété, à la loi qui veut que chacun jouiſſe tranquillement & en liberté de ce qu'il poſſede. De même pourquoi la perfidie & l'ingratitude n'ont-elles point de peines afflictives ? C'eſt par une raiſon à-peu-près ſemblable à celle pour laquelle le larcin n'étoit point puni à Sparte, pour nous apprendre à être ſur nos gardes avec les hommes, & à ne

pas placer trop légérement notre confiance & nos bienfaits : c'eſt auſſi pour ne pas trop accorder à la tyrannie des bienfaiteurs, & pour exciter les hommes aux belles actions par le ſeul plaiſir de les faire. Ainſi la Morale établit la réalité & la juſtice des lois non écrites par les raiſons même qui ont forcé les Légiſlateurs à être indulgens ſur la tranſgreſſion de ces lois. D'ailleurs les Légiſlateurs ont pu croire que les hommes ſe feroient juſtice eux-mêmes ſur cette tranſgreſſion, en puniſſant les coupables, ſoit par la honte, ſoit par le mépris, ſoit par le refus de leur ſecours; mais il faut avouer que ſi les Légiſlateurs ont penſé de la ſorte, ils ont eu trop bonne opinion du cœur humain.

L'obſervation des lois naturelles écrites eſt ce qu'on nomme *probité*; la pratique des lois naturelles non écrites eſt ce qu'on appelle *vertu*. Cette pratique eſt proprement l'objet de la Morale; car la ſévérité des lois qui produit la crainte eſt la Morale la plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux crimes; & la vraie Morale, celle qui enſeigne la vertu, eſt le ſupplément des lois.

La vertu ſera d'autant plus pure, qu'on

ſera plus rempli de l'amour univerſel de l'humanité. Or notre ame n'a qu'une certaine étendue d'affection ; ainſi les paſſions qui rempliſſent l'ame de quelqu'objet particulier nuiſent à la vertu, parce que le degré de ſentiment qu'elles emportent & qu'elles conſomment, eſt autant de retranché ſur celui que l'on doit à tous les membres de la ſociété pris enſemble. L'amour, par exemple, peut produire quelquefois le même effet que le défaut d'humanité, par la violence avec laquelle il nous concentre dans un objet, & nous détache de tous les autres ; il n'éteint pas l'amitié dans les ames vertueuſes, mais ſouvent il l'aſſoupit ; s'il adoucit quelquefois les ames féroces, il dégrade encore plus ſurement les ames foibles. L'amour eſt pourtant de toutes les paſſions la plus naturelle, la plus excuſable & la plus commune.

Les paſſions peuvent donc être contraires à la vertu par leur ſeul excès, quand elles auroient d'ailleurs un objet louable ; mais elles le peuvent être encore par la nature même de leur objet, & pour lors elles ſont appellées *vices* ; le vice n'étant autre choſe qu'un ſenti-

ment habituel qui nous porte à l'infraction des lois naturelles de la société écrites ou non écrites. C'est pourquoi les passions par leur excès, & les vices par leur nature, sont un des plus grands objets dont la Morale puisse s'occuper. Elle travaille à modérer les unes & à déraciner les autres. Nous disons à modérer les unes ; car quoique les sentimens trop isolés & trop concentrés nuisent à l'exercice des vertus sociales, la Morale ne prétend pas réduire les affections de l'ame à ces seules vertus. Elle nous apprend seulement que ces sentimens doivent être subordonnés à l'amour de l'humanité. *Je préfere*, disoit un Philosophe, *ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie.* Telle est la devise de l'homme vertueux.

Si on appelle *bien être* tout ce qui est au delà du besoin absolu, il s'ensuit que sacrifier son bien-être aux besoins d'autrui, est le grand principe de toutes les vertus sociales, & le remede à toutes les passions. Mais ce sacrifice est-il dans la nature, & en quoi doit-il consister? Sans doute aucune loi naturelle ni positive ne peut nous obliger à aimer les

autres plus que nous ; cet héroïſme, ſi on peut appeller ainſi un ſentiment abſurde, ne ſauroit être dans le cœur humain ; mais l'amour éclairé de notre propre bonheur nous montre comme des biens préférables à tous les autres, la paix avec nous-mêmes, & l'attachement de nos ſemblables ; & le moyen le plus ſûr de nous procurer cette paix & cet attachement, eſt de diſputer aux autres le moins qu'il eſt poſſible, la jouiſſance de ces biens de convention, ſi chers à l'avidité des hommes. Ainſi l'amour éclairé de nous-mêmes eſt le principe de tout ſacrifice moral.

La diſpoſition qui nous porte à ce ſacrifice s'appelle déſintéreſſement. On peut donc regarder le déſintéreſſement comme la premiere des vertus morales. C'eſt en effet celle qui contribue le plus à conſerver & à fortifier en nous toutes les autres. C'eſt auſſi celle que les malhonnêtes gens connoiſſent le moins, celle à laquelle ils croient le moins, celle enfin qu'ils craignent ou qu'ils haïſſent le plus dans ceux à qui ils ſont forcés de l'accorder.

Pour fixer quelles ſont les lois & les bornes du ſacrifice que nous devons

aux autres, il faut diſtinguer deux ſortes de néceſſaire, l'abſolu & le relatif. L'abſolu eſt réglé par les beſoins indiſpenſables de la vie; le relatif par l'état & les circonſtances. Le néceſſaire relatif n'eſt donc pas égal pour tous les hommes; l'abſolu même ne l'eſt pas; la vieilleſſe a plus de beſoins que l'enfance, le mariage que le célibat, la foibleſſe que la force, la maladie que la ſanté.

La Morale doit s'appliquer à fixer les bornes du néceſſaire abſolu & du néceſſaire relatif. Il ne s'agit point ſur cet article de recourir aux préceptes ni même aux conſeils de la Religion; il s'agit de ce que la Philoſophie & les lois rigoureuſes de la ſociété nous permettent ou nous ordonnent. Car des Elémens de Morale doivent être faits pour toutes les nations, même pour celles que la lumiere de la Foi n'a pas éclairées.

Les bornes du néceſſaire abſolu ſont fort étroites; un peu de juſtice & de bonne foi avec ſoi-même ſuffira pour les connoître. A l'égard du néceſſaire relatif, la regle la plus ſure pour en juger eſt l'opinion publique; elle apprécie toujours équitablement les différens

besoins de chaque état. Un Citoyen auroit donc tort de régler en général son nécessaire relatif sur l'exemple de ses égaux; parce que dans un mauvais gouvernement un état peu estimable en lui-même peut être le chemin de l'opulence, & par conséquent n'autorise pas à user avec faste des richesses qu'il a procurées. Mais au défaut du gouvernement la nation fait justice, & prononce sur ce qui est permis à chacun; il ne s'agit que de savoir l'entendre.

Au reste une loi antérieure à toute considération sur le nécessaire relatif, c'est que dans les Etats où plusieurs citoyens manquent du nécessaire absolu (& ces états sont par malheur le plus grand nombre) tous ceux qui ont plus que ce nécessaire, doivent à l'Etat au moins une partie de ce qu'ils possedent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent, & qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la Société dont ils sont membres? La réponse à cette première question (*g*) renfermera

(*g*) Voici un calcul qui peut servir à nous faire entendre. Supposons en France vingt millions d'habitans, & dix mille millions de richesses; c'est environ 500 liv. par tête, auxquelles chaque citoyen a également droit & auxquelles même il auroit un droit absolu & rigou-

l'obligation étroite que la Morale nous impose. Mais quand on a satisfait à cette obligation, & qu'on voit encore une

reux, si ces 500 liv. étoient indispensables pour satisfaire au nécessaire absolu. Mais supposons que le nécessaire absolu se borne à 300 liv. & qu'il y ait dans la société dix millions d'hommes dont le bien ne se monte qu'à 200 liv. Voilà donc 100 liv. qui manquent à chacun de ces citoyens pour le nécessaire absolu ; & par conséquent mille millions de richesses dont une portion de la société est redevable à l'autre dans les regles de la plus exacte justice. Or la partie la plus riche de la société possede huit mille millions, & comme nous supposons que 300 liv. suffisent au nécessaire absolu des dix millions d'hommes qui composent cette partie opulente, il s'ensuit que cette partie a trois mille millions de nécessaire, & cinq mille millions de superflu. Sur ce superflu elle doit mille millions à l'autre partie ; c'est donc un cinquieme de ce superflu qu'elle lui doit nécessairement. Donc dans la supposition présente, tout citoyen riche de plus de 300 liv. doit en rigueur à ses compatriotes le cinquieme du restant. L'exemple que nous donnons ici n'est qu'une ébauche légere du calcul moral que tout homme de bien doit avoir devant les yeux ; nous y avons supposé que les citoyens les plus pauvres ayent au moins 200 liv. de revenu, & cette supposition peut être trop forte si une grande partie languit dans la misere ; nous avons supposé d'un autre côté que 300 liv. font le nécessaire absolu de chaque particulier, & cette supposition peut être trop peu favorable dans plusieurs cas, eu égard au sexe, à la constitution du corps, à l'éducation que l'on a reçue, & qui augmente nos besoins même malgré nous : mais encore une fois nous ne prétendons ici que donner un exemple du calcul que chaque citoyen est obligé de faire sur des *données* plus exactes ; & nous ajoutons que ce calcul est un des principaux points qu'on doit traiter en Morale. Une des conséquences qu'on doit en tirer, & qui paroît mériter beaucoup d'attention, c'est que les charges publiques ne

partie de ſes ſemblables manquer du néceſſaire par l'injuſtice & la barbarie du plus grand nombre des citoyens, n'eſt-il pas du devoir de l'homme vertueux de pouſſer le ſacrifice plus loin, de ſe priver même tout-à-fait de ſon néceſſaire relatif; & l'étendue plus ou moins grande de ce ſacrifice n'eſt-elle pas la véritable meſure de la vertu?

Voilà les queſtions importantes qu'on doit traiter dans les élémens de la morale de l'homme. Cette ſcience conſidérée ſous ce point de vue devient une eſpece de tarif, mais un tarif qui doit affrayer toute ame honnête. Il fera voir à l'homme de bien que s'il lui eſt permis de déſirer les richeſſes dans la vue d'en faire uſage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injuſtices auxquelles l'opulence l'expoſe doit le conſoler, quand il eſt réduit au pur néceſſaire.

Le luxe eſt au néceſſaire relatif ce que celui-ci eſt au néceſſaire abſolu; les lois morales ſur le luxe doivent

doivent être impoſées que ſur le néceſſaire relatif des Citoyens, & jamais ſur le néceſſaire abſolu. Celui qui n'a que du pain, ne doit rien à l'Etat, que d'y obſerver les lois, & d'expoſer, s'il le faut, ſa vie pour le défendre.

donc

donc être encore plus rigoureuſes que les lois ſur le néceſſaire relatif. On peut les réduire à ce principe ſévere, mais vrai, que le luxe eſt un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un ſeul membre de la ſociété ſouffre & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de-là combien peu il y a d'occaſions & de gouvernemens où le luxe ſoit permis, & qu'on tremble de s'y laiſſer entraîner, ſi on a quelque reſte d'humanité & de juſtice. Nous ne parlons ici que des maux civils du luxe, de ceux qu'il peut produire dans la ſociété; que ſera-ce ſi on y joint les maux purement perſonnels, les vices qu'il produit ou qu'il nourrit dans ceux qui s'y livrent, en énervant leur ame, leur eſprit & leur corps? Auſſi plus l'amour de la patrie, le zele pour ſa défenſe, l'eſprit de grandeur & de liberté ſont en honneur dans une Nation, plus le luxe y eſt proſcrit ou mépriſé; il eſt le fléau des Républiques, & l'inſtrument du deſpotiſme des Tyrans.

Une autre queſtion qui tient à celles du néceſſaire abſolu & relatif, eſt la queſtion de l'uſure, ſi agitée par les Philoſophes & les Ecrivains moraux.

Il ne feroit pas furprenant que fur ce point, ainfi que fur beaucoup d'autres, les préceptes de la Religion allaffent plus loin que ceux de la fociété ; mais pour bien connoître ce que la Religion ajoute à la Morale en cette matiere, il eft du devoir du Philofophe d'examiner les regles que la raifon & l'équité purement naturelle nous prefcrivent : En quoi confifte l'ufure proprement dite ? Si ce qui eft ufure dans un cas peut ne pas l'être dans un autre, eu égard aux circonftances & aux perfonnes ? Si l'aliénation du fonds eft néceffaire pour pouvoir exiger l'intérêt de l'argent ? Enfin fi l'intérêt compofé, c'eft-à-dire l'intérêt de l'intérêt, eft en lui-même plus contraire à la Morale que l'intérêt fimple ? On pourroit faire voir à cette occafion (& c'eft une obfervation que nous croyons nouvelle & importante) que fi l'intérêt compofé eft plus onéreux au débiteur que l'intérêt fimple, lorfque le débiteur s'acquitte au-delà du temps par rapport auquel l'intérêt eft fixé, l'intérêt compofé eft au contraire favorable au débiteur lorfqu'il s'acquitte avant ce même tems ; vérité de calcul qu'un Auteur de Morale

peut mettre aisément à la portée de tout le monde (*h*).

(*h*) Pour rendre sensible à tous nos Lecteurs cette observation, supposons qu'un particulier prête à un autre une somme d'argent à 3 pour 1 d'intérêt par an; cette usure exorbitante ne peut sans doute jamais être permise en Morale, mais l'exemple est choisi pour rendre le calcul plus facile. Il est clair qu'au commencement de la premiere année, c'est-à-dire dans l'instant du prêt, le débiteur devra simplement la somme prêtée 1; qu'au commencement de la deuxieme année il devra la somme 4; & que cette somme 4 devant porter son intérêt à 3 pour 1, il sera dû au commencement de la troisieme année la somme 4 plus 12 ou 16; en sorte que les sommes 1, 4, 16, dues au commencement de chaque année, c'est-à-dire à des intervalles égaux, formeront une proportion dans laquelle le troisieme nombre contient le second, autant de fois que celui ci contient le premier. Or par la même raison si on cherche la somme due au milieu de la premiere année, on trouvera que cette somme est 2, parce que la somme due au milieu de la premiere année doit former aussi une proportion semblable avec les sommes 1 & 4 dues au commencement & à la fin de cette année, & qu'en effet la somme 1 est contenue dans la somme 2 autant de fois que la somme 2 l'est dans la somme 4. Présentement dans le cas de l'intérêt simple, le débiteur de la somme 4 au commencement de la deuxieme année, ne devroit que la somme 7 & non 16 au commencement de la troisieme; mais au milieu de la premiere année il devroit la somme 2 & $\frac{1}{2}$; car l'argent qui rapporte 3 pour 1 à la fin de l'année dans le cas de l'intérêt simple, & 6 (c'est-à-dire le double de 3) à la fin de la deuxieme année, doit rapporter $\frac{3}{2}$, c'est-à-dire la moitié de 3 au milieu de la premiere année. Donc dans le cas de l'intérêt composé, le débiteur devra moins avant la fin de la premiere année, que dans le cas de l'intérêt simple. Donc si l'intérêt composé est favorable au créancier dans certains cas, il

Les Lois naturelles, écrites ou non écrites, ont principalement pour but de conserver ou d'améliorer l'existence physique des citoyens ; mais outre cette existence, il en est encore une autre qu'on peut appeller existence morale, & qui ne doit pas leur être moins chere : elle est fondée sur l'estime & la confiance de leurs semblables, sentiment précieux sans lequel aucune société ne peut subsister.

Les citoyens ont trois especes d'existence morale. La premiere, qui consiste dans la réputation de probité, ne sauroit être trop ménagée dans ceux qui la méritent, & trop ouvertement attaquée dans ceux qui en sont indignes. La seconde, qui consiste dans la réputation de *vertu*, est moins rigoureusement nécessaire, & par conséquent, lorsqu'elle est usurpée, elle peut être attaquée avec plus de liberté ; mais elle

l'est au débiteur dans d'autres. La compensation, il est vrai, n'est pas égale, puisque l'avantage du débiteur finit avec la premiere année, & que celui du créancier commence alors pour aller toujours en croissant à mesure que le nombre des années augmente. Néanmoins il n'est pas inutile d'avoir fait cette remarque, ne fût-ce que pour montrer que l'intérêt simple dans certains cas est moins favorable au débiteur que l'intérêt composé, si la convention est telle que le débiteur soit obligé de s'acquitter avant la fin de l'année de l'emprunt.

ne le ſauroit être avec trop de circonſpection & de juſtice. Enfin la troiſieme eſt la réputation de *talent* & de *mérite*, qui moins néceſſaire encore, peut auſſi ſouffrir des attaques plus vives quand elle n'eſt pas méritée. Ces attaques ſont l'objet de la critique; ainſi la critique eſt non-ſeulement permiſe, elle eſt encore utile & néceſſaire, pourvu qu'on ne la confonde pas avec la ſatire, dont le but eſt plutôt de nuire que d'éclairer. Mais c'eſt peut-être une des queſtions les plus délicates de la morale, que de marquer avec équité la différence préciſe de la ſatire & de la critique; d'un côté la vanité offenſée voit la ſatire où elle n'eſt pas, de l'autre la malignité voudroit trop en reculer les bornes.

I X.

Morale des Légiſlateurs.

NOus avons donné dans l'article précédent le précis des grands objets ſur leſquels doit porter la morale de l'homme. Celle des Légiſlateurs a deux branches, ce que tout gouverne-

ment de quelqu'eſpece qu'il ſoit doit à chacun de ſes membres, & ce que chaque eſpece particuliere de gouvernement doit à ceux qui lui ſont ſoumis.

Conſervation & tranquillité ; voilà ce que tout gouvernement doit à ſes membres, & ce qu'il doit également à tous. Or c'eſt par les lois que tout gouvernement ſatisfait à ces deux points. Le premier principe de la morale des Légiſlateurs eſt donc, qu'il n'y a de bon gouvernement que celui dans lequel les citoyens ſont également protégés & également liés par les lois. Ils ont alors un même intérêt à ſe défendre & à ſe reſpecter les uns les autres ; & en ce ſens ils ſont égaux, non de cette égalité métaphyſique, qui confond les fortunes, les honneurs & les conditions, mais d'une égalité qu'on peut appeller morale, & qui eſt plus importante à leur bonheur. L'égalité métaphyſique eſt une chimere qui ne ſauroit être le but des lois, & qui ſeroit plus nuiſible qu'avantageuſe. Etabliſſez cette égalité, vous verrez bientôt les membres de l'Etat s'iſoler, l'anarchie naître & la ſociété ſe diſſoudre. Etabliſſez au contraire l'inégalité morale, vous verrez

une partie des membres opprimer l'autre, le despotisme prendre le dessus & la société s'anéantir.

Il en est des lois comme des sciences; ce n'est pas par le nombre des principes particuliers, c'est par la fécondité & l'application des principes généraux qu'on leur donne de l'étendue & de la force. Les lois sont de deux especes, criminelles ou civiles. Par rapport aux lois criminelles, la Morale s'attache à déveloper les principes qui doivent en diriger l'objet, l'établissement & l'exécution.

Les lois supposent qu'aucun citoyen ne doit se trouver par sa situation dans la nécessité absolue d'attenter à la vie ou à la fortune d'un autre. Elles ne doivent donc permettre d'attaquer la vie de son ennemi que pour défendre la sienne. Mais elles ne peuvent permettre en aucune occasion d'attaquer par des moyens violens la fortune de qui que ce soit; non-seulement parce qu'elles doivent toujours offrir au citoyen des moyens de rentrer dans ce qu'on lui a ravi; mais parce que l'économie & la balance de la société doit être telle, qu'aucun citoyen n'y soit malheureux sans l'avoir mérité; ce qui lui ôte le

droit de dépouiller ou de vexer ſon ſemblable. Ce n'eſt pas à dire pourtant que dans une ſociété mal gouvernée (comme la plupart le ſont) les citoyens malheureux puiſſent ſe procurer par des violences le néceſſaire que la ſociété leur refuſe ; tolérer ces violences ne ſeroit dans l'état qu'un mal de plus. La punition des coupables eſt alors une eſpece de ſacrifice que la ſociété fait à ſon repos ; mais il ſeroit juſte de joindre à ce ſacrifice une punition beaucoup plus ſévere de ceux qui gouvernent.

On peut diſtribuer les crimes en différentes claſſes : dans la premiere ſont ceux qui ôtent ou qui attaquent injuſtement la vie ; dans la ſeconde ceux qui attaquent l'honneur ; dans la troiſieme ceux qui attaquent les biens ; dans la quatrieme ceux qui attaquent la tranquillité publique ; dans la cinquieme ceux qui attaquent les mœurs. Les peines des crimes doivent y être proportionnées ; ainſi ceux de la premiere eſpece doivent être punis par des peines capitales ; ceux de la ſeconde par des peines infamantes ; ceux de la troiſieme par la privation des biens ; ceux de la quatrieme par l'exil ou la priſon ; ceux

de la cinquieme par la honte & le mépris public. Telles ſont en général les maximes que le droit naturel preſcrit ſur cette matiere, & qui ne doivent ſouffrir d'exceptions que le moins qu'il eſt poſſible. Car le crime doit être puni non-ſeulement à proportion du degré auquel le coupable a violé la loi, mais encore à proportion du rapport plus ou moins étroit, & plus ou moins direct de la loi au bien de la ſociété. C'eſt la regle ſur laquelle le Légiſlateur doit juger du degré d'énormité des crimes, & ſur-tout de la diſtinction qu'on doit y apporter, en les enviſageant ſoit par rapport à la Religion, ſoit par rapport à la Morale purement humaine. Par-là on peut expliquer pourquoi le vol, par exemple, eſt puni par les loix beaucoup plus ſévérement que des crimes qui attaquent la Religion auſſi directement que le vol; pourquoi la fornication, quoique beaucoup moins criminelle en elle-même que l'adultere caché, eſt cependant en un ſens plus nuiſible à la ſociété humaine, puiſqu'elle tend ou à multiplier dans l'Etat les citoyens malheureux & ſans reſſource, ou à faciliter la dépopulation par la ruine de la fécondité.

C'eſt ainſi que la Morale légiſlative décide quelle doit être la peine des crimes, eu égard à leur objet, à leur nature, aux circonſtances dans leſquelles ils ont été commis, à la forme du gouvernement, au caractere de la nation. C'eſt en conſéquence des mêmes principes qu'elle examine : Si dans la punition des crimes il n'eſt pas quelquefois néceſſaire d'aller au-delà des limites que la loi naturelle ſemble preſcrire, & dans quel cas le Légiſlateur y eſt obligé? Si on doit infliger des peines infamantes aux actions qui ne ſont pas infames en elles-mêmes? Si le Juge doit ſuivre dans tous les cas la lettre de la loi? S'il peut être permis, dans quelqu'eſpece de gouvernement que ce ſoit, de s'aſſurer, ſans l'intervention des lois, de la perſonne d'un citoyen dangereux?

Nous ne faiſons qu'indiquer ici ces différens points de la Morale des lois criminelles. Celle des lois civiles eſt plus courte. Il eſt en ce genre un grand nombre de queſtions ſur leſquelles le Philoſophe ne doit pas appuyer, à cauſe de l'arbitraire qu'elles renferment. Il doit ſe borner aux objets généraux de l'adminiſtration, examiner les cas où

l'on doit ſacrifier le bien particulier au bien public, & ceux où il peut y avoir des exceptions à cette maxime ; les principes qui rendent les impôts juſtes ou injuſtes ; la différence de la dépendance civile, par laquelle les citoyens tiennent tous également au corps de l'Etat dont ils ſont ſujets, & de la dépendance domeſtique, par laquelle les enfans ſont ſoumis à leurs peres, les femmes à leurs maris, les ſerviteurs à leurs maîtres ; les bornes de la dépendance domeſtique où les citoyens peuvent être les uns des autres, & la néceſſité de modifier cette dépendance ſans la rompre, pour reſſerrer les liens de la dépendance civile ; les lois du mariage, la plupart trop onéreuſes au ſexe le plus foible, parce qu'elles ont été faites par le plus fort ; en un mot les maximes qui doivent ſervir de baſe aux grands principes du gouvernement. Le reſte eſt la matiere de la Juriſprudence, ſcience trop contentieuſe & trop peu uniforme pour avoir place dans des Elémens de Philoſophie.

Enfin l'objet des Légiſlateurs étant de procurer le plus grand bien de la ſociété qu'ils gouvernent, ils doivent encore

engager les hommes à concourir à ce bien pour leur propre intérêt. Si le droit politique demande qu'un citoyen ne devienne pas trop puiſſant, le droit naturel exige qu'un citoyen utile ſoit récompenſé. Les récompenſes ſont de deux eſpeces, les richeſſes & les honneurs. Les richeſſes ſont dues à ceux qui ont enrichi l'Etat, les honneurs à ceux qui l'ont honoré. Que les citoyens qui ſe plaignent d'être pauvres ou d'être oubliés, méditent cette regle, & qu'ils ſe jugent.

Comme le mérite, les talens & les ſervices rendus à l'Etat ſont perſonnels, les récompenſes doivent l'être auſſi. Ainſi la famille d'un citoyen, lorſqu'elle n'a d'autre mérite que celui de lui appartenir, ne devroit pas participer aux honneurs qu'on lui rend, ſi ce n'eſt autant que cette participation ſeroit elle-même un honneur de plus pour le citoyen. Cette participation devroit-elle donc s'étendre au-delà du tems où le citoyen peut en jouir, c'eſt-à-dire au-delà de ſa vie ? Et la Nobleſſe héréditaire, ſur-tout dans les pays où les Nobles ont beaucoup de prérogatives, n'a-t-elle pas l'inconvénient de faire jouir des avantages

dus au mérite, des hommes souvent inutiles, ou même nuisibles à la patrie?

Si les honneurs ne se doivent qu'au mérite, ils ne doivent donc pas être la récompense de la fortune; ils ne doivent donc pas se vendre. C'est à peu près, dit Platon, comme si on faisoit quelqu'un Général ou Pilote pour son argent. Ceux qui ont fait la meilleure apologie de cette vénalité, ont dit que dans des Etats despotiques, où le Prince gouverné par ses courtisans est exposé à faire de mauvais choix, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du Prince, & que l'espérance de s'avancer par les richesses entretiendra l'industrie; c'est-à-dire, à proprement parler, que la vénalité des honneurs ne devroit avoir lieu que dans un gouvernement dont le principe seroit mauvais, & le Chef indigne de l'être.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des principes purement moraux qui doivent guider & éclairer les Législateurs. La Religion par ses préceptes, ses conseils, ses récompenses & ses peines, est le complément des lois; mais comment & jusqu'à quel point doit-elle en faire partie? De-là plusieurs grandes ques-

tions qui appartiennent essentiellement à la Morale législative. N'est-il pas nécessaire que les lois civiles & celles de la Religion soient séparées ? Que les unes & les autres n'ayent rien de commun entr'elles, ni quant aux obligations, ni quant aux peines ? Que la Religion n'ait aucune influence sur les effets civils, ni ceux-ci sur la Religion ? La tolérance de toutes les manieres d'honorer l'Être suprême, ne seroit-elle pas l'effet infaillible de cette distinction de lois ? Enfin dans des élémens de Morale législative ne doit-on pas établir l'esprit de douceur & de modération à l'égard de quelque culte que ce puisse être ? Cette derniere question est la plus facile à décider. En effet, parmi cette multitude de Religions qui couvrent la surface de la terre, il n'y a point de Nation qui ne croie posséder la vraie ; ainsi des élémens de Morale devant embrasser tout l'univers, décideroient en pure perte de la prééminence d'une Religion sur une autre ; ils ne feroient là-dessus changer aucun peuple ; ils doivent donc se borner à conseiller aux hommes de se supporter sur ce point. D'ailleurs, si l'intolérance religieuse d'une société par

rapport à ſes membres, étoit autoriſée par la Morale, elle devroit l'être par les mêmes principes, de ſociété à ſociété; or quel trouble affreux n'en réſulteroit-il pas ſur la ſurface de la terre? Animés par un zele éclairé, nous envoyons nos Miſſionnaires à la Chine; ſi les Chinois, pouſſés par un zele aveugle, en faiſoient autant par rapport à nous, traînerions-nous leurs Miſſionnaires au ſupplice? Nous nous bornerions à tâcher de les convertir.

Il faut donc bien diſtinguer l'eſprit de tolérance, qui conſiſte à ne perſécuter perſonne, d'avec l'eſprit d'inſférence qui regarde toutes les Religions comme égales. Plût à Dieu que cette diſtinction, ſi eſſentielle & ſi juſte, fût bien connue de toutes les Nations! La Religion Chrétienne, qu'il eſt ſi important aux hommes de pratiquer, ſeroit plus aiſée à leur faire connoître. Car la charité que cette Religion même nous oblige d'avoir pour ceux qui ont le malheur de l'ignorer, n'exclut pas les voies de douceur par leſquelles elle doit s'inſinuer dans les eſprits. Bien loin de rejeter ces moyens de perſuaſion, elle les favoriſe & les prépare; ſa nature eſt ſans doute de faire des proſélytes, mais ſans y

employer l'autorité coactive. Les récompenses & les distinctions sont le seul ressort dont les Législateurs puissent se permettre de faire usage, pour mettre la véritable Religion en honneur. Par ce moyen elle acquerra de jour en jour des sectateurs d'autant plus fideles qu'ils seront volontaires. La persécution produiroit un effet tout opposé. Dans le premier cas, la vanité seule, sans aucun effort, détache insensiblement les hommes de leurs opinions; dans l'autre au contraire elle les y attache.

L'application de ces principes doit principalement avoir lieu, lorsqu'il y a dans un Etat deux Religions puissantes, rivales l'une de l'autre. Dans quelques gouvernemens on y a ajouté un autre moyen de miner insensiblement celle des deux Religions qu'on veut affoiblir, c'est d'ouvrir la porte à toutes les especes de culte. Ainsi, disent les partisans de ce systême, « pour prévenir ou faire » cesser une inondation dans certains » fleuves, on y ajoute de nouvelles » eaux, qui creusent le lit & rendent » le courant plus rapide; au lieu de » faire au fleuve des saignées, qui en » affoiblissant la rapidité des eaux, ne » seroient propres qu'à augmenter le

» débordement. La rivalité de deux Re-
» ligions qui se disputent l'empire chez
» un peuple, est plus propre à y causer
» des désordres civils que le mélange
» de cent Religions que l'Etat tolere
» toutes, & qui se méprisent mutuelle-
» ment sans se craindre & sans se nuire.
» Aussi l'Angleterre qui admet toutes
» les manieres d'honorer Dieu qu'il a
» plu aux hommes d'inventer, ne con-
» noît pas ces disputes funestes de Re-
» ligion dont tant d'autres peuples ont
» été la victime ». Nous n'examinerons pas si ce systême a été en effet utile à l'Angleterre; nous examinerons encore moins s'il seroit utile ou dangereux, & par rapport à la Religion, & par rapport à la politique, d'en faire une regle générale.

L'intolérance en matiere de Religion (nous parlons toujours de l'intolérance qui persécute) est d'autant plus injuste dans son principe & dans ses effets, qu'en général les hommes sont assez portés d'eux-mêmes, ou à suivre la Religion du pays qu'ils habitent, ou du moins à la respecter lorsqu'on ne les y force pas. Pour s'en convaincre, il suffit de faire attention à l'horreur que les

incrédules même affectent pour ceux de leurs semblables qui embrassent une autre Religion que celle où ils sont nés. De la part d'un Chrétien persuadé, cette horreur est naturelle ; mais dans un homme qui regarde toutes les Religions comme aussi indifférentes que la maniere de se vêtir, quel peut en être le principe ? Seroit-ce pure inconséquence ? Seroit-ce plutôt une suite de ce sentiment de respect pour la Religion de nos peres, que l'éducation a gravé dans nous, & auquel on obéit, même sans s'en appercevoir ?

Au reste, soit que l'Etat doive entrer ou non dans les questions de la Religion, il doit au moins veiller avec soin à ce que les Ministres de la Religion ne deviennent pas trop puissans. Si leur pouvoir peut être de quelqu'utilité, c'est dans les Etats despotiques, pour servir de barriere à la tyrannie ; c'est-à-dire, que ce pouvoir n'est alors qu'un moindre mal opposé à un plus grand.

Ces principes généraux de la tolérance civile (qu'il ne faut pas confondre encore une fois avec la tolérance ecclésiastique, c'est-à dire avec l'indifférence pour toute Religion) nous

ont paru mériter par leur importance d'être indiqués ici avec quelqu'étendue, comme un des principaux points qu'on doit s'appliquer à traiter dans des élémens de Morale légiſlative. Mais en laiſſant à chaque citoyen la liberté de penſer en matiere de Religion, lui laiſſera-t-on celle de parler & d'écrire? La tolérance, ce me ſemble, ne doit pas aller juſques-là, ſur-tout ſi les écrits & les diſcours dont il s'agit attaquent la Religion dans ſa Morale. Cette ſévérité s'étend même aux Ecrits qui attaquent le Dogme, chez la plupart des Nations qui ont le bonheur de poſſéder la vraie Religion, & il ſeroit imprudent d'oſer en cela blâmer leur conduite. Mais la queſtion devient bien plus difficile à réſoudre par rapport aux contrées dont les peuples ſont engagés dans l'erreur; ſur-tout quand cette erreur eſt connue d'une grande partie de la Nation, & que ceux qui gouvernent n'y participent pas, ou n'y ſont ſoumis qu'en apparence. En effet, ſi d'un côté, comme le Chriſtianiſme nous l'enſeigne, rien n'eſt plus déplorable que de laiſſer en matiere de Religion toute une Nation plongée dans les ténebres, de l'autre il eſt quelquefois plus nuiſible qu'utile pour le

repos de cette même Nation, de chercher à lui arracher ce voile imposteur. On voit par-là avec combien de précautions & de sagesse cette question doit être discutée. Mais quelque méthode qu'on suive pour la résoudre, il est un principe que l'on ne doit pas oublier en la traitant, & qu'on ne sauroit trop inspirer à tous les citoyens : c'est qu'il y a de la démence à combattre la Religion si elle est vraie, & bien peu de mérite si elle fausse.

On a quelquefois attaqué les adversaires déclarés du Christianisme par ce principe, qu'ils anéantissent autant qu'il est en eux le seul frein que puisse avoir le peuple. Il seroit dangereux, ce me semble, d'appuyer uniquement, comme ont fait quelques Ecrivains, sur cette considération purement politique. Ce seroit faire injure à la vraie Religion que de vouloir la conserver & la défendre par les mêmes vues qu'une invention purement humaine. Ce seroit d'ailleurs ignorer, que si la croyance d'un Dieu vengeur est un des plus puissans remparts que les Législateurs puissent opposer à la méchanceté des hommes, ce motif n'agit pas avec une égale force sur tous les esprits. La multitude, pour

l'ordinaire, n'eſt vivement agitée que par la crainte d'un mal ou l'eſpérance d'un bien préſent. Une expérience triſte, mais malheureuſement trop vraie, prouve, à la honte de l'humanité, que les crimes qui ſont punis par les lois ſe commettent peu, en comparaiſon de ceux dont l'Etre ſuprême eſt le ſeul Témoin & le ſeul Juge, quoique la Loi Divine défende également les uns & les autres. Ainſi d'un côté les peines dont la Foi nous menace, ſont par leur nature le frein le plus redoutable des crimes; de l'autre l'aveuglement de l'eſprit humain empêche ce frein d'être auſſi général & auſſi fort qu'il pourroit l'être.

Il réſulte de tout ce qu'on vient de dire, que dans les pays même où la tolérance civile eſt admiſe, le Moraliſte ne doit pas établir cette regle de ne jamais punir les écrits contre la Religion; mais qu'il doit laiſſer à la prudence du gouvernement & des Magiſtrats, à déterminer en ce genre ce qu'il vaut mieux ignorer que punir.

Quelques Philoſophes de nos jours prétendent, que ſi l'on proſcrit entiérement les ouvrages contre la Religion, il ne ſeroit peut-être pas moins à pro-

pos d'interdire auſſi les écrits en ſa faveur. « Dès qu'il n'y aura point, diſent-
» ils, d'adverſaires déclarés, ces écrits
» ne ſerviroient qu'à prouver aux ſim-
» ples que la Religion a des adverſaires
» ſecrets. D'ailleurs qu'ajouteront tous
» ces ouvrages aux excellens Livres
» déjà compoſés en faveur du Chriſtia-
» niſme? Et qu'y ajoutent-ils ſouvent
» en effet, que des argumens foibles &
» mal préſentés, qui prouvent plus
» de zele que de lumiere, & qui peu-
» vent donner aux incrédules une ap-
» parence d'avantage »? Nous convenons que dans la ſuppoſition préſente, les apologies de la Religion ſeroient moins néceſſaires; mais ſi cette cauſe reſpectable peut être défendue, comme nous n'en doutons point, par des raiſons victorieuſes, pourquoi ſeroit-il dangereux d'écrire en ſa faveur, même ſans avoir d'adverſaires à combattre? Penſer de la ſorte, ce ſeroit marquer une défiance injurieuſe à la vérité.

Outre les lois générales qui ont rapport aux hommes conſidérés comme membres d'une ſociété quelconque, chaque ſociété particuliere a une forme qui lui eſt propre; & ſa forme eſt

principalement déterminée par deux choses ; par la nature des lois particulieres de chaque société, & par la nature de la puissance chargée de les faire observer. Cette puissance réside, ou dans le corps de l'Etat pris ensemble, ou dans une partie des citoyens, ou dans un seul ; ce qui constitue les trois especes de gouvernemens, Démocratique, Aristocratique, & Monarchique. Le détail de ce qui convient aux uns & aux autres n'appartient point à des élémens de Morale ; l'esquisse suivante offre les principaux points sur lesquels on doit s'arrêter.

D'un côté les abus sont plus sujets à s'introduire, & plus difficiles à guérir dans un grand que dans un petit Etat ; mais de l'autre un grand Etat a plus de ressources en lui-même pour sa conservation & pour sa défense. C'est donc une belle question de Morale législative, que de savoir s'il est bon qu'il y ait de grands Etats ; & quel est pour chaque Etat le degré d'étendue & le genre de gouvernement le plus convenable, suivant le caractere des peuples ?

Lorsque l'Etat en corps n'est pas dépositaire des lois, le corps particulier

ou le citoyen qui en eſt chargé, n'en eſt abſolument que le dépoſitaire & non le maître ; rien ne l'autoriſe à changer à ſon gré les lois. C'eſt en vertu d'une convention entre les membres, que la ſociété s'eſt formée ; & tout engagement a des liens réciproques. Telle eſt la Morale de tous les Rois juſtes. Il répugne en effet à la nature de l'eſprit & du cœur humain, qu'une multitude d'hommes ait dit ſans condition à un ſeul ou à quelques-uns : *Commandez-nous, & nous vous obéirons.*

Sans diſcuter les avantages réciproques du gouvernement Républicain & du Monarchique, la Morale établit ſeulement, que la meilleure République eſt celle qui par la ſtabilité des lois & l'uniformité du gouvernement reſſemble le mieux à une bonne Monarchie, & que la meilleure Monarchie eſt celle où le pouvoir n'eſt pas plus arbitraire que dans la République.

Les devoirs mutuels du gouvernement & des membres ſont le fondement de la véritable liberté du citoyen, qu'on peut définir la dépendance des devoirs, & non des hommes. Plus le principe du gouvernement s'éloigne de cet eſprit de liberté,

liberté, plus l'Etat est voisin de sa ruine. Le despotisme porte en lui-même sa cause de destruction, parce qu'une troupe d'esclaves se lasse bientôt de l'être, ou se laisse facilement subjuguer par les Etats voisins. Le tyrannicide est né du pouvoir arbitraire; & les peuples que la Religion n'a pas éclairés, ont honoré ce crime comme une vertu; mais la Religion apprend aux Chrétiens à regarder cette vie comme un état de souffrance, & à laisser à l'Etre suprême la vengeance & la mort. Ce qu'il y a de singulier, & ce qu'il nous sera peut-être permis de remarquer en passant, comme une des plus étranges contradictions de l'esprit humain, c'est que les anciens Romains après avoir assassiné leurs tyrans, ne refusoient point d'en faire des Dieux; ils plaçoient dans le Ciel avec les Maîtres de l'Univers ceux qu'ils avoient crus indignes de vivre sur la terre avec les hommes. Il étoit décidé que le Chef de l'Empire devoit après sa mort être un Dieu, n'eût-il été qu'un monstre durant sa vie; le tyrannicide en délivroit, l'apothéose n'étoit qu'une vaine cérémonie,

qui ſans engager le peuple à rien, pouvoit flatter ſa vanité. Néron *Dieu* nuiſoit moins à l'Empire que Néron *homme*.

X.

Morale des États.

ENfin chaque Etat, outre ſes lois particulieres, a auſſi des lois à obſerver par rapport aux autres. Ces lois ne different point de celles que les membres d'une même ſociété doivent obſerver mutuellement. La modération, l'équité, la bonne foi, les égards réciproques, en doivent être les grands principes. C'eſt là toute la baſe du droit des gens, & du droit de la guerre & de la paix. Cette Morale, il eſt vrai, n'eſt pas fort utile, eu égard au peu de moyens qu'elle a pour ſe faire pratiquer. La Morale de l'homme eſt aſſurée par les lois de chaque Etat qui veillent à ce qu'elle ſoit obſervée, & qui pour cela ont la force en main; la Morale des Légiſlateurs eſt appuyée ſur la dépendance réciproque du gouvernement & des ſujets; mais les Etats ſont les uns

par rapport aux autres, à-peu-près comme les hommes dans l'état de pure nature; il n'y a point pour eux d'autorité coactive, la force ſeule peut régler leurs différens. Un citoyen eſt obligé d'obſerver les lois, même quand on ne les obſerve pas à ſon égard, parce que ces lois ſe ſont chargées de ſa défenſe; il ne ſauroit en être de même d'un Etat par rapport à un autre. Ainſi on punit les malfaicteurs, & on ſe ſoumet aux conquérans. Nous n'avons rien de plus à dire ici ſur la Morale des Etats. On ſera peut-être étonné du peu d'étendue que nous lui donnons dans cet Eſſai; mais malheureuſement pour le genre humain, elle eſt encore plus courte dans la pratique.

X I.

Morale du Citoyen.

LA Morale du citoyen vient immédiatement après celle des Etats. Elle ſe réduit à être fidele obſervateur des lois civiles de ſa patrie, & à ſe rendre le plus utile à ſes concitoyens qu'il eſt poſſible.

Tout Citoyen eſt redevable à ſa patrie de trois choſes, de ſa vie, de ſes talens, & de la maniere de les employer.

Les lois de la ſociété obligent ſes membres de ſe conſerver pour elle, & par conſéquent leur défendent de diſpoſer d'une vie qui appartient aux autres hommes preſqu'autant qu'à eux. Voilà le principe que la morale purement humaine nous offre contre le ſuicide. On demande ſi ce motif de conſerver ſes jours aura un pouvoir ſuffiſant ſur un malheureux accablé d'infortune, à qui la douleur & la miſere ont rendu la vie à charge? Nous répondons qu'alors ce motif doit être fortifié par d'autres plus puiſſans, que la révélation y ajoute. Auſſi les ſeuls peuples chez leſquels le ſuicide ait été généralement flétri, ſont ceux qui ont eu le bonheur d'embraſſer le Chriſtianiſme. Chez les autres il eſt indiſtinctement permis, ou flétri ſeulement dans certains cas. Les Légiſlateurs purement humains ont penſé qu'il étoit inutile d'infliger des peines à une action dont la nature nous éloigne aſſez d'elle-même, & que ces peines d'ailleurs étoient en pure perte, puiſque le cou-

pable eſt celui à qui elles ſe font ſentir le moins. Ils ont regardé le ſuicide, tantôt comme une action de pure démence, une maladie qu'il ſeroit injuſte de punir, parce qu'elle ſuppoſe l'ame du coupable dans un état où il ne peut plus être utile à la ſociété; tantôt comme une action de courage, qui *humainement parlant* ſuppoſe une ame ferme & peu commune. Tel a été le ſuicide de Caton d'Utique. Pluſieurs Ecrivains ont très-injuſtement accuſé cette action de foibleſſe; ce n'étoit point par-là qu'il falloit l'attaquer. *Caton*, diſent-ils, *fut un lâche de ſe donner la mort, il n'eut pas la force de ſurvivre à la ruine de ſa patrie.* Ces Ecrivains pourroient ſoutenir par les mêmes principes, que c'eſt une action de lâcheté que de ne pas tourner le dos à l'ennemi dans un combat, parce qu'on n'a pas le courage de ſupporter l'ignominie que cette fuite entraîne. De deux maux que Caton avoit devant les yeux, la mort ou la liberté anéantie, il choiſit ſans doute celui qui lui parut le moindre; mais le courage ne conſiſte pas à choiſir le plus grand de deux maux; ce choix eſt auſſi impoſſible que de déſirer ſon malheur. Le

courage consistoit, dans la circonstance où se trouvoit Caton, à regarder comme le moindre des deux maux qu'il avoit à choisir, celui que la plupart des hommes auroient regardé comme le plus grand. Si les lumieres de la Religion dont il étoit malheureusement privé lui eussent fait voir les peines éternelles attachées au suicide, il eût alors choisi de vivre, & de subir par obéissance à l'Etre suprême, le joug de la tyrannie.

Mais quand une raison purement humaine pourroit excuser en certaines circonstances le suicide proprement dit que le Christianisme condamne, cette même raison n'en proscrit pas moins en toute occasion le suicide lent de soi-même, qui ne peut jamais avoir ni motif ni prétexte. De ce principe résulte une vérité que la Philosophie enseigne & que la Religion bien entendue confirme; c'est que les macérations indiscrettes qui tendent à abréger les jours, sont une faute contre la société, sans être un hommage à la Religion. S'il y a quelques exceptions à cette regle, la raison & le Christianisme nous apprennent qu'elles sont très-rares. L'Etre suprême, par des motifs que nous devons

adorer sans les connoître, peut choisir parmi les êtres créés quelques victimes qui s'immolent à son service, mais il ne prétend pas que tous les hommes soient ses victimes. Il a pu se consacrer une Thébaïde dans un coin de la terre, mais il seroit contre ses lois & ses desseins que l'univers devînt une Thébaïde. Ces réflexions suffisent pour faire sentir sous quel point de vue le suicide doit être proscrit par la Morale.

Non-seulement le citoyen est redevable de sa vie à la société humaine; il est encore redevable de ses talens à la société que le sort lui a donnée, ou qu'il s'est choisie. Nous disons qu'il s'est choisie: car dans les gouvernemens qui ne sont pas absolument tyranniques, chaque membre de l'Etat, dès qu'il trouve sa condition trop onéreuse, est libre de renoncer à sa patrie pour en chercher une nouvelle. L'attachement si naturel & si général des hommes pour leur pays, est fondé ou sur le bonheur qu'ils y goûtent, ou sur l'incertitude de se trouver mieux ailleurs. Faites connoître aux peuples d'Asie nos gouvernemens modérés d'Europe, les despotes de l'Asie seront bientôt abandonnés de

leurs ſujets ; faites connoître à chaque citoyen de l'Europe le gouvernement ſous lequel il ſe trouvera le plus libre & le plus heureux, eu égard à ſes talens, à ſes mœurs, à ſon caractere, à ſa fortune : il n'y aura plus de patrie, chacun choiſira la ſienne. Mais la nature a prévenu ce déſordre, en faiſant craindre, même à la plupart des citoyens malheureux, de rendre par le changement leur ſituation plus fâcheuſe.

Puiſque tout citoyen, tant qu'il reſte dans le ſein de ſa patrie, lui doit l'uſage de ſes talens, il doit les employer pour elle de la maniere la plus utile. Cette maxime peut ſervir à réſoudre la queſtion ſi agitée dans ces derniers temps, juſqu'à quel point un citoyen peut ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, & ſi cette étude n'eſt pas plus nuiſible qu'avantageuſe aux Etats ? Queſtion qui a rapport à la Morale légiſlative & à celle du citoyen, & qui peut bien mériter à ce double titre de trouver ſa place dans les élémens de Morale. Sans prétendre ici la traiter à fond, il ne ſera peut-être pas inutile d'expoſer en peu de mots de quel côté la Morale doit l'enviſager, & d'indiquer les moyens

de la résoudre en la décomposant.

Si on réduit l'homme aux connoissances de nécessité absolue, son cours d'étude ne sera pas long. La nature lui fait connoître ses besoins, & lui offre par ses différentes productions le moyen de les satisfaire. Cette même nature, paisiblement écoutée, lui apprend ses devoirs rigoureux envers les autres. En voilà assez pour former une société de Sauvages. On pourroit demander quels avantages réels un Etat policé peut avoir sur une société pareille. Cette question se réduit à décider, si l'éducation qui augmente tout à la fois nos connoissances & nos besoins, nous est plus avantageuse que nuisible; s'il nous est plus utile de multiplier nos plaisirs factices, & par conséquent de nous préparer des privations, que de nous borner aux plaisirs simples & toujours surs que la nature nous offre. Notre but en proposant ces questions, n'est point de faire regretter à personne l'état de sauvage; la vérité force seulement à dire, qu'en mettant à part la connoissance de la Religion, il ne paroît pas qu'on ait rendu beaucoup plus heureux le petit nombre de sauvages qu'on a

forcé de vivre parmi des peuples policés. Mais le même amour de la vérité oblige d'ajouter en même temps ; que les regrets de ces sauvages sur leur premier état, ne prouveroient rien pour la préférence qu'on devroit lui accorder. Ces regrets seroient seulement une suite de l'habitude, & de l'attachement naturel des hommes à la maniere de vivre qu'ils ont contractée dès l'enfance. Il s'agit donc uniquement de savoir si un citoyen, né & élevé parmi des peuples policés, y est plus ou moins heureux qu'un sauvage né & élevé parmi ses pareils. Le consentement des hommes semble avoir décidé cette question par le fait ; la plupart d'entr'eux ont cru qu'il leur étoit plus avantageux de vivre dans des Etats policés ; & l'on ne peut guere accuser le genre humain d'être aveuglé sur ses vrais avantages. Or la police des Etats suppose au moins quelque degré de culture & de connoissances dans les membres qui les composent ; reste à examiner jusqu'où ces connoissances doivent être portées.

Nos connoissances sont de deux especes, utiles ou curieuses. Les connoissances utiles ne peuvent avoir que deux

objets, nos devoirs & nos beſoins; les connoiſſances curieuſes ont pour objet nos plaiſirs, ſoit de l'eſprit, ſoit du corps. Les connoiſſances utiles doivent néceſſairement être cultivées dans une ſociété policée; mais juſqu'où s'étendent les connoiſſances utiles? Il eſt évident qu'on peut reſſerrer ou augmenter cette étendue, ſelon que l'on aura plus ou moins égard aux différens degrés d'utilité.

Les connoiſſances d'utilité premiere, ſont celles qui ont pour objet les beſoins ou les devoirs communs à tous les hommes. Enſuite viennent les connoiſſances qui nous ſont utiles par rapport à la ſociété particuliere dans laquelle nous vivons; ſavoir la connoiſſance des lois de cette ſociété, & de ce que la nature fournit à nos beſoins dans le pays que nous habitons. Enfin on doit placer au troiſieme rang les connoiſſances utiles à une ſociété conſidérée dans ſon rapport aux autres.

Toutes les connoiſſances dont nous venons de faire mention doivent être cultivées dans une ſociété policée. Il ſemble d'abord que cet objet ouvre un champ fort vaſte; cependant ce champ

ſi vaſte ſe reſſerre beaucoup, ſi on réduit ces connoiſſances à ce qu'elles ont d'abſolument néceſſaire.

A l'égard des connoiſſances ſimplement curieuſes, il faut en diſtinguer de deux eſpeces. Quelques-unes tiennent au moins indirectement aux connoiſſances utiles. Il doit donc être permis, il eſt même avantageux que ces Sciences ſoient cultivées avec quelque ſoin, ſur-tout ſi elles dirigent leurs recherches vers les objets d'utilité.

Mais que dirons-nous des connoiſſances de pure ſpéculation, de celles qui ont pour unique but le plaiſir ou l'oſtentation de ſavoir? Il ſemble que l'on ne doit s'appliquer à ces ſortes de Sciences que faute de pouvoir être plus utile à ſa nation. D'où il réſulte qu'elles doivent être peu en honneur dans les Républiques, où chaque citoyen faiſant une partie réelle & indiſpenſable de l'Etat, eſt plus obligé de s'occuper d'objets utiles à l'Etat. Ces études ſont donc réſervées aux citoyens d'une Monarchie, que la conſtitution du gouvernement oblige d'y reſter inutiles, & de chercher à adoucir leur oiſiveté par des occupations ſans conſéquence.

Nous ne parlons encore ici que des Sciences purement ſpéculatives, qui renfermées dans un objet abſtrait & difficile, ne ſauroient être l'occupation ou l'amuſement que d'un très-petit nombre de perſonnes. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des connoiſſances de pur agrément. Si leur culture ne peut être l'ouvrage que du talent & du génie, les fruits qui en naiſſent doivent être partagés & goûtés par la multitude. Ces connoiſſances pouvant contribuer à l'agrément de la ſociété, ſont ſans doute préférables à cet égard aux connoiſſances de ſpéculation aride; mais cet avantage eſt compenſé par un inconvénient conſidérable. En multipliant les plaiſirs, elles en inſpirent ou en entretiennent le goût, & ce goût eſt proche de l'excès & de la licence; il eſt plus facile de le réprimer que de le régler. Il ſeroit donc peut-être plus à propos que les hommes ſe fuſſent interdit les arts d'agrément que de s'y être livrés (*i*). Néanmoins ces arts d'agrément étant

(*i*) La plupart des arts, dit Xénophon, livre V. *des Dits mémorables*, corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent de s'aſſeoir à l'ombre & auprès du feu; on n'a de temps ni pour ſes amis ni pour la République.

une fois connus, ils peuvent, dans certains Etats, occuper un grand nombre de ſujets oiſifs, & les empêcher de rendre leur oiſiveté nuiſible. Nous paſſerions les bornes de cet Eſſai, ſi nous entrions dans un plus grand détail. Mais en conſidérant ainſi ſous différens chefs la queſtion propoſée, & en la diviſant en différentes branches, on pourra examiner, ce me ſemble, avec quelque préciſion, l'influence que la culture des Sciences & des Beaux-Arts peut avoir ſur la Morale des Etats & ſur celle du citoyen.

X I I.

Morale du Philoſophe.

VEnons à la Morale du Philoſophe. Elle a pour but, ainſi que nous l'avons dit, la maniere dont nous devons penſer pour nous rendre heureux indépendamment des autres. Cette maniere de penſer ſe réduit à deux principes, au détachement des richeſſes & à celui des honneurs. Le premier entre dans la Morale de l'homme, & nous

en avons parlé ; le second paroît tenir moins à cette Morale, parce que les honneurs ne sont partie ni de notre véritable bien-être physique, ni même de l'existence morale à laquelle tous les citoyens ont un droit égal. Mais si le désintéressement sur les honneurs n'est pas d'obligation morale par rapport à la société ; il n'est pas moins nécessaire à notre bonheur que le désintéressement sur les richesses. La raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre ; leur jouissance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'est en cela que consiste la vraie Philosophie, & non dans l'affectation à mépriser ce qu'on souhaite. C'est mettre un trop grand prix aux honneurs que de les fuir avec empressement ou de les rechercher avec avidité ; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

D'après ces principes la Morale établit & détermine jusqu'où il est permis de porter l'ambition. Cette passion, le plus grand mobile des actions & même des vertus des hommes, & que par cette raison il seroit dangereux de

vouloir éteindre, a cela de ſingulier; que lorſqu'elle eſt modérée, c'eſt un ſentiment eſtimable, la ſuite & la preuve de l'élévation de l'ame, & que portée à l'excès, elle eſt le plus odieux & le plus funeſte de tous les vices. En effet elle eſt le ſeul qui ne reſpecte rien, ni ſang, ni liaiſons, ni devoirs. L'avare eſt quelquefois généreux pour ſon ami, l'amant lui ſacrifie quelquefois ſa maîtreſſe, l'ambitieux ſacrifie tout à l'objet qu'il veut atteindre ou qu'il poſſede. Auſſi de tous les maux que les paſſions des hommes leur cauſent, les malheurs que l'ambition leur fait éprouver ſont ceux qui excitent le moins la compaſſion du ſage.

Pour réprimer plus efficacement l'ambition, la Morale nous fait ſur-tout enviſager les excès qui en ſont la ſuite. C'eſt parce que l'ambition exceſſive eſt une paſſion ſi déteſtable, que l'envie en eſt une ſi honteuſe. Ces deux paſſions ont leur ſource dans le même principe; l'ambition a ſeulement quelque choſe de moins vil, en ce qu'elle ſe montre pour l'ordinaire à découvert, au lieu que l'envie agit en ſe cachant; elle ſuppoſe en effet, ou la connoiſſance ſecrette de

ſon infériorité & de ſon impuiſſance, ou ce qui eſt plus bas encore, le chagrin de la juſtice rendue à ſon inférieur, c'eſt-à-dire, le chagrin d'un bien fait à autrui qui n'eſt pas un mal pour ſoi : or aucun de ces deux ſentimens n'eſt fait pour être mis au grand jour. L'envie ſuppoſe toujours au moins quelque mérite réel dans celui qui en eſt l'objet; elle eſt donc toujours injuſte ; c'eſt pour cela qu'elle ſe cache. Si l'objet de l'envie n'a qu'un mérite factice, d'emprunt ou de cabale, l'envie diminue à proportion, & ſe tourne bientôt en mépris pour celui qui reçoit les honneurs, pour ceux qui les donnent, & pour les honneurs même.

La jalouſie en amour n'eſt pas du même genre que l'envie ; c'eſt un ſentiment plus naturel, & dont on a beaucoup moins à rougir. Elle n'eſt autre choſe que la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de ce qu'on aime. L'amour eſt un ſentiment ſi excluſif, & qui anéantit tellement tous les autres, qu'il exige naturellement un retour ſemblable de la part de ſon objet. Ce n'eſt donc point en y attachant une idée de baſſeſſe, que la Morale attaque la jalouſie

en amour; c'eſt en nous repréſentant les malheurs dont l'amour même eſt la ſource; ſentiment doux & terrible, qu'on peut demander ſi l'Etre ſuprême a imprimé aux hommes dans ſa faveur ou dans ſa colere. Un Philoſophe de nos jours examine dans un de ſes ouvrages, pourquoi l'amour fait le bonheur de tous les êtres, & le malheur de l'homme: c'eſt, dit-il, qu'il n'y a dans cette paſſion que le phyſique de bon, & que le moral, c'eſt-à-dire le ſentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce Philoſophe n'a pas prétendu ſans doute que le moral de l'amour n'ajoutât pas au plaiſir phyſique; l'expérience ſeroit contre lui: il n'a pas voulu dire non plus que le moral n'eſt qu'une illuſion; ce qui eſt vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaiſir; & combien peu de plaiſirs ont un objet réel! Il a voulu dire ſeulement que le moral de l'amour eſt ce qui en cauſe tous les maux; & en cela on ne peut que ſouſcrire à ſon avis. Concluons ſeulement de cette triſte vérité, que ſi des lumieres ſupérieures à la raiſon ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre

de la nature, qui en nous préſentant d'une main le plus ſéduiſant des plaiſirs, ſemble avoir voulu nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné; elle nous a pour ainſi dire, placés ſur le bord d'un précipice entre la douleur & la privation.

C'eſt donc le grand principe de la Morale du Philoſophe, (& tel eſt le déplorable ſort de la condition humaine) qu'il faut preſque toujours renoncer aux plaiſirs pour éviter les maux qui en ſont la ſuite ordinaire. Cette exiſtence inſipide qui nous fait ſupporter la vie ſans nous y attacher, eſt pourtant l'objet de l'ambition & des efforts du ſage; & c'eſt en effet, tout mis en balance, la ſituation que notre condition préſente nous doit faire déſirer le plus. Encore la plupart des hommes ſont-ils ſi à plaindre, qu'ils ne peuvent même par leurs ſoins ſe procurer cet état d'indifférence & de paix; mille cauſes tendent à le troubler; les unes, comme la douleur corporelle, ſont abſolument indépendantes de nous; d'autres, comme le déſir de la conſidération, des honneurs & de la gloire, ont leur ſource dans l'opinion des autres,

qui n'eſt guere plus en notre pouvoir ; d'autres enfin ont leur origine dans notre propre opinion, mais n'en ſont pas pour cela des tyrans moins funeſtes à notre tranquillité. Toutes les leçons de la Philoſophie ſur ce point ſeront bien foibles pour nous guérir, ſi la nature ne nous y a préparés d'avance par une diſpoſition qui dépend principalement de la ſtructure des organes. Il eſt vrai que cette inſenſibilité, ſoit phyſique, ſoit morale, a l'inconvénient de porter en même temps ſur les plaiſirs & ſur les maux, & d'affoiblir les uns en adouciſſant les autres ; comme l'extrême ſenſibilité à la douleur ſuppoſe auſſi des organes plus propres à faire goûter les impreſſions agréables.

On voit par cet expoſé, quels ſont les principaux points de la Morale du Philoſophe. Celle des Légiſlateurs & celle des Etats ne regardent qu'un aſſez petit nombre d'hommes ; celle de l'homme & celle du citoyen intéreſſent chaque membre de la ſociété, mais elles ont, ſi on peut parler ainſi, des traits marqués & tranchans que chacun doit appercevoir ſans peine ; la Morale du Philoſophe a des nuances plus fines qui

ne peuvent être ſaiſies que par des eſprits juſtes & des ames fortes. Cette partie ſi importante de la ſcience des mœurs en doit être le principal fruit, le but auquel doit aſpirer tout homme qui penſe; c'eſt par-là que des élémens de cette Science doivent ſe terminer. La Morale du Philoſophe termine en même temps la partie de la Philoſophie qui doit nous intéreſſer le plus, & qui contient l'art de raiſonner, la connoiſſance de l'Etre ſuprême, celle de nous-mêmes & de nos devoirs.

Nous ſera-t-il permis de conclure ces élémens de Morale par un ſouhait que l'amour du bien public nous inſpire, & dont il ſeroit à déſirer qu'un citoyen Philoſophe jugeât l'exécution digne de lui? Ce ſeroit celle d'un Catéchiſme de Morale à l'uſage & à la portée des enfans. Peut-être n'y auroit-il pas de moyen plus efficace de multiplier dans la ſociété les hommes vertueux; on apprendroit de bonne heure à l'être par principes; & l'on ſait quelle eſt ſur notre ame la force des vérités qu'on y a gravées dès l'enfance. Il ne s'agiroit point dans cet ouvrage de rafiner & de diſcourir ſur les notions qui ſervent de

baſe à la Morale ; on en trouveroit les maximes dans le cœur même des enfans, dans ce cœur où les paſſions & l'intérêt n'ont point encore obſcurci la lumiere naturelle. C'eſt peut-être à cet âge que le ſentiment du juſte & de l'injuſte eſt le plus vif ; & quel avantage n'y auroit-il pas à le développer & à l'exercer de bonne heure ? Mais un Cathéchiſme de Morale ne devroit pas ſe borner à nous inſtruire de ce que nous devons aux autres. Il devroit inſiſter auſſi ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes ; nous inſpirer les regles de conduite qui peuvent contribuer à nous rendre heureux, nous apprendre à aimer nos ſemblables & à les craindre, à mériter leur eſtime & à nous conſoler de ne la pas obtenir, enfin à trouver en nous la récompenſe des ſentimens honnêtes & des actions vertueuſes. Un des points les plus importans, & en même temps les plus difficiles de l'éducation, eſt de faire connoître aux enfans juſqu'à quel degré ils doivent être ſenſibles à l'opinion des hommes : trop d'indifférence peut en faire des ſcélérats ; trop de ſenſibilité peut en faire des malheureux.

XIII.

GRAMMAIRE.

AVant que de finir la premiere partie de cet Essai, qui renferme les Sciences les plus nécessaires à l'homme, la Logique, la Métaphysique & la Morale, nous ne devons pas omettre une réflexion très-importante. Quoique nous ayons séparé ces différentes sciences, pour les envisager chacune plus particuliérement, eu égard à la nature & à la différence de leur objet, elles sont cependant plus unies entr'elles & ont plus d'influence réciproque qu'on ne s'imagine; & par cette raison l'ordre le plus philosophique qu'on puisse suivre pour les bien traiter, est peut-être moins de les traiter séparément, que de les faire marcher de front, & comme rentrer l'une dans l'autre. En effet la Métaphysique a pour but d'examiner la génération de nos idées, & de prouver qu'elles viennent toutes de nos sensations. Or pour faire cet examen d'une maniere complette, il faut montrer de

quelle maniere nos ſenſations font naître en nous les idées qui en paroiſſent les moins dépendantes, comme celles du juſte & de l'injuſte. Ainſi les premieres vérités de la Métaphyſique ſont eſſentiellement liées aux premieres notions de la Morale; & dans une analyſe philoſophique on ne ſauroit les ſéparer. D'un autre côté la Logique eſt l'art de comparer les idées entr'elles; or pour apprendre à les comparer, il eſt néceſſaire d'en connoître la génération; la Métaphyſique, ſous ce point de vue, doit donc précéder la Logique. Mais en même temps on ne peut développer la génération des idées ſans faire uſage de l'art du raiſonnement; ainſi la Logique doit précéder à cet égard l'examen de la génération des idées. Il eſt donc évidemment impoſſible de traiter ſéparément & diſtinctement l'une de ces trois Sciences, la Logique, la Métaphyſique & la Morale, ſans ſuppoſer quelques notions déjà acquiſes dans les deux autres. Or comment éviter cette apparence de *cercle vicieux*, ſi propre à jeter dans des élémens de Philoſophie une eſpece de confuſion, ſuite néceſſaire & fâcheuſe de l'ordre même que l'on voudroit

voudroit y obſerver ? Un peu d'attention à la marche de notre eſprit dans l'analyſe de ſes perceptions, ſervira à nous faire éviter cet inconvénient. La faculté de juger, ainſi que celle de ſentir, s'exerce en nous dès que nous commençons à exiſter; à peine un enfant a-t-il des ſenſations, qu'il les compare, qu'il connoît ce qui lui eſt utile ou nuiſible, & par conſéquent qu'il juge. Il y a donc en nous une logique naturelle & comme d'inſtinct, qui préſide à nos premieres opérations, & que le Philoſophe doit ſuppoſer. La Logique conſidérée comme ſcience, eſt l'art de faire des combinaiſons plus compoſées & plus difficiles, & c'eſt de cet art que le Philoſophe doit donner des regles. Ainſi il examina d'abord comment nous connoiſſons par nos ſenſations l'exiſtence des objets extérieurs ; il cherchera enſuite comment nos ſenſations produiſent nos idées; il jettera à cette occaſion les premiers fondemens de la Morale, & renverra à la Morale proprement dite le détail & le développement des vérités qui portent ſur ces fondemens inébranlables. La génération des idées étant ſuffiſamment

connue, le Philoſophe expliquera pour lors l'art de les comparer, c'eſt-à-dire, la Logique, pour paſſer de-là à la grande vérité de l'exiſtence de Dieu, qui étant la plus utile application des regles du raiſonnement, doit en être la premiere.

Mais une autre ſcience qu'il ne faut pas ſéparer de la Logique & de la Métaphyſique, & qui appartient eſſentiellement à l'une & à l'autre, c'eſt la Grammaire, ou l'art de parler. D'un côté la formation des Langues eſt le fruit des réflexions que les hommes ont faites ſur la génération de leurs idées; & de l'autre le choix des mots par leſquels nous exprimons nos penſées, a beaucoup d'influence ſur la vérité ou ſur la fauſſeté des jugemens que nous portons, ou que nous faiſons porter aux autres. Ainſi c'eſt principalement par rapport à l'art de raiſonner, & à celui d'analyſer nos idées, que le Philoſophe traite de la Grammaire. Par conſéquent il doit ſe borner aux principes généraux de la formation des Langues; principes dont les regles de chaque Langue particuliere ſont des applications faciles, ou des exceptions bizarres qui n'ont

d'autre raiſon que le caprice des inſtituteurs. Le Grammairien Philoſophe traitera donc des différentes eſpeces de mots; de ceux qui expriment des individus; de ceux qui ne déſignent que des être abſtraits ; de ceux qui marquent les différentes manieres d'être, les différentes vues ſous leſquelles l'eſprit peut enviſager un objet; de ceux qui expriment des idées ſimples, & qui par conſéquent n'étant point ſuſceptibles de définition, peuvent être regardées comme les racines philoſophiques des Langues, c'eſt-à-dire, comme les termes primitifs & fondamentaux qui ſervent à expliquer tous les autres; de la maniere de reconnoître ces mots, & ceux qui renferment des idées compoſées; du ſens propre des mots & de leur ſens figuré ou métaphorique; de la néceſſité de bien diſtinguer ces différens ſens, pour éviter les erreurs où l'on s'expoſe quand on les confond; enfin de la maniere dont on peut apprendre les Langues dans leſquelles on connoît un certain nombre de mots, en ſe ſervant de la ſignification connue de ces mots pour découvrir celle des autres. Car il n'eſt point de Langue que nous

re puissions apprendre comme nous avons appris notre langue maternelle, dans laquelle il a fallu que nous trouvassions de nous-mêmes, sans le secours des Maîtres ni des livres, le sens d'un très-grand nombre de mots, & en général de tous ceux qui n'expriment point des individus réels & physiques. C'est par des combinaisons plus ou moins réitérées, & quelquefois très-multipliées & très-fines, que nous sommes parvenus à connoître la signification de ces termes. Aussi le plus grand effort d'esprit est-il peut-être celui que nous faisons en apprenant à parler. L'homme le plus stupide en apparence y parvient néanmoins, & nous montre de quel degré de patience & de sagacité le besoin nous rend capables.

Outre les différens sens dont un même mot est susceptible, le Grammairien Philosophe traite aussi des différens mots susceptibles d'un même sens, & qu'on appelle *synonymes*. On peut donner ce nom, ou à des mots qui ont absolument & rigoureusement le même sens, & qui peuvent en toute occasion être substitués indifféremment l'un à l'autre, ou à des mots qui présentent la

même idée avec de légeres variétés qui la modifient; de maniere qu'il ſoit permis d'employer un de ces mots à la place de l'autre, dans les occaſions où l'on n'aura pas beſoin de faire ſentir ces variétés. Ce ſeroit peut-être un défaut dans une Langue que d'avoir des ſynonymes de la premiere eſpece; mais c'en ſeroit un beaucoup plus grand que de manquer de ſynonymes du ſecond genre. Une telle Langue ſeroit néceſſairement pauvre & ſans aucune fineſſe. En effet, ce qui conſtitue deux ou pluſieurs mots ſynonymes, c'eſt d'abord un ſens général qui eſt commun à ces mots; & ce qui fait enſuite que ces mots ne ſont pas toujours ſynonymes, ce ſont des nuances ſouvent délicates & quelquefois preſque imperceptibles, qui modifient ce ſens primitif & général; ainſi toutes les fois que par la nature du ſujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, & qu'on n'a beſoin que du ſens général, chacun des ſynonymes peut être indifféremment mis en uſage; par conſéquent s'il y a une langue dans laquelle on ne puiſſe jamais employer indifféremment deux mots l'un pour l'autre, il faut en conclure

que le ſens de ces mots differe, non par des nuances fines, mais par des différences très-marquées & très-groſſieres; les mots de la Langue n'exprimeront donc plus ces nuances, & dès-lors la Langue ſera pauvre & ſans fineſſe.

Après avoir détaillé dans la Grammaire Philoſophique ce qui regarde les mots, on paſſera à la *Propoſition*, qui n'eſt autre choſe qu'un jugement énoncé. On en conſidérera les différentes parties & les différentes eſpeces, & l'on pourra donner en conſéquence les principes généraux de la *Conſtruction*, c'eſt-à-dire, les regles pour s'énoncer clairement dans quelque Langue que ce puiſſe être. On examinera à cette occaſion la queſtion ſi ſouvent agitée, & qui peut-être eſt encore à réſoudre, s'il y a dans certaines Langues une *inverſion* proprement dite, & en quoi cette inverſion conſiſte? Il ne peut y avoir d'inverſion proprement dite, que dans le cas où l'ordre des mots d'une propoſition differe de l'ordre des idées que ces mots expriment. La queſtion de l'inverſion conſiſte donc à ſavoir ſuivant quel ordre les idées renfermées

dans une proposition, se présentent à l'esprit de celui qui l'énonce. Or s'il est très-difficile, pour ne rien dire de plus, de fixer & de déterminer cet ordre, à cause de la rapidité avec laquelle nos idées se succedent; s'il est même plus que vraisemblable, comme on l'a déjà remarqué, que notre esprit a souvent plusieurs idées à la fois; si le nombre de ces idées qui peuvent en même temps nous être présentes, est plus ou moins grand suivant le degré d'attention & la nature des esprits; le moyen d'établir des regles lumineuses & générales sur l'ordre naturel des idées, & par conséquent sur celui des mots dans les jugemens que nous énonçons?

Ces différentes questions sont les principaux points sur lesquels doit rouler la Grammaire Philosophique; le reste doit être abandonné aux Grammaires particulieres de chaque Langue.

X I V.

Mathématiques.

Algebre.

Dieu, l'homme & la nature; voilà, suivant la division générale de l'Encyclopédie, les trois grands objets de l'étude du Philosophe. Nous venons de voir quelle route il doit suivre dans l'étude des deux premiers; le troisieme quoique moins important, présente un champ beaucoup plus vaste, par la multitude des parties qu'il renferme, & par les lumieres que nous y pouvons acquérir. Car telle est la fatalité attachée à l'esprit humain, que moins un sujet l'intéresse, plus il trouve presque toujours de facilité pour le connoître; & cela est si vrai, que dans l'étude même de la nature, les premiers principes, dont il nous importeroit le plus d'être instruits, sont absolument cachés pour nous. Mais sans nous consumer en regrets inutiles sur les biens dont nous sommes privés, profitons de ceux dont il nous est permis de jouir.

L'étude de la nature est celle des propriétés des corps; & leurs propriétés dépendent de deux choses, de leur mouvement & de leur figure. Ainsi les Sciences qui s'occupent de ces deux points, c'est-à-dire la Mécanique & la Géométrie, sont les deux chefs indispensablement nécessaires de la Physique. La Géométrie qui doit précéder, comme plus simple, doit elle-même être précédée par une autre Science plus universelle, celle qui traite des propriétés de la grandeur en général, & qu'on appelle Algebre. Deux raisons doivent donner à cette Science un rang distingué dans les élémens de Philosophie. La premiere, c'est que la connoissance de l'Algebre facilite infiniment l'étude de la Géométrie & de la Mécanique, & qu'elle est même absolument nécessaire à la partie transcendante de ces deux Sciences, dont la Physique, prise dans toute son étendue, ne sauroit se passer. La seconde, c'est que s'il y a des Sciences qui doivent avoir place par préférence dans des élémens de Philosophie, ce sont sans doute celles qui renferment les connoissances les plus certaines accordées à nos lumieres.

naturelles. Or l'Algebre tient le premier rang parmi ces Sciences, puisqu'elle est l'instrument des découvertes que nous pouvons faire sur la grandeur.

Néanmoins toute certaine qu'elle est dans ses principes, & dans les conséquences qu'elle en tire, il faut avouer qu'elle n'est pas encore tout-à-fait exempte d'obscurité à certains égards (*k*). Est-ce la faute de l'Algebre? Ne seroit-ce pas plutôt celle des Auteurs qui l'ont traitée jusqu'ici? Que la Mécanique, que la Géométrie même nous laissent dans l'esprit quelques nuages sur des propositions démontrées d'ailleurs, on peut n'en être pas étonné. L'objet de ces deux Sciences est matériel & sensible, & la connoissance parfaite de cet objet tient à celle des corps & de l'étendue dont nous ignorons la nature. Mais les principes de l'Algebre ne portent que sur des notions purement intellectuelles, sur des idées que nous nous formons à nous-mêmes par abstraction, en simplifiant & en généralisant des idées premieres; ainsi ces principes ne

(*k*) Pour n'en citer qu'un seul exemple, je ne connois aucun ouvrage où ce qui regarde la théorie des quantités négatives soit parfaitement éclairci.

contiennent proprement que ce que nous y avons mis, & ce qu'il y a de plus simples dans nos perceptions; ils sont en quelque façon notre ouvrage; comment peuvent ils donc, par rapport à l'évidence, laisser encore quelque chose à désirer?

Il y a lieu de croire que ces principes avoient dans l'esprit des inventeurs toute la netteté dont ils sont supceptibles; mais remplis & vivement pénétrés de ce qu'ils concevoient, ces grands génies ont cherché le moyen le plus simple & le plus court de rendre leurs idées; ils ont en conséquence imaginé des regles de calcul qui sont le résultat & le précis d'un grand nombre de combinaisons; & c'est dans ce résultat extrêmement réduit qu'ils ont caché leur marche; ils n'en ont montré que le terme sans en détailler les progrès. L'Algebre est une espece de Langue qui a, comme les autres, sa Métaphysique; cette Métaphysique a présidé à la formation de la Langue; mais quoiqu'elle soit implicitement contenue dans les regles, elle n'y est pas développée; le vulgaire ne jouit que du résultat; l'homme éclairé voit le germe qui l'a

produit; à-peu-près comme les Grammairiens ordinaires pratiquent aveuglément les regles du langage, dont l'esprit n'est senti & apperçu que par les Philosophes.

Cette Métaphysique simple & lumineuse qui a guidé les inventeurs, est donc la partie que le Philosophe doit s'appliquer à développer dans des élémens d'Algebre; les opérations de calcul les plus simples suffiront pour la faire entendre. A l'égard des opérations plus compliquées, qui ne renferment que des difficultés de pratique, on pourra en supprimer le détail, suffisamment expliqué dans une infinité d'ouvrages. Par ce moyen l'Algebre ne tiendra pas beaucoup de place dans des élémens de Philosophie; mais en la resserrant dans ce peu d'espace, on pourroit la présenter sous une forme presqu'entiérement nouvelle.

Il seroit peut-être à propos de ne faire précéder la Géométrie élémentaire, que par la partie de l'Algebre qui est absolument nécessaire à cette Géométrie, c'est-à dire, par la théorie des proportions; on renverroit à la suite des élémens de Géométrie, les autres

recherches dont l'Algebre s'occupe, entr'autres l'Analyſe mathématique, ou la méthode pour réſoudre les problêmes par le ſecours de l'Algebre. Il y a cette différence en Mathématique, entre l'Algebre & l'Analyſe, que l'Algebre eſt la ſcience du calcul des grandeurs en général, & que l'Analyſe eſt le moyen d'employer l'Algebre à la ſolution des problêmes. L'uſage que l'Analyſe mathématique fait de l'Algebre pour trouver les inconnues au moyen des connues, eſt ce qui la diſtingue de l'Analyſe logique, qui n'eſt autre choſe en général que l'art de découvrir ce qu'on ne connoît pas par le moyen de ce qu'on connoît. Tout Algébriſte ſe ſert de l'Analyſe logique pour commencer & pour conduire le calcul; mais en même temps le ſecours de l'Algebre facilite extrêmement l'application de cette Analyſe à la ſolution des problêmes.

X V.

GÉOMÉTRIE.

MUni des premieres notions de l'Algebre, le Philosophe s'en sert pour passer à la Géométrie, qui est la science des propriétés de l'étendue, en tant qu'on la considere comme simplement étendue & figurée. C'est pour déterminer plus facilement les propriétés de l'étendue, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'on y considere d'abord une seule dimension, c'est-à-dire, la longueur ou la *ligne*, ensuite deux dimensions qui constituent la *surface*, enfin les trois dimensions ensemble, d'où résulte la *solidité*. C'est donc par une simple abstraction de l'esprit que le Géometre envisage les lignes comme sans largeur, & les surfaces comme sans profondeur. Ainsi les vérités que la Géométrie démontre sur l'étendue, sont des vérités purement hypothétiques. Ces vérités cependant n'en sont pas moins utiles, eu égard aux conséquences pratiques qui en

résultent. Il est aisé de le faire sentir par une comparaison tirée de la Géométrie même. On connoît dans cette Science des lignes courbes qui doivent s'approcher continuellement d'une ligne droite, sans la rencontrer jamais, & qui néanmoins, étant tracées sur le papier, se confondent sensiblement avec cette ligne droite au bout d'un assez petit espace. Il en est de même des propositions de Géométrie; elles sont la limite intellectuelle des vérités physiques, le terme dont celles-ci peuvent approcher aussi près qu'on le désire, sans jamais y arriver exactement. Mais si les théorêmes mathématiques n'ont pas rigoureusement lieu dans la nature, ils servent du moins à résoudre, avec une précision suffisante pour la pratique, les différentes questions qu'on peut se proposer sur l'étendue. Dans l'Univers il n'y a point de cercle parfait, mais plus un cercle approchera de l'être, plus il approchera des propriétés rigoureuses du cercle parfait que la Géométrie démontre; & il peut en approcher à un degré suffisant pour notre usage. Il en est de même des autres figures dont la Géométrie détaille

les propriétés. Pour démontrer en toute rigueur les vérités relatives à la figure des corps, on est obligé de supposer dans cette figure une perfection arbitraire qui n'y sauroit être. En effet si le cercle, par exemple, n'est pas supposé rigoureux, il faudra autant de théorêmes differens sur le cercle qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait; & ces figures elles-mêmes pourront encore être absolument hypothétiques; & n'avoir point de modele existant dans la nature. Les lignes qu'on considere dans la Géométrie usuelle, ne sont ni parfaitement droites, ni parfaitement courbes, les surfaces ne sont ni parfaitement planes, ni parfaitement curvilignes; mais il est nécessaire de les supposer telles, pour arriver à des vérités fixes & déterminées, dont on puisse faire ensuite l'application plus ou moins exactes aux lignes & aux surfaces physiques.

Ces réflexions suffiront pour répondre à deux especes de censeurs de la Géométrie; les uns, ce sont les Sceptiques, accusent les théorêmes mathématiques de fausseté, comme supposant

ce qui n'existe pas ; les autres, ce sont les Physiciens ignorans en Mathématique, regardent les vérités de Géométrie comme fondées sur des hypotheses arbitraires, & comme des jeux d'esprit qui n'ont point d'application. L'usage qu'on fait tous les jours de la Géométrie spéculative pour résoudre les questions de Géométrie pratique, doit fermer la bouche aux uns & aux autres.

La seule maniere de bien traiter les élémens d'une Science exacte & rigoureuse, c'est d'y mettre toute la rigueur & l'exactitude possible. Nous doutons par cette raison si on doit absolument suivre dans des élémens de Géométrie la méthode des inventeurs. Une telle méthode engage presque nécessairement à supposer comme vraies différentes propositions que les inventeurs ont apperçues comme d'un coup d'œil, mais dont la démonstration est nécessaire en rigueur géométrique.

Il n'en est pas de même de l'Algebre. Comme c'est une science purement intellectuelle & abstraite, dont l'objet n'existe point hors de nous, non seulement on peut la traiter d'une maniere également facile & rigoureuse, en

s'aſſujettiſſant à la marche des inventeurs, mais c'eſt la meilleure méthode qu'on puiſſe employer pour développer les élémens de cette Science. Il ſuffit pour cela de ſuivre l'ordre naturel des opérations de l'eſprit, en s'épargnant ſeulement les tentatives inutiles ou fauſſes, que tout inventeur fait preſque néceſſairement avant que d'arriver au but qu'il ſe propoſe.

Nous ſommes pourtant bien éloignés de déſapprouver ſans reſtriction l'uſage qu'on peut faire dans des élémens de Géométrie de la méthode des inventeurs. Comme elle a le précieux avantage de piquer la curioſité, de faire preſſentir à chaque pas celui qui doit ſuivre, & de ne point effrayer l'eſprit par un appareil trop ſcientifique, nous la croyons très-propre à ceux qui n'ont pas pour but de ſe rendre profonds Mathématiciens; mais les eſprits que la nature a deſtinés à faire des progrès dans cette Science, doivent préférer la méthode rigoureuſe.

Cependant pour arriver à cette rigueur exacte, il ne faut pas chercher une rigueur imaginaire. Nous avons déjà vu de quelle inutilité ſont pour cet

objet les axiomes dont les Géometres font ſi ſouvent uſage ; nous avons obſervé de plus qu'en Géométrie on doit ſuppoſer l'étendue telle que tous les hommes la conçoivent, ſans ſe mettre en peine des objections & des ſubtilités ſcolaſtiques ; ajoutons qu'on doit ſuppoſer de même dans les élémens de Géométrie les idées abſtraites de ſurface plane & de ligne droite, ſans faire de vains efforts pour réduire ces idées à quelque notion plus ſimple. N'imitons pas un Géometre moderne, qui par la ſeule idée d'un fil tendu, croit pouvoir démontrer les propriétés de la ligne droite indépendamment du plan ; & qui ne ſe permet pas même cette hypotheſe, qu'*on peut imaginer une ligne droite menée d'un point à un autre ſur une ſurface plane ;* comme ſi la ſuppoſition d'un fil tendu pour repréſenter une ligne droite, étoit plus ſimple & plus rigoureuſe que l'hypotheſe dont on vient de parler ; ou plutôt comme ſi cette ſuppoſition n'avoit pas l'inconvénient de repréſenter par une image phyſique imparfaite & groſſiere, une hypotheſe mathématique & rigoureuſe.

Nous ne prétendons pas pour cela,

qu'on doive ſupprimer des élémens de Géométrie les définitions de la ſurface plane & de la ligne droite. Ces définitions ſont néceſſaires; car on ne ſauroit connoître les propriétés des lignes droites & des ſurfaces planes ſans partir de quelque propriété ſimple de ces lignes & de ces ſurfaces, qui puiſſe être apperçue à la premiere vue de l'eſprit, & par conſéquent être priſe pour leur définition. Ainſi on définit la ligne droite, la ligne la plus courte qu'on puiſſe mener d'un point à un autre; & la ſurface plane, celle à laquelle une ligne droite ſe peut appliquer en tout ſens. Mais ces deux définitions, quoique peut-être préférables à toutes celles qu'on pourroit imaginer, ne renferment pas l'idée primitive que nous nous formons de la ligne droite & de la ſurface plane; idée ſi ſimple, & pour ainſi dire, ſi indiviſible & ſi une, qu'une définition ne peut la rendre plus claire, ſoit par la nature de cette idée même, ſoit par l'imperfection du langage.

En général les définitions ſont ce qui mérite le plus d'attention dans des élémens de Géométrie, & d'où dépend

ſur-tout la perfection de ces élémens. C'eſt pourtant ce qu'on a le plus ſouvent négligé dans les élémens modernes. Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur de l'*Art de penſer* définit l'angle, l'ouverture de deux lignes qui ſe rencontrent ; & il reprend Euclide d'avoir appellé l'angle un eſpace ; la définition d'Euclide peut être défectueuſe, mais ce n'eſt pas par le côté qu'on lui reproche ; car l'idée de l'ouverture formée par deux lignes ſuppoſe néceſſairement celle de l'eſpace que ces lignes renferment.

Outre les définitions auxquelles on ne ſauroit apporter trop de ſoin, le Philoſophe doit encore avoir égard, dans les élémens de Géométrie, à deux autres points très-importans ; aux propoſitions fondamentales & à la maniere de démontrer.

Les propoſitions fondamentales peuvent être réduites à deux ; la meſure des angles par les arcs de cercle, & le principe de la ſuperpoſition. Ce dernier principe n'eſt point, comme l'ont prétendu pluſieurs Géometres, une méthode de démontrer peu exacte & purement mécanique. La ſuperpoſition,

telle que les Mathématiciens la conçoivent, ne confifte pas à appliquer groffiérement une figure fur une autre, pour juger par les yeux de leur égalité ou de leur différence, comme l'on applique une aune fur une piece de toile pour la mefurer; elle confifte à imaginer une figure tranfportée fur une autre, & à conclure de l'égalité fuppofée de certaines parties de deux figures, la coïncidence de ces parties entr'elles, & de leur coïncidence la coïncidence du refte: d'où réfulte l'égalité & la fimilitude parfaite des figures entieres. Cette maniere de démontrer a donc l'avantage, non-feulement de rendre les vérités palpables, mais d'être encore la plus rigoureufe & la plus fimple qu'il eft poffible, en un mot de fatisfaire l'efprit en parlant aux yeux.

Les démonftrations qu'on peut employer en Géométrie font de deux efpeces, directes ou indirectes. Les premieres font immédiatement déduites de la notion même de l'objet dont on veut établir quelque propriété; ce font celles qu'on doit employer de préférence, parce qu'elles éclairent en même-temps qu'elles convainquent. Mais fi le nombre

de nos connoiſſances certaines eſt fort petit, celui de nos connoiſſances directes l'eſt encore davantage. Nous ignorons, par rapport à un grand nombre d'objets, ce qu'ils ſont & ce qu'ils ne ſont pas; & nous n'avons ſur beaucoup d'autres que des idées négatives, c'eſt-à-dire, nous ſavons ce qu'ils ne ſont pas bien mieux que ce qu'ils ſont; heureux encore dans notre indigence de poſſéder cette connoiſſance imparfaite & tronquée, qui n'eſt qu'une maniere un peu plus raiſonnée & un peu plus douce d'être ignorans. Or dans tous ces cas on ſera forcé d'avoir recours aux démonſtrations indirectes. Les principales démonſtrations de ce genre ſont connues ſous le nom de *réductions à l'abſurde;* elles conſiſtent à prouver une vérité par les abſurdités qui s'enſuivroient ſi on ne l'admettoit pas. Dans cette claſſe doivent être placées toutes les démonſtrations qui regardent les incommenſurables, c'eſt-à-dire les grandeurs qui n'ont aucune commune meſure entr'elles. En effet l'idée de l'infini entre néceſſairement dans celle de ces ſortes de quantités; or nous n'avons de l'infini qu'une idée

négative, puisque nous ne le concevons que par la négation du fini ; le mot même d'*infini* en est la preuve.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la maniere de bien traiter les élémens de Géométrie, doit nous faire conclure que de tels élémens ne sont pas l'ouvrage d'un Géometre ordinaire ; qu'il n'y a même aucun Géometre au-dessus d'une pareille entreprise, & que les Descartes, les Newton, les Leibnitz, n'eussent pas été de trop pour la bien exécuter. Cependant il n'y a peut-être point de science dans laquelle on ait tant multiplié les élémens, sans compter ceux dont nous serons sans doute accablés encore ; & on peut remarquer que parmi cette multitude de Géometres élémentaires, il n'y en a presque pas un qui dans sa Préface ne dise plus ou moins de mal de ses prédécesseurs. Un ouvrage en ce genre qui seroit au gré de tout le monde, est encore à faire ; mais c'est peut-être une entreprise chimérique que de prétendre faire au gré de tout le monde un pareil ouvrage. Les différentes vues dans lesquelles on peut étudier les élémens de Géométrie, rendent ces élémens sus-

ceptibles

ceptibles de différentes formes dont chacune peut avoir ſon avantage. Il ne s'agit ici que de ſavoir quelle eſt la meilleure qu'on puiſſe leur donner dans des élémens de Philoſophie ; & c'eſt ſur quoi nous avons tâché de propoſer nos vues.

Mais ce qui rend la plupart des élémens de Géométrie ſi défectueux, c'eſt moins encore le plan ſuivant lequel on les traite, que l'incapacité de ceux qui l'exécutent. Ces élémens ſont pour l'ordinaire l'ouvrage des Mathématiciens médiocres, dont les connoiſſances finiſſent où ſe termine leur livre, & qui par cela même ſont incapables de faire en ce genre un livre utile. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir effleuré les principes d'une ſcience, on ſoit en état de l'enſeigner. C'eſt à ce préjugé, fruit de la vanité & de l'ignorance, qu'on doit attribuer l'extrême diſette où nous ſommes preſque en chaque ſcience de bons élémens. L'éleve à peine ſorti des premiers ſentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, & que ſouvent même il n'a ſurmontées qu'en partie, entreprend de les faire connoître & ſurmonter aux

autres. Cenfeur & plagiaire tout ensemble de ceux qui l'ont précédé, il copie, transforme, étend, renverfe, refferre, obfcurcit, prend fes idées informes & confufes pour des idées claires, & l'envie qu'il a d'être auteur pour le défir d'être utile. C'eft un homme qui ayant parcouru un labyrinthe à tâtons, croit pouvoir en donner le plan. D'un autre côté les Maîtres de l'Art, qui par une étude longue & affidue en ont vaincu les difficultés & connu les fineffes, dédaignent de revenir fur leurs pas pour faciliter aux autres le chemin qu'ils ont eu tant de peine à fe frayer eux-mêmes; ou peut-être frappés encore de la multitude & de la nature des obftacles qu'ils ont furmontés, ils redoutent le travail qui feroit néceffaire pour les applanir, & que la multitude fentiroit trop peu pour leur en tenir compte. Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'Art, pour s'élever, s'il leur eft poffible, au-deffus de leurs prédéceffeurs & de leurs contemporains, & plus jaloux de l'admiration que de la reconnoiffance publique, ils ne penfent qu'à découvrir & à jouir, & préferent

la gloire d'augmenter l'édifice au soin d'en éclairer l'entrée. Ils pensent que celui qui apportera comme eux dans l'étude des Sciences un génie fait pour les approfondir, n'aura pas besoin d'autres élémens que de ceux qui les ont guidés eux-mêmes; qu'en lui la nature & les réflexions suppléeront aux livres, & qu'il est inutile de faciliter aux esprits lents & communs, des connoissances qu'ils ne pourront jamais se rendre propres, puisqu'ils n'y pourront rien ajouter. Un peu plus de réflexion eût fait sentir combien cette maniere de penser est nuisible à la gloire & au grogrès des Sciences; à leur gloire, parce qu'en les mettant à portée d'un plus grand nombre de personnes, on se procure un plus grand nombre de juges éclairés; à leur progrès, parce qu'en facilitant aux génies heureux l'étude de ce qui est connu, on les met en état d'aller plus loin & plus vîte. Tel est l'avantage que produiroient de bons élémens de chaque Science, élémens qui ne peuvent être l'ouvrage que d'une main fort habile & fort exercée. En effet, si on n'est pas parfaitement instruit des vérités de détails qu'une science renferme; si par

un fréquent uſage on n'a pas apperçu la dépendance mutuelle de ces vérités, comment diſtinguera-t-on les propoſitions fondamentales d'où elles dérivent, l'analogie ou la différence de ces propoſitions fondamentales, l'ordre qu'elles doivent obſerver entr'elles, & ſur-tout les principes au-delà deſquels on ne doit pas remonter? C'eſt ainſi qu'un Chimiſte ne parvient à connoître les mixtes, qu'après des analyſes fréquentes, & des combinaiſons variées en toutes ſortes de manieres. La comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que ces analyſes apprennent au Chimiſte non-ſeulement quels ſont les principes dans leſquels un corps ſe réſout, mais encore, ce qui n'eſt pas moins important, les bornes au-delà deſquelles il ne peut ſe réſoudre.

Les élémens de Géométrie conduiſent immédiatement à la Géométrie des courbes, c'eſt-à-dire, de toutes les courbes différentes du cercle. Car le cercle eſt la ſeule figure curviligne dont il ſoit queſtion dans des élémens de Géométrie, à cauſe de la facilité de ſa deſcription & de l'uſage qu'on en fait pour réſoudre la plupart des problêmes de la Géométrie élémentaire.

Or la Géométrie des courbes demande néceſſairement l'uſage de l'Algebre. Ainſi le premier pas qu'on doit faire dans cette Science, eſt l'explication des principes ſur leſquels eſt appuyée l'application de l'Algebre à la Géométrie. C'eſt par où l'on doit commencer au ſortir des élémens, parce que c'eſt alors que l'Algebre commence à rendre les démonſtrations & les ſolutions plus faciles. Nous n'ignorons pas néanmoins qu'il y a pluſieurs recherches dans la Géométrie des courbes, où l'on peut abſolument ſe paſſer de l'analyſe algébrique; nous n'ignorons pas même avec combien d'éloges de très-grands Géometres ont parlé de l'utilité qu'on peut tirer de la méthode des anciens dans ces mêmes recherches, pour donner plus d'exercice à l'eſprit & plus de rigueur aux démonſtrations. Mais leurs raiſons ne nous paroiſſent pas fort ſolides. En premier lieu, n'y a-t-il pas en Géométrie aſſez de difficultés naturelles à vaincre pour ne pas en faire naître d'inutiles? A quoi bon uſer toutes les forces de ſon eſprit ſur des connoiſſances qu'on peut acquérir avec moins de peine? Les propriétés de la ſpirale, que de

très-grands Mathématiciens n'ont pu ſuivre dans Archimede, ſe démontrent d'un trait de plume par l'analyſe, ſeroit il raiſonnable de conſumer un temps précieux à ſuivre avec fatigue dans Archimede ce qu'il eſt ſi facile d'apprendre ailleurs ? A l'égard de l'avantage qu'on veut donner aux démonſtrations faites à la maniere des Anciens, d'être plus rigoureuſes que les démonſtrations algébriques, cette prétention ne nous paroît guere mieux établie. La dénomination algébrique, il eſt vrai, a cela de particulier, que quand on aura déſigné toutes les lignes des figures par des lettres, on pourra faire au moyen de ces lettres beaucoup d'opérations & de combinaiſons ſans ſonger à la figure, ſans l'avoir même devant les yeux; mais ces opérations même, toutes machinales qu'elles ſont, ou plutôt parce qu'elles ſont purement machinales, ont l'avantage de ſoulager l'eſprit dans des recherches ſouvent très-pénibles, & pour leſquelles il a beſoin de tous ſes efforts; l'Analyſe lui ménage autant qu'il eſt poſſible les inſtans néceſſaires de délaſſement & de repos; il ſuffit de ſavoir que les principes du calcul ſont

certains ; la main calcule en toute sureté, & parvient enfin à un résultat, auquel sans ce secours on ne seroit point parvenu, ou auquel on ne seroit arrivé qu'avec beaucoup de peine. Mais il ne tiendra qu'à l'Analyste de donner ensuite à sa démonstration ou à sa solution la rigueur prétendue qu'on croit lui manquer ; il lui suffira pour cela de traduire cette démonstration dans le langage des Anciens, comme Newton a fait la plupart des siennes. Nous conviendrons sans peine que l'usage mécanique & trop fréquent d'une analyse facile & peu nécessaire, rendra l'esprit paresseux, prompt à se rebuter par les obstacles, & par-là moins propre aux découvertes ; mais nous ne conviendrons jamais que l'analyse rende les démonstrations moins rigoureuses. On peut regarder la méthode des Anciens comme une route tortueuse, difficile & embarrassée, dans laquelle le Géometre exerce & fatigue ses lecteurs ; l'Analyste placé à un point de vue plus élevé, voit cette route d'un coup d'œil ; il ne tient qu'à lui d'en parcourir tous les sentiers, d'y conduire les autres, & de les y arrêter aussi long-temps qu'il veut.

Enfin (& c'eſt ici le plus grand avantage de la méthode analytique) combien de queſtions en Géométrie auxquelles cette méthode ſeule peut atteindre? Peut-être ſerons-nous contredits ici par les Anglois, grands partiſans de la Géométrie ancienne, ſur la foi de Newton qui la louoit, & qui s'en ſervoit pour cacher ſa route, en employant l'analyſe pour ſe conduire lui-même; mais ne ſeroit-ce point auſſi par trop d'attachement pour cette Géométrie ancienne, que les Anglois n'ont pas fait en Mathématique, depuis la mort de Newton, tous les progrès qu'on auroit pu attendre d'eux? C'eſt à d'autres Nations, & ſur-tout aux François, qu'on eſt redevable des nouvelles découvertes qui ont ſi conſidérablement reculé les limites de l'Aſtronomie phyſique. Qu'on eſſaye d'employer à ces recherches la méthode des anciens, on ſentira bientôt l'impoſſibilité d'y réuſſir. Ce n'eſt donc qu'à des Géometres médiocres qu'il appartient de rabaiſſer l'analyſe; jamais un art n'eſt décrié que par ceux qui l'ignorent, & qui trouvent, dit l'illuſtre Hiſtorien de l'Académie des Sciences, une eſpece de conſolation à

traiter d'inutile ce qu'ils ne ſavent pas.

Un des principaux points de l'application de l'Algebre à la Géométrie, eſt ce qu'on appelle aujourd'hui, quoiqu'aſſez improprement, le calcul de l'infini, & qui facilite d'une maniere ſi ſurprenante des ſolutions que l'analyſe ordinaire tenteroit en vain. Le Philoſophe doit moins s'appliquer aux détails de ce calcul, qu'à bien développer les principes qui en ſont la baſe. Ce ſoin eſt d'autant plus néceſſaire, que la plupart de ceux qui ont expliqué les regles du calcul de l'infini, ou en ont négligé les vrais principes, ou les ont préſentés d'une maniere très-fauſſe. Après avoir abuſé en Métaphyſique de la méthode des Géometres, il ne reſtoit plus qu'à abuſer de la Métaphyſique en Géométrie, & c'eſt ce qu'on a fait. Non-ſeulement quelques Auteurs ont cru pouvoir introduire dans la Géométrie tranſcendante une Logique ténébreuſe, qu'ils ont nommée ſublime ; ils ont même prétendu la faire ſervir à démontrer des vérités dont on étoit déjà certain par d'autres principes. C'étoit le moyen de rendre ces vérités douteuſes, ſi elles avoient pu le devenir. On a regardé

comme réellement exiſtans dans la nature les infinis & les infiniment petits de différens ordres; il étoit néanmoins facile de réduire cette maniere de s'exprimer à des notions communes, ſimples & préciſes. Si les principes du calcul de l'infini ne pouvoient être ſoumis à de pareilles notions, comment les conſéquences déduites de ces principes par le calcul pourroient-elles être certaines ? Cette Philoſophie obſcure & contentieuſe, qu'on a cherché à introduire dans le ſiege même de l'évidence, eſt le fruit de la vanité des Auteurs & des Lecteurs. Les premiers ſont flattés de pouvoir répandre un air de myſtere & de ſublimité ſur leurs productions; les autres ne haïſſent pas l'obſcurité, pourvu qu'il en réſulte une apparence de merveilleux; mais le caractere de la vérité eſt d'être ſimple.

Au reſte, en ſuppoſant même que les principes métaphyſiques dont on peut faire uſage en Géométrie, ſoient revêtus de toute la certitude & la clarté poſſible, il n'y a guere de propoſitions géométriques qu'on puiſſe démontrer rigoureuſement avec le ſeul ſecours de ces principes. Preſque toutes demandent

ſi on peut parler de la ſorte, la toiſe ou le calcul, & quelquefois l'un & l'autre. Cette maniere de démontrer paroîtra peut-être bien matérielle à certains eſprits; mais c'eſt preſque toujours la ſeule qui ſoit ſure pour arriver à des combinaiſons & à des réſultats exacts.

Il ſemble que les grands Géometres devroient être excellens Métaphyſiciens, au moins ſur les objets dont ils s'occupent; cependant il s'en faut bien qu'ils le ſoient toujours. La Logique de quelques-uns d'entr'eux eſt renfermée dans leurs formules, & ne s'étend point au-delà. On peut les comparer à un homme qui auroit le ſens de la vue contraire à celui du toucher, ou dans lequel le ſecond de ces ſens ne ſe perfectionneroit qu'aux dépens de l'autre. Ces mauvais Métaphyſiciens, dans une ſcience où il eſt ſi facile de ne le pas être, le ſeront à plus forte raiſon infailliblement, comme l'expérience le prouve, ſur les matieres où ils n'auront point le calcul pour guide. Ainſi la Géométrie qui meſure les corps, peut ſervir en certains cas à meſurer les eſprits même.

Non-ſeulement l'eſprit métaphyſique

& l'esprit géometre ne se rencontrent pas toujours ensemble ; il y a même moins d'union & d'affinité qu'on ne s'imagine entre deux genres d'esprit que le vulgaire croit être fort analogues, celui du jeu & celui de la Géométrie. L'esprit géometre est sans doute un esprit de calcul & de combinaison, mais de combinaison scrupuleuse & lente, qui examine l'une après l'autre toutes les parties de son objet, qui les compare successivement entr'elles, qui prend garde de n'en omettre aucune, & de les rapprocher par toutes leurs faces ; en un mot qui ne fait qu'un pas à la fois, & qui a soin de le bien assurer avant que de passer au suivant. L'esprit du jeu est un esprit de combinaison rapide qui embrasse d'un coup d'œil & comme d'une maniere vague un grand nombre de cas, dont quelques-uns même peuvent lui échapper, parce qu'il est moins assujetti à des regles, qu'il n'est une espece d'instinct perfectionné par habitude. D'ailleurs le Géometre peut se donner tout le temps nécessaire pour résoudre ses problêmes ; il fait un effort, se repose & repart de là avec de nouvelles forces ; le joueur est

obligé de réſoudre ſes problêmes ſur le champ, & de faire dans un temps fixé & très-court, tout l'uſage poſſible de ſon eſprit. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un grand Géometre ſoit ſouvent un joueur très-médiocre.

Nous n'examinerons point une autre queſtion qui n'a qu'un rapport très-indirect à notre ſujet; ſi les mathématiques donnent à l'eſprit de la dureté & de la ſéchereſſe? Nous nous contenterons de dire, que ſi la Géométrie (comme on l'a prétendu avec aſſez de raiſon) ne *redreſſe que les eſprits droits*, elle ne deſſeche & ne refroidit auſſi que les eſprits déjà préparés à cette opération par la nature. Mais une autre queſtion peut-être plus importante & plus difficile, c'eſt de ſavoir quel genre d'eſprit doit obtenir par ſa ſupériorité le premier rang dans l'eſtime des hommes; celui qui excelle dans les Lettres, ou celui qui ſe diſtingue au même degré dans les Sciences? Cette queſtion eſt décidée tous les jours en faveur des Lettres (à la vérité ſans intérêt) par une foule d'Ecrivains ſubalternes, incapables, je ne dis pas d'apprécier Corneille & de lire Newton, mais de juger Campiſtron

& d'entendre Euclide. Pour nous, plus timides ou plus justes, nous avouerons que la supériorité en ces deux genres nous paroît d'un mérite égal. D'ailleurs si le Littérateur & le Bel-esprit du premier ordre a plus de partisans parce qu'il a plus de juges, celui qui recule les limites des Sciences a de son côté des juges & des partisans plus éclairés. Qui auroit à choisir d'être Newton ou Corneille, feroit bien d'être embarrassé, ou ne mériteroit pas d'avoir à choisir.

XVI.

MÉCANIQUE.

LES principes de la Géométrie & ceux de l'Algebre renferment tout ce dont le Philosophe a besoin pour arriver à la Mécanique. Cette science mérite de nous arrêter.

Il résulte de ce que nous avons dit ailleurs sur la clarté & l'utilité des notions abstraites, (*l*) que pour traiter

(*l*) Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, *Tome I, p. 44. de ces* Mélanges.

ſuivant la meilleure méthode poſſible quelque partie des Mathématiques que ce ſoit (nous pourrions même dire quelque ſcience que ce puiſſe être), il eſt néceſſaire non-ſeulement d'y introduire & d'y appliquer, autant qu'il ſe peut, des connoiſſances puiſées dans des ſciences plus abſtraites, & par conſéquent plus ſimples, mais encore d'enviſager de la maniere la plus abſtraite & la plus ſimple qu'il ſe puiſſe, l'objet particulier de cette ſcience; de ne rien ſuppoſer, ne rien admettre dans cet objet, que les propriétés que la ſcience même qu'on traite y ſuppoſe. De-là réſultent deux avantages : les principes reçoivent toute la clarté dont ils ſont ſuſceptibles : ils ſe trouvent d'ailleurs réduits au plus petit nombre poſſible, & par ce moyen ils ne peuvent manquer comme nous l'avons dit encore, d'acquérir en même temps plus d'étendue.

On a penſé depuis long-temps, & même avec ſuccès, à remplir dans les Mathématiques une partie du plan que nous venons de tracer : on a appliqué heureuſement l'Algebre à la Géométrie, la Géométrie à la Mécanique, &

chacune de ces trois ſciences à toutes les autres, dont elles ſont la baſe & le fondement. Mais on n'a pas été ſi attentif, ni à réduire les principes de ces ſciences au plus petit nombre, ni à leur donner toute la clarté qu'on pouvoit déſirer. La Mécanique ſur-tout eſt celle qu'il paroît qu'on a négligée le plus à cet égard: auſſi la plupart de ſes principes, ou obſcurs par eux-mêmes, ou énoncés & démontrés d'une maniere obſcure, ont-ils donné lieu à pluſieurs queſtions épineuſes.

Le Philoſophe Mécanicien doit donc ſe propoſer deux choſes, de reculer les limites de la Mécanique, & d'en applanir l'abord; il doit ſe propoſer de plus de remplir en quelque ſorte un de ces objets par l'autre, c'eſt-à-dire, non-ſeulement de déduire les principes de la Mécanique des notions les plus claires, mais encore de les étendre en les réduiſant; de faire voir tout à la fois, & l'inutilité de pluſieurs principes qu'on avoit employés juſqu'ici dans la Mécanique, & l'avantage qu'on peut tirer de la combinaiſon des autres pour le progrès de cette ſcience. Pour donner une idée des moyens par leſquels on

peut remplir ces différentes vues, il ne sera peut-être pas inutile d'entrer ici dans un examen raisonné de la science dont il est question.

Le mouvement & ses propriétés générales, sont le premier & le principal objet de la Mécanique; cette science suppose l'existence du mouvement, & nous la supposerons aussi comme avouée & reconnue de tous les Philosophes. A l'égard de la nature du mouvement, les mêmes Philosophes sont là-dessus fort partagés. Rien n'est plus naturel sans doute que de concevoir le mouvement comme l'application successive du mobile aux différentes parties de l'espace indéfini, que nous imaginons comme le lieu des corps; mais cette idée suppose un espace dont les parties soient pénétrables & immobiles; or personne n'ignore que les Cartésiens (secte qui à la vérité n'existe presque plus aujourd'hui) ne reconnoissent point d'espace distingué des corps, & qu'ils regardent l'étendue & la matiere comme une même chose. Il faut convenir qu'en partant d'un pareil principe, le mouvement seroit la chose la plus difficile à concevoir,

& qu'un Cartéſien auroit peut-être beaucoup plutôt fait d'en nier l'exiſtence, que de chercher à en définir la nature. Néanmoins, quelque abſurde que nous paroiſſe l'opinion de ces Philoſophes; & quelque peu de clarté & de préciſion qu'il y ait dans les principes métaphyſiques ſur leſquels ils s'efforcent de l'appuyer, nous n'entreprendrons point de la réfuter ici: nous nous contenterons, en nous attachant aux notions communes, de concevoir l'eſpace indéfini comme le lieu des corps, ſoit réel, ſoit ſuppoſé, & de regarder le mouvement comme le tranſport du mobile d'un lieu dans un autre.

La conſidération du mouvement entre quelquefois dans les recherches de Géométrie pure; ainſi on imagine ſouvent des lignes, droites ou courbes, comme engendrées par le mouvement continu d'un point, les ſurfaces par le mouvement d'une ligne, les ſolides enfin par celui d'une ſurface. Mais il y a entre la Mécanique & la Géométrie cette différence, en premier lieu, que dans celle ci la génération des figures par le mouvement, eſt pour ainſi dire arbitraire & de pure élégance; en ſecond

lieu, que la Géométrie ne considere dans le mouvement que l'espace parcouru, au lieu que dans la Mécanique on a de plus égard au temps que le mobile emploie à parcourir cet espace.

On ne peut comparer ensemble deux choses d'une nature différente, telles que l'espace & le temps : mais on peut comparer le rapport des parties du temps avec celui des parties de l'espace parcouru. Le temps par sa nature coule uniformément, & la Mécanique suppose cette uniformité. Du reste, sans connoître le temps en lui-même & sans en avoir de mesure précise, nous ne pouvons représenter plus clairement le rapport de ses parties, que par celui des portions d'une ligne droite indéfinie. On peut donc comparer le rapport des parties du temps à celui des parties de l'espace parcouru, comme on compare en Géométrie le rapport des parties d'une ligne à celui des parties d'une autre ligne ; d'où il est aisé de voir que par l'application seule de la Géométrie & du calcul, on peut sans le secours d'aucun autre principe, trouver les propriétés générales du mouvement, varié suivant une loi quelconque. Mais

comment arrive-t-il que le mouvement d'un corps ſuive telle ou telle loi particuliere? C'eſt ſur quoi la Géométrie ſeule ne peut rien nous apprendre, & c'eſt auſſi ce qu'on peut regarder comme le premier problême qui appartienne immédiatement à la Mécanique.

On voit d'abord fort clairement, qu'un corps ne peut ſe donner le mouvement à lui-même. Il ne peut donc être tiré du repos que par l'action de quelque cauſe étrangere. Mais continue-t-il à ſe mouvoir de lui-même, ou a-t-il beſoin pour ſe mouvoir de l'action répétée de la cauſe? Quelque parti qu'on pût prendre là-deſſus, il ſera toujours inconteſtable que l'exiſtence du mouvement étant une fois ſuppoſée ſans aucune autre hypotheſe particuliere, la loi la plus ſimple qu'un mobile puiſſe obſerver dans ſon mouvement, eſt la loi d'uniformité, & c'eſt par conſéquent celle qu'il doit ſuivre. Le mouvement eſt donc uniforme par ſa nature : il eſt vrai que les preuves qu'on a données juſqu'à préſent de ce principe, ne ſont peut-être pas fort convaincantes ; le Philoſophe ſera ſentir les difficultés qu'on peut y

opposer, & montrera le chemin qu'on doit prendre pour éviter de s'engager à les résoudre (*m*).

Cette loi d'uniformité essentielle au mouvement considéré en lui-même, fournit une des meilleures raisons sur lesquelles la mesure du temps par le mouvement uniforme soit appuyée. Quoique cette discussion ne soit pas absolument essentielle à la Mécanique, cependant comme elle n'y est pas non plus entiérement étrangere, nous entrerons ici dans quelque détail à ce sujet.

Comme le rapport des parties du temps nous est inconnu en lui-même, l'unique moyen que nous puissions employer pour découvrir ce rapport, c'est d'en chercher quelqu'autre plus sensible, & mieux connu, auquel nous puissions le comparer. On aura trouvé la mesure du temps la plus simple, si on vient à bout de comparer, de la maniere la plus simple qu'il soit possible, le rapport des parties du temps, avec celui de tous les rapports qu'on connoît le mieux. De-là il résulte que le mouve-

(*m*) Voyez sur cela la premiere partie du *Traité de Dynamique*, art. 6. 7. & 8. de la nouvelle édition 1758.

ment uniforme eſt la meſure du temps la plus ſimple. Car d'un côté, le rapport des parties d'une ligne droite eſt celui que nous ſaiſiſſons le plus facilement, & de l'autre il n'eſt point de rapports plus aiſés à comparer entr'eux, que des rapports égaux. Or dans le mouvement uniforme, le rapport des parties du temps eſt égal à celui des parties correſpondantes de la ligne parcourue. Le mouvement uniforme nous donne donc tout à la fois le moyen, & de comparer le rapport des parties du temps au rapport qui nous eſt le plus ſenſible, & de faire cette comparaiſon de la maniere la plus ſimple; nous trouvons donc dans le mouvement uniforme la meſure la plus ſimple du temps.

Je dis outre cela que la meſure du temps par le mouvement uniforme, eſt, indépendamment de ſa ſimplicité, celle dont il eſt le plus naturel de penſer à ſe ſervir. En effet, comme il n'y a point de rapport que nous connoiſſions plus exactement que celui des parties de l'eſpace, & qu'en général un mouvement quelconque dont la loi ſeroit donnée, nous conduiroit à découvrir le rapport des parties du temps, par

l'analogie connue de ce rapport avec celui des parties de l'eſpace parcouru; il eſt clair qu'un tel mouvement ſeroit la meſure du temps la plus exacte, & par conſéquent celle qu'on devroit mettre en uſage préférablement à toute autre. Donc s'il y a quelqu'eſpece particuliere de mouvement, où l'analogie entre le rapport des parties du temps & celui des parties de l'eſpace parcouru, ſoit connue indépendamment de toute hypotheſe & par la nature du mouvement même, & que cette eſpece particuliere de mouvement ſoit la ſeule à qui cette propriété appartienne, elle ſera néceſſairement la meſure du temps la plus naturelle. Or il n'y a que le mouvement uniforme qui réuniſſe les deux conditions dont nous venons de parler. Car le mouvement d'un corps eſt uniforme par lui-même : il ne devient accéléré ou retardé qu'en vertu d'une cauſe étrangere, & alors il eſt ſuſceptible d'une infinité de lois différentes de variation. La loi d'uniformité, c'eſt-à-dire, l'égalité entre le rapport des temps & celui des eſpaces parcourus, eſt donc une propriété du mouvement conſidéré en lui-même. Le mouvement uniforme

n'en eſt par-là que plus analogue à la durée, & par conſéquent plus propre à en être la meſure, puiſque les parties de la durée ſe ſuccedent auſſi conſtamment & uniformément. Au contraire, toute loi d'accélération ou de diminution dans le mouvement, eſt arbitraire, pour ainſi dire, & dépendante de circonſtances extérieures. Le mouvement non uniforme ne peut être par conſéquent la meſure naturelle du temps. Car en premier lieu il n'y auroit pas de raiſon pourquoi une eſpece particuliere de mouvement non uniforme fût la meſure premiere du temps plutôt qu'une autre. En ſecond lieu, on ne pourroit meſurer le temps par un mouvement non uniforme, ſans avoir découvert auparavant par quelque moyen particulier, l'analogie entre le rapport des temps & celui des eſpaces parcourus, qui conviendroit au mouvement propoſé. D'ailleurs, comment connoître cette analogie autrement que par l'expérience, & l'expérience ne ſuppoſeroit-elle pas qu'on eût déjà une meſure du temps fixe & certaine?

Mais le moyen de s'aſſurer, dira-t-on, qu'un mouvement ſoit parfaitement uniforme?

uniforme? Je réponds d'abord, qu'il n'y a non plus aucun mouvement non uniforme dont nous sachions exactement la loi, & qu'ainsi cette difficulté prouve seulement que nous ne pouvons connoître exactement & en toute rigueur le rapport des parties du temps; mais il ne s'ensuit pas de là, que le mouvement uniforme n'en soit, par sa nature seule, la premiere & la plus simple mesure. Aussi ne pouvant avoir de mesure du temps précise & rigoureuse, c'est dans les mouvemens à-peu-près uniformes que nous en cherchons la mesure au moins approchée. Nous avons trois moyens de juger qu'un mouvement est à-peu-près uniforme: 1°. Quand le corps qui se meut parcourt des espaces égaux, dans des temps que nous avons lieu de juger égaux; & nous avons lieu de juger les temps égaux, quand nous avons observé par une expérience réitérée, qu'il se passe durant ces temps des effets semblables, que nous avons lieu de juger devoir durer également long temps: ainsi nous avons lieu de juger que les temps qu'une même clepsydre met à se vider, sont égaux; si donc pendant ces temps un corps par-

court des eſpaces égaux, nous avons lieu de juger que ſon mouvement eſt uniforme. 2°. Quand nous avons lieu de croire que l'effet de la cauſe accélératrice ou retardatrice, s'il y en a une, ne peut être qu'inſenſible : c'eſt par la réunion de ces deux moyens qu'on a jugé que le mouvement de la terre autour de ſon axe eſt uniforme; & cette ſuppoſition non-ſeulement n'eſt point contredite par les autres phénomenes céleſtes, mais elle paroît même s'y accorder parfaitement. 3°. Quand nous comparons le mouvement dont il s'agit à d'autres mouvemens, & que nous obſervons la même loi dans les uns & les autres. Ainſi, ſi pluſieurs corps ſe meuvent de maniere que les eſpaces qu'ils parcourent durant un même temps ſoient toujours entr'eux, ou exactement, ou à-peu-près dans le même rapport, on juge que le mouvement de ces corps eſt ou exactement, ou au moins à très-peu près uniforme. Car ſi un corps qui ſe meut uniformément parcourt un certain eſpace durant un temps pris à volonté, & qu'un autre corps, ſe mouvant auſſi uniformément, parcoure un autre eſpace pendant le

même temps, le rapport des espaces sera toujours le même, soit que les deux corps ayent commencé à se mouvoir dans le même instant, ou dans des instans différens; & le mouvement uniforme est le seul qui ait cette propriété. C'est pourquoi si on divise le temps en parties quelconques, égales ou inégales à volonté, & si on trouve que les espaces parcourus par deux corps durant une même partie de ce temps, sont toujours dans le même rapport; plus le nombre des parties du temps sera grand, plus on sera en droit de conclure que le mouvement de chaque corps est uniforme.

Aucun de ces trois moyens n'est exact dans la rigueur géométrique; mais ils suffisent, sur-tout quand ils sont répétés & réunis, pour tirer une conclusion valable, sinon sur l'uniformité absolue du mouvement, au moins sur l'uniformité très approchée.

Après cette digression, qui même à proprement parler n'en est pas une, sur la mesure du temps par le mouvement, revenons aux principes de la Mécanique.

La *force d'inertie*, c'est-à-dire, la

propriété qu'ont les corps de persévérer dans leur état de repos ou de mouvement, étant une fois établie, il est clair que le mouvement, qui a besoin d'une cause pour commencer au moins à exister, ne sauroit non plus être accéléré ou retardé que par une cause étrangere. Or quelles sont les causes capables de produire ou de changer le mouvement dans les corps? Nous n'en connoissons jusqu'à présent que de deux sortes. Les unes se manifestent à nous en même temps que l'effet qu'elles produisent, ou plutôt dont elles sont l'occasion ; ce sont celles qui ont leur source dans l'action sensible & mutuelle des corps, résultante de leur impénétrabilité : elles se réduisent à l'impulsion & à quelques autres actions dérivées de celles-là. Toutes les autres causes ne se font connoître que par leur effet, & nous en ignorons entiérement la nature : telle est la cause qui fait tomber les corps pesans vers le centre de la terre, & celle qui retient les planetes dans leurs orbites.

Nous verrons bientôt comment on peut déterminer les effets de l'impulsion, & des causes qui peuvent s'y

rapporter. Pour nous en tenir ici à celles de la seconde espece, il est clair que lorsqu'il est question des effets produits par de telles causes, ces effets doivent toujours être donnés indépendamment de la connoissance de la cause, puisqu'ils ne peuvent en être déduits. C'est ainsi que sans connoître la cause de la pesanteur, nous apprenons par l'expérience que les espaces décrits par un corps qui tombe, sont entr'eux comme les quarrés des temps. En général, dans les mouvemens variés dont les causes sont inconnues, il est évident que l'effet produit par la cause, soit dans un temps fini, soit dans un instant, doit toujours être donné par l'équation entre les temps & les espaces : cet effet une fois connu, & le principe de la force d'inertie supposé, on n'a plus besoin que de la Géométrie seule & du calcul, pour découvrir les propriétés de ces sortes de mouvemens. Pourquoi donc aurions-nous recours à ce principe dont tout le monde fait usage aujourd'hui, que la force accélératrice ou retardatrice est proportionnelle à l'élément de la vîtesse? principe appuyé sur cet unique axiome vague & obscur,

que l'effet eſt proportionnel à la cauſe. Nous n'examinerons point ſi ce principe eſt de vérité néceſſaire ; nous avouerons ſeulement que les preuves qu'on en a apportées juſqu'ici, ne nous paroiſſent pas hors d'atteinte : nous ne l'adopterons pas non plus, avec quelques Géometres, comme de vérité purement contingente ; ce qui ruineroit la certitude de la Mécanique, & la réduiroit à n'être plus qu'une ſcience expérimentale : nous nous contenterons d'obſerver, que vrai ou douteux, clair ou obſcur, il eſt inutile à la Mécanique, & que par conſéquent il doit en être banni.

Nous n'avons fait mention juſqu'à préſent, que du changement produit dans la vîteſſe du mobile par les cauſes capables d'altérer ſon mouvement : & nous n'avons point encore cherché ce qui doit arriver, ſi la cauſe motrice tend à mouvoir le corps dans une direction différente de celle qu'il a déjà. Tout ce que nous apprend dans ce cas le principe de la force d'inertie, c'eſt que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformément ; mais cela ne fait con-

noître ni sa vîtesse ni sa direction. On est donc obligé d'avoir recours à un second principe, c'est celui qu'on appelle la composition des mouvemens, & par lequel on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à se mouvoir suivant différentes directions à la fois avec des vîtesses données. Dans la démonstration que le Philosophe donnera de ce principe, il tâchera d'une part d'éviter toutes les difficultés auxquelles sont sujettes les démonstrations qu'on en donne communément, & en même temps de ne pas déduire d'un grand nombre de propositions compliquées, un principe qui étant un des premiers de la Mécanique, doit nécessairement être appuyé sur des preuves simples & faciles.

Comme le mouvement d'un corps qui change de direction, peut être regardé comme composé du mouvement qu'il avoit d'abord & d'un nouveau mouvement qu'il a reçu, de même le mouvement que le corps avoit d'abord peut être regardé comme composé du nouveau mouvement qu'il a pris, & d'un autre qu'il a perdu. De-là il s'ensuit que les lois du mouvement changé

par quelques obſtacles que ce puiſſe être, dépendent uniquement des lois du mouvement détruit par ces mêmes obſtacles. Car il eſt évident qu'il ſuffit de décompoſer le mouvement qu'avoit le corps avant la rencontre de l'obſtacle, en deux autres mouvemens, tels que l'obſtacle ne nuiſe point à l'un, & qu'il anéantiſſe l'autre. Par-là on peut non-ſeulement démontrer les lois du mouvement changé par des obſtacles inſurmontables, les ſeules qu'on ait trouvées juſqu'à préſent par cette méthode; on peut encore déterminer dans quel cas le mouvement eſt détruit par ces mêmes obſtacles. A l'égard des lois du mouvement changé par des obſtacles qui ne ſont pas inſurmontables en eux-mêmes, il eſt clair par la même raiſon, qu'en général il ne faut pour déterminer ces lois, qu'avoir bien conſtaté celles de l'équilibre.

Or quelle doit être la loi générale de l'équilibre des corps? Tous les Géometres conviennent, que deux corps dont les directions ſont oppoſées, ſe ſont équilibre quand leurs maſſes ſont en raiſon inverſes des vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir; mais

il n'eſt peut-être pas facile de démontrer cette loi en toute rigueur, & d'une maniere qui ne renferme aucune obſcurité; auſſi la plupart des Géometres ont-ils mieux aimé la traiter d'axiome, que de s'appliquer à la prouver. Cependant, ſi on y fait attention, on verra qu'il n'y a qu'un ſeul cas où l'équilibre ſe manifeſte d'une maniere claire & diſtincte; c'eſt celui où les maſſes des deux corps ſont égales, & leurs vîteſſes égales & oppoſées. Le ſeul parti qu'on puiſſe prendre, ce me ſemble, pour démontrer l'équilibre dans les autres cas, eſt de les réduire, s'il ſe peut, à ce premier cas ſimple & évident par lui-même.

Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement compoſé, nous conduit donc à la ſolution de tous les problêmes où l'on conſidere le mouvement d'un corps, en tant qu'il peut être altéré par un obſtacle impénétrable & mobile, c'eſt-à-dire en général par un autre corps à qui il doit néceſſairement communiquer du mouvement pour conſerver au moins une partie du ſien. De-là ces lois générales de la communication du

mouvement, que les Philoſophes ont enfin trouvées, après avoir long-temps ignoré qu'il y en eût, & après s'être long-temps trompés ſur les lois véritables.

Si les principes de la force d'inertie, du mouvement compoſé, & de l'équilibre, ſont eſſentiellement differens l'un de l'autre, comme on ne peut s'empêcher d'en convenir; & ſi d'un autre côté, ces trois principes ſuffiſent à la Mécanique, c'eſt avoir réduit cette ſcience au plus petit nombre de principes poſſible, que d'établir ſur ces trois principes toutes les lois du mouvement des corps dans des circonſtances quelconques.

A l'égard des démonſtrations de ces principes en eux-mêmes, le plan qu'on doit ſuivre pour leur donner toute la clarté & la ſimplicité dont elles ſont ſuſceptibles, eſt de les déduire toujours de la conſidération ſeule du mouvement, enviſagé de la maniere la plus ſimple & la plus claire. Tout ce que nous voyons bien diſtinctement dans le mouvement d'un corps, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, c'eſt qu'il parcourt un certain eſpace, & qu'il emploie un certain temps à le parcourir. C'eſt donc de cette ſeule idée qu'on

doit tirer tous les principes de la Mécanique, quand on veut les démontrer d'une maniere nette & précise; en conséquence de cette réflexion, le Philosophe doit, pour ainsi dire, détourner la vue de dessus les *causes motrices*, pour n'envisager uniquement que le mouvement qu'elles produisent; il doit surtout entiérement proscrire les forces inhérentes aux corps en mouvement, êtres obscurs & métaphysiques, qui ne sont capables que de répandre les ténebres sur une science claire par elle-même.

C'est par cette même raison qu'il s'abstiendra d'entrer dans l'examen de la fameuse question des *forces vives*. Cette question qui pendant trente ans a partagé les Géometres, consiste à savoir, si la force des corps en mouvement est proportionnelle au produit de la masse par la vîtesse, ou au produit de la masse par le quarré de la vîtesse: par exemple, si un corps double d'un autre, & qui a trois fois autant de vîtesse, a dix-huit fois autant de force ou six fois autant seulement. Malgré les disputes que cette question a causées, l'inutilité parfaite dont elle est pour la

Mécanique, doit la bannir d'un livre d'Elémens: cependant le grand bruit qu'elle a fait, les hommes célebres qui l'ont traitée, l'intérêt que les Savans y ont pris, nous déterminent à exposer ici très-succinctement les principes qui peuvent servir à la résoudre.

Quand on parle de la force des corps en mouvement, ou l'on n'attache point d'idée nette au mot qu'on prononce, ou l'on ne peut entendre par-là en général, que la propriété qu'ont les corps qui se meuvent, de vaincre les obstacles qu'ils rencontrent, ou de leur résister. Ce n'est donc ni par l'espace qu'un corps parcourt uniformément, ni par le temps qu'il emploie à le parcourir, ni enfin par la considération simple, unique & abstraite de sa masse & de sa vîtesse, qu'on doit estimer immédiatement la force; c'est uniquement par les obstacles qu'un corps rencontre, & par la résistance que lui font ces obstacles. Plus l'obstacle qu'un corps peut vaincre, ou auquel il peut résister, est considérable, plus on peut dire que sa *force* est grande; pourvu que sans vouloir représenter par ce mot un prétendu être qui réside dans le corps, on ne s'en

ſerve que comme d'une maniere abrégée d'exprimer un fait ; à-peu-près comme on dit qu'un corps a deux fois autant de *vîteſſe* qu'un autre, au lieu de dire qu'il parcourt en temps égal deux fois autant d'eſpace, ſans prétendre pour cela que ce mot de *vîteſſe* repréſente un être inhérent au corps.

Ceci bien entendu, il eſt clair qu'on peut oppoſer au mouvement d'un corps trois ſortes d'obſtacles : ou des obſtacles invincibles qui anéantiſſent tout-à-fait ſon mouvement, quel qu'il puiſſe être : ou des obſtacles qui n'ayent préciſément que la réſiſtance néceſſaire pour anéantir le mouvement du corps, & qui l'anéantiſſent dans un inſtant ; c'eſt le cas de l'équilibre : ou enfin des obſtacles qui anéantiſſent le mouvement peu-à-peu ; c'eſt le cas du mouvement retardé. Comme les obſtacles inſurmontables anéantiſſent également toutes ſortes de mouvemens, ils ne peuvent ſervir à faire connoître la force ; ce n'eſt donc que dans l'équilibre, ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la meſure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps, quand les produits de leurs

maſſes par leurs vîteſſes virtuelles, c'eſt-à-dire par les vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir, ſont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la maſſe par la vîteſſe, ou, ce qui eſt la même choſe, la quantité de mouvement, peut repréſenter la force. Tout le monde convient auſſi que dans le mouvement retardé, le nombre des obſtacles vaincus eſt comme le quarré de la vîteſſe; enſorte qu'un corps qui a fermé un reſſort, par exemple, avec une certaine vîteſſe, pourra avec une vîteſſe double fermer, ou tout à la fois, ou ſucceſſivement, non pas deux, mais quatre reſſorts ſemblables au premier, neuf avec une vîteſſe triple, & ainſi du reſte. D'où les partiſans des forces vives concluent que la force des corps qui ſe meuvent actuellement, eſt en général comme le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe. Au fond, quel inconvénient pourroit il y avoir à ce que la meſure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puiſque ſi l'on ne veut raiſonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet pro-

duit en ſurmontant l'obſtacle ou en lui réſiſtant ? Il faut avouer cependant, que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la maſſe par la vîteſſe, peut avoir lieu non-ſeulement dans le cas de l'équilibre, mais auſſi dans celui du mouvement retardé, ſi dans ce dernier cas on meſure la force, non par la quantité abſolue des obſtacles, mais par la ſomme des réſiſtances de ces mêmes obſtacles. Car on ne ſauroit douter que cette ſomme de réſiſtances ne ſoit proportionnelle à la quantité de mouvement, puiſque de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque inſtant, eſt proportionnelle au produit de la réſiſtance par la durée infiniment petite de l'inſtant, & que la ſomme de ces produits eſt évidemment la réſiſtance totale. Toute la difficulté ſe réduit donc à ſavoir, ſi on doit meſurer la force par la quantité abſolue des obſtacles, ou par la ſomme de leurs réſiſtances. Il paroîtroit plus naturel de meſurer la force de cette derniere maniere; car un obſtacle n'eſt tel qu'en tant qu'il réſiſte, & c'eſt à proprement parler la ſomme des réſiſtances

qui eſt l'obſtacle vaincu; d'ailleurs, en eſtimant ainſi la force, on a l'avantage d'avoir pour l'équilibre & pour le mouvement retardé une meſure commune. Néanmoins comme nous n'avons d'idée préciſe & diſtincte du mot de *force*, qu'en reſtreignant ce terme à exprimer un effet, je crois qu'on doit laiſſer chacun le maître de ſe décider comme il voudra là-deſſus; & toute la queſtion ne peut plus conſiſter, que dans une diſcuſſion méthaphyſique très-futile, ou dans une diſpute de mots plus indigne encore d'occuper des Philoſophes.

Tout ce que nous venons de dire ſuffit pour le faire ſentir à nos Lecteurs. Mais une réflexion bien naturelle achevera de les en convaincre. Soit qu'un corps ait une ſimple tendance à ſe mouvoir avec une certaine vîteſſe, tendance arrêtée par quelque obſtacle; ſoit qu'il ſe meuve réellement & uniformément avec cette vîteſſe; ſoit enfin qu'il commence à ſe mouvoir avec cette même vîteſſe, laquelle ſe conſume & s'anéantiſſe peu à peu par quelque cauſe que ce puiſſe être; dans tous ces cas, l'effet produit par le corps eſt

différent, mais le corps conſidéré en lui-même n'a rien de plus dans un cas que dans un autre ; ſeulement l'action de la cauſe qui produit l'effet eſt différemment appliquée. Dans le premier cas, l'effet ſe réduit à une ſimple tendance qui n'a point proprement de meſure préciſe, puiſqu'il n'en réſulte aucun mouvement ; dans le ſecond, l'effet eſt l'eſpace parcouru uniformément dans un temps donné, & cet effet eſt proportionnel à la vîteſſe ; dans le troiſieme, l'effet eſt l'eſpace parcouru juſqu'à l'extinction totale du mouvement, & cet effet eſt comme le quarré de la vîteſſe. Or ces différens effets ſont évidemment produits par une même cauſe ; donc ceux qui ont dit que la force étoit tantôt comme la vîteſſe, tantôt comme ſon quarré, n'ont pu entendre parler que de l'effet, quand ils ſe ſont exprimés de la ſorte. Cette diverſité d'effets, provenans tous d'une même cauſe, peut ſervir, pour le dire en paſſant, à faire voir le peu de juſteſſe & de préciſion de l'axiome prétendu ſi ſouvent mis en uſage, ſur la proportionalité des cauſes à leurs effets.

Enfin ceux-mêmes qui ne ſeroient

pas en état de remonter jusqu'aux Principes Métaphysiques de la question des forces vives, verront aisément qu'elle n'est qu'une dispute de mots, s'ils considerent que les deux partis sont d'ailleurs entiérement d'accord sur les principes fondamentaux de l'équilibre & du mouvement. Qu'on propose le même problême de Mécanique à résoudre à deux Géometres, dont l'un soit adversaire & l'autre partisan des forces vives, leurs solutions, si elles sont bonnes, seront toujours parfaitement d'accord; la question de la mesure des forces est donc entiérement inutile à la Mécanique, & même sans aucun objet réel. Aussi n'auroit-elle pas sans doute enfanté tant de volumes, si on se fût attaché à distinguer ce qu'elle renfermoit de clair & d'obscur. En s'y prenant ainsi, on n'auroit eu besoin que de quelques lignes pour décider la question : mais il semble que la plupart de ceux qui ont traité cette matiere, ayent craint de la traiter en peu de mots.

La réduction de toutes les lois de la Mécanique à trois, celle de la force d'inertie, celle du mouvement composé, & celle de l'équilibre, peut ser-

vir à réſoudre le grand Problême Métaphyſique, propoſé il y a quelques années par une des plus célebres Académies de l'Europe, *ſi les lois du mouvement & de l'équilibre des corps ſont de vérité néceſſaire ou contingente?* Pour fixer nos idées ſur cette queſtion, il faut d'abord la réduire au ſeul ſens raiſonnable qu'elle puiſſe avoir. Il ne s'agit pas de décider ſi l'Auteur de la nature auroit pu lui donner d'autres lois que celles que nous y obſervons; dès qu'on admet un Etre intelligent, capable d'agir ſur la matiere, il eſt évident que cet Etre peut à chaque inſtant la mouvoir & l'arrêter à ſon gré, ou ſuivant des lois uniformes, ou ſuivant des lois qui ſoient différentes pour chaque inſtant & pour chaque partie de matiere; l'expérience continuelle des mouvemens de notre corps, nous prouve aſſez que la matiere, ſoumiſe à la volonté d'un principe penſant, peut s'écarter dans ſes mouvemens de ceux qu'elle auroit véritablement ſi elle étoit abandonnée à elle-même. La queſtion propoſée ſe réduit donc à ſavoir ſi les lois de l'équilibre & du mouvement qu'on obſerve dans la nature, ſont différentes de celles que la matiere aban-

donnée à elle-même auroit ſuivies ; développons cette idée. Il eſt de la derniere évidence qu'en ſe bornant à ſuppoſer l'exiſtence de la matiere & du mouvement, il doit néceſſairement réſulter de cette double exiſtence certains effets, qu'un corps mis en mouvement par quelque cauſe, doit ou s'arrêter au bout de quelque temps, ou continuer toujours à ſe mouvoir ; qu'un corps qui tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme, doit néceſſairement décrire, ou la diagonale, ou quelqu'autre ligne ; que quand pluſieurs corps en mouvement ſe rencontrent & ſe choquent, il doit néceſſairement arriver, en conſéquence de leur impénétrabilité mutuelle, quelque changement dans l'état de tous ces corps, ou au moins dans l'état de quelques-uns d'entr'eux. Or des différens effets poſſibles, ſoit dans le mouvement d'un corps iſolé, ſoit dans celui de pluſieurs corps qui agiſſent les uns ſur les autres, il en eſt un qui dans chaque cas doit infailliblement avoir lieu, en conſéquence de l'exiſtence ſeule de la matiere, & abſtraction faite de tout autre principe différent, qui

pourroit modifier cet effet ou l'altérer. Voici donc la route qu'un Philosophe doit suivre pour résoudre la question dont il s'agit. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le raisonnement quelles seroient les lois de la Statique & de la Mécanique dans la matiere abandonnée à elle-même ; il doit examiner ensuite par l'expérience quelles sont ces lois dans l'univers ; si les unes & les autres sont différentes, il en conclura que les lois de la Statique & de la Mécanique, telles que l'expérience les donne, sont de vérité contingente, puisqu'elles seront la suite d'une volonté particuliere & expresse de l'Etre suprême ; si au contraire les lois données par l'expérience s'accordent avec celles que le raisonnement seul a fait trouver, il en conclura que les lois observées sont de vérité nécessaire ; non pas en ce sens que le Créateur n'eût pu établir des lois toutes différentes, mais en ce sens qu'il n'a pas jugé à propos d'en établir d'autres que celles qui résultoient de l'existence même de la matiere.

Or il est démontré, qu'un corps abandonné à lui-même doit persister éternel-

lement dans ſon état de repos ou de mouvement uniforme; il eſt démontré de même, que s'il tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale eſt la direction qu'il doit prendre de lui-même, & pour ainſi dire, choiſir entre toutes les autres. Il eſt démontré enfin, que toutes les lois de la communication du mouvement entre les corps ſe réduiſent aux lois de l'équilibre; & que les lois de l'équilibre ſe réduiſent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en ſens contraire de vîteſſes virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps ſe détruiront évidemment l'un l'autre; & par une conſéquence géométrique il y aura encore néceſſairement équilibre, lorſque les maſſes ſeront en raiſon inverſe des vîteſſes; il ne reſte plus qu'à ſavoir ſi le cas de l'équilibre eſt unique, c'eſt-à-dire, ſi quand les maſſes ne ſeront pas en raiſon inverſe des vîteſſes, un des corps devra néceſſairement obliger l'autre à ſe mouvoir. Or il eſt aiſé de ſentir que dès qu'il y a un cas poſſible & néceſſaire d'équilibre, il ne ſauroit y en avoir d'autres:

ſans cela les lois du choc des corps, qui ſe réduiſent néceſſairement à celles de l'équilibre, deviendroient indéterminées; ce qui ne ſauroit être, puiſqu'un corps venant en choquer un autre, il doit néceſſairement en réſulter un effet unique, ſuite indiſpenſable de l'exiſtence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raiſonnement, trop mathématique pour être développé dans cet Eſſai, mais que j'ai tâché de rendre ſenſible dans un autre Ouvrage (*n*).

De toutes ces réflexions il s'enſuit que les lois connues de la Statique & de la Mécanique, ſont celles qui réſultent de l'exiſtence de la matiere & du mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces lois s'obſervent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les lois de l'équilibre & du mouvement, telles que l'obſervation nous les fait connoître, ſont de vérité néceſſaire. Un Métaphyſicien ſe contenteroit peut-être de le prouver, en diſant qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur & de la ſimplicité de ſes vues, de ne point établir

(*n*) Traité de Dynamique, art. 46. & 47. *Nouv. Edit. 1758.*

d'autres lois de l'équilibre & du mouvement, que celles qui résultent de l'existence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle. Mais nous avons cru devoir nous abstenir de cette maniere de raisonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit sur un principe trop vague; la nature de l'Etre suprême nous est trop cachée, pour que nous puissions connoître directement ce qui est ou n'est pas conforme aux vues de sa sagesse; nous pouvons seulement entrevoir les effets de cette sagesse dans l'observation des lois de la nature, lorsque le raisonnement mathématique nous aura fait voir la simplicité de ces lois, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Cette réflexion peut servir, ce me semble, à nous faire apprécier les démonstrations que plusieurs Philosophes ont données des lois du mouvement d'après le principe des causes finales, c'est-à-dire d'après les vues que l'Auteur de la nature a dû se proposer en établissant ces lois. De pareilles démonstrations ne peuvent avoir de force, qu'autant qu'elles sont précédées & appuyées par des démonstrations directes & tirées

de

de principes qui ſoient plus à notre portée ; autrement il arriveroit ſouvent qu'elles nous induiroient en erreur. C'eſt pour avoir ſuivi cette route, pour avoir cru qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur de conſerver toujours la même quantité de mouvement dans l'univers, que Deſcartes s'eſt trompé ſur les lois de la percuſſion. Ceux qui l'imiteroient courroient riſque, ou de ſe tromper comme lui, ou de donner pour un principe général ce qui n'auroit lieu que dans certains cas, ou enfin de regarder comme une loi primitive de la nature, ce qui ne ſeroit qu'une conſéquence purement mathématique de quelques formules.

Quand on demande au reſte ſi les lois du mouvement ſont de vérité néceſſaire, il n'eſt queſtion que de celles par leſquelles le mouvement ſe communique d'un corps à un autre ; & nullement de celles en vertu deſquelles un corps paroît ſe mouvoir ſans aucune cauſe d'impulſion. Telles ſont par exemple les lois de la peſanteur, ſuppoſé, comme bien des Philoſophes le croient aujourd'hui, que ces lois n'ayent pas l'impulſion pour cauſe. Dans cette ſuppoſition il eſt évident que les lois dont

il s'agit ne pourroient être en aucun ſens de vérité néceſſaire ; que la chute des corps peſans feroit la ſuite d'une volonté immédiate & particuliere du Créateur; & que ſans cette volonté expreſſe , un corps placé en l'air y reſteroit en repos. La multitude, il eſt vrai, accoutumée à voir tomber un corps dès qu'il n'eſt pas ſoutenu, croit que cette ſeule raiſon ſuffit pour obliger le corps à deſcendre. Mais il eſt facile de détruire ce préjugé par une réflexion bien ſimple. Suppoſons un corps placé ſur une table horizontale ; pourquoi ne ſe meut-il pas horizontalement le long de la table, puiſque rien ne l'en empêche? Pourquoi ne ſe meut-il pas de bas en haut, puiſque rien ne s'oppoſe à ſon mouvement en ce ſens ? Pourquoi enfin ſe meut-il de haut en bas préférablement à toute autre direction, puiſque par lui-même il eſt évidemment indifférent à ſe mouvoir dans un ſens plutôt que dans un autre? Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Philoſophes s'étonnent de voir tomber une pierre; & ce phénomene ſi commun eſt en effet un des plus ſurprenans que nous préſente la nature.

La maniere dont agit cette force inconnue, qui fait tomber les corps vers la terre, n'eſt guere plus facile à concevoir que la force même. Tous les Philoſophes paroiſſent convenir que la vîteſſe avec laquelle les corps qui tombent commencent à ſe mouvoir, eſt abſolument nulle; pourquoi donc quand on ſoutient un corps peſant qui tend à tomber, éprouve-t-on une réſiſtance qu'on n'éprouve point dans tout autre ſens que le ſens vertical? On dira peut-être que dans les inſtans qui ſuivent le premier, la vîteſſe avec laquelle le corps tend à deſcendre, augmentera & deviendra finie, au lieu que dans tout autre ſens elle demeure toujours nulle, le corps n'ayant aucune tendance à ſe mouvoir que dans le ſeul ſens vertical. On peut, je le veux, expliquer par-là pourquoi un corps peſant qu'on ſoutient, tombera ſi on l'abandonne à lui même : mais on n'explique pas encore une fois pourquoi on ne peut le ſoutenir ſans effort. Car la vîteſſe finie que le corps doit acquérir dans les inſtans qui ſuivront le premier moment de la chute, n'exiſte pas encore en ce premier moment, qui eſt celui

où l'on ſoutient le corps; elle ne peut donc produire aucune réſiſtance à vaincre. Dira-t-on que la vîteſſe avec laquelle les corps peſans tendent à deſcendre au premier inſtant n'eſt pas abſolument nulle, mais ſeulement très-petite? On ſe jette alors dans une autre difficulté. Car ſuivant l'hypotheſe généralement admiſe par les Philoſophes, l'action de la peſanteur eſt continue, & tend à chaque inſtant à imprimer au corps la même vîteſſe qu'au premier inſtant; ainſi cette vîteſſe, ſi elle étoit finie au premier inſtant, ſeroit infinie au bout d'un temps fini, ce qui eſt contraire aux obſervations. Voilà donc un problême que nous laiſſons à réſoudre aux Mécaniciens Philoſophes.

XVII.

Astronomie.

L'Astronomie doit ſuivre immédiatement la Mécanique, comme étant de toutes les parties de la Phyſique la plus certaine. Elle a deux branches, la connoiſſance des phénomenes céleſ-

tes, qu'on appelle particuliérement Aſtronomie, & l'explication de ces phénomenes, qu'on nomme Aſtronomie phyſique.

Si quelque ſcience mérite à tous égards d'être traitée ſelon la méthode des inventeurs, ou du moins ſelon celle qu'ils ont pu ſuivre, c'eſt ſans doute l'Aſtronomie. Rien n'eſt peut-être plus ſatisfaiſant pour l'eſprit humain, que de voir par quelle ſuite d'obſervations, de recherches, de combinaiſons & de calculs les hommes ſont parvenus à connoître le mouvement de ce globe qu'ils habitent, & celui des autres corps de notre ſyſtême planétaire. La meilleure maniere de traiter les élémens d'Aſtronomie, eſt donc d'y ſuppoſer ſi on peut parler de la ſorte, un Aſtronome tombé des nues, & iſolé ſur la terre, à qui la nature accorde une aſſez longue vie pour connoître tout ce que l'obſervation peut découvrir de phénomenes céleſtes, & qui eſt en même temps les connoiſſances géométriques néceſſaires pour pouvoir tirer de ces phénomenes toutes les conſéquences qui en réſultent (*n*). Cette méthode,

(*n*) M. Montucla, de l'Académie Royale des

outre les avantages qu'elle a par elle-même, peut encore fournir des obſervations très-philoſophiques ſur les développemens de l'eſprit humain, & ſur la maniere dont il procede dans ſes recherches. Le génie des Philoſophes, en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité ni loi dans les phénomenes qu'ils obſervent. Commencent-ils à y ſoupçonner quelque marche réguliere? Ils imaginent auſſi-tôt la plus parfaite & la plus ſimple. Bientôt une obſervation plus ſuivie les détrompe, & ſouvent même les ramene précipitamment à leur premier avis. Enfin une étude longue, aſſidue, dégagée de préventions & de ſyſtême, les remet dans les limites du vrai, & leur apprend que pour l'ordinaire la loi des phénomenes n'eſt ni aſſez peu compoſée pour être apperçue tout-à-coup, ni auſſi irréguliere qu'on pourroit le penſer; que chaque effet venant toujours du concours de pluſieurs cauſes, la maniere

Sciences de Pruſſe, a donné dans ſon *Hiſtoire des Mathématiques*, une excellente eſquiſſe d'un Traité d'Aſtronomie, compoſé ſuivant le plan que nous propoſons ici. *Voyez* le Tome I. de cet ouvrage, p. 145. & ſuiv.

d'agir de chacune eſt ſimple, mais que le réſultat de leur action réunie eſt compliqué quoique régulier, & que tout ſe réduit à décompoſer ce réſultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter de ce que nous avançons ici, le mouvement des planetes en fournit un bien frappant. A peine a-t-on ſoupçonné que les planetes ſe mouvoient circulairement, qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits & d'un mouvement uniforme, d'abord autour de la terre, puis autour du ſoleil comme centre : l'obſervation ayant montré bientôt après que les planetes étoient tantôt plus, tantôt moins éloignées du Soleil, on a déplacé cet aſtre du centre des orbites, mais ſans rien changer ni à la figure circulaire, ni à l'uniformité du mouvement qu'on avoit ſuppoſées; on s'eſt apperçu enſuite que les orbites n'étoient ni circulaires, ni décrites uniformément, & on leur a donné la figure elliptique, la plus ſimple des ovales que nous connoiſſions; enfin on a vu que cette figure ne répondoit pas encore à tout; que pluſieurs des planetes, entr'autres Saturne,

Jupiter & la Lune ne s'y assujettissoient pas exactement dans leurs cours ; on a tâché de découvrir la Loi de leurs inégalités, & c'est le grand objet qui occupe aujourd'hui les Savans.

Ainsi des élémens d'Astronomie, composés suivant la méthode des inventeurs, & conformément au plan que nous proposons, montreroient comment on est parti d'abord des hypotheses les plus simples pour rendre raison des phénomenes ; comment on a ensuite rectifié ces hypotheses à mesure que les phénomenes ont été mieux connus ; & comment enfin on est parvenu insensiblement à porter l'Astronomie au point de perfection où nous la voyons.

Mais si l'Astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, l'Astrologie physique est une de celles qui en font le plus à la Philosophie moderne. La recherche des causes des phénomenes célestes, dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès, n'est pas d'ailleurs une spéculation stérile, & dont le mérite se borne à la grandeur de son objet & à la difficulté de le saisir. Cette recherche doit contribuer encore très-efficacement à l'a-

vancement rapide de l'Astronomie proprement dite. Car on ne pourra se flatter d'avoir trouvé les véritables causes des mouvemens des planetes, que lorsqu'on pourra assigner par le calcul les effets que peuvent produire ces causes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'observation nous a dévoilés. Or la combinaison de ces effets est assez considérable, pour qu'il en reste encore beaucoup à découvrir; par conséquent, dès qu'une fois on en connoîtra bien le principe, les conclusions géométriques que l'on en déduira feront en peu de temps appercevoir & prédire même des phénomenes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu besoin d'un long travail pour être connus, démêlés & fixés par l'observation seule.

Soit que les anciens ne fussent pas assez exactement instruits des phénomenes célestes pour entreprendre de les expliquer en détail; soit que leur physique consistât plus dans la recherche des faits que dans celle des causes; soit enfin qu'ils n'eussent pas fait assez de progrès dans les Sciences Physico-Mathématiques, pour être en état de ré-

duire aux loix de la Mécanique les mouvemens des corps céleſtes, leurs ouvrages n'ont preſque été d'aucun ſecours ſur ce point aux Philoſophes qui ſont venus depuis. Il eſt vrai que les différentes hypotheſes imaginées par les modernes pour expliquer le ſyſtême du monde, l'avoient déjà été par les anciens; & on n'en ſera pas ſurpris, ſi on conſidere qu'en ce genre les hypotheſes vraiſemblables ſe préſentent aſſez naturellement à l'eſprit, que les combinaiſons d'idées générales doivent être bientôt épuiſées, & par une eſpece de révolution forcée, être ſucceſſivement remplacées les unes par les autres. C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que nous n'avons aujourd'hui dans notre Phyſique preſqu'aucun principe général, dont l'énoncé ou du moins le germe ne ſe trouve chez les anciens. C'eſt peut-être auſſi pour cela que la Philoſophie moderne s'eſt rapprochée ſur pluſieurs points de ce qu'on a penſé dans le premier âge de la Philoſophie; parce qu'il ſemble que la premiere impreſſion de la nature eſt de nous donner des idées juſtes, qu'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nou-

veauté, & auxquelles enfin on est forcé de revenir. Quoi qu'il en soit, ce que les anciens ont imaginé sur le systême du monde, ou du moins ce qui nous reste de leurs opinions là-dessus, est si vague & si mal prouvé, qu'on n'en sauroit tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts & profonds, qui sont la pierre de touche de la vérité d'un systême, & que certains Auteurs affectent d'en appeller l'appareil, mais qui en sont réellement le corps & la substance; parce qu'ils en renferment les preuves les plus subtiles & les plus incontestables, & qu'ils en font par conséquent la difficulté & le mérite. Qu'importe à l'honneur de Copernic, que quelques anciens Philosophes ayent cru le mouvement de la terre, si les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été suffisantes pour empêcher le plus grand nombre de croire le mouvement du soleil? Qu'importe à la gloire de Newton, qu'Empédocle ou d'autres ayent eu quelques idées vagues & informes du systême de la gravitation, quand ces idées ont été dénuées des preuves nécessaires pour les appuyer? En vain un Savant illustre, en revendiquant nos

hypothefes & nos opinions à l'ancienne Philofophie, a cru la venger d'un mépris injufte, que les vrais Savans & les bons efprits n'ont jamais eu pour elle. Sa differtation fur ce fujet, ne fait ce me femble, ni beaucoup de tort aux modernes, ni beaucoup d'honneur aux anciens; mais feulement beaucoup à l'érudition & aux lumieres de fon Auteur (*o*).

Defcartes, ce Philofophe à qui les fciences & l'efprit humain ont tant d'obligation, dont les erreurs même étoient au deffus de fon fiecle, & n'ont été que trop long-temps au deffus du nôtre, eft proprement le premier qui ait traité du fyftême du monde avec quelque foin & quelqu'étendue. Dans un temps où les obfervations Aftronomiques, la Mécanique & la Géométrie étoient encore très-imparfaites, il imagina pour expliquer les mouvemens des planetes, l'ingénieux & célebre fyftême des tourbillons. La matiere fubtile, difoit ce Philofophe, fe meut circulairement autour du foleil; en vertu de ce mouvement elle a une force centrifuge; en vertu de

(*o*) *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *tom. 18, pag. 97.*

cette force, toutes les parties du fluide mu en tourbillon tendent à s'éloigner du soleil; elles doivent donc imprimer aux planetes une tendance vers cet astre, c'est-à dire dans un sens contraire à la direction de la force centrifuge ; par la même raison qu'un fluide qui pese du haut en bas, tend à pousser de bas en haut les corps qu'on y plonge, & les y pousse en effet, s'ils tendent de haut en bas avec moins de force que lui. La Philosophie ancienne & moderne n'a peut-être rien imaginé de plus simple en apparence & de plus naturel que cette hypothese. Mais si avant l'examen elle paroît conforme au gros des phénomenes, les détails & l'examen approfondi de ces mêmes phénomenes font bientôt voir qu'elle ne peut subsister; c'est ce qui a obligé Newton d'y substituer l'hypothese de la gravitation universelle, qui moins séduisante peut-être au premier coup d'œil, a presque cessé d'être une hypothese par son accord admirable avec les observations astronomiques.

Parmi les différentes suppositions que nous pouvons imaginer pour ex-

pliquer un effet, les seules dignes de notre examen sont celles qui par leur nature nous fournissent des moyens infaillibles de nous assurer si elles sont vraies. Le systême de sa gravitation est de ce nombre, & mériteroit par cela seul l'attention des Philosophes. On n'a point à craindre ici cet abus du calcul & de la Géométrie, dans lequel les Physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypotheses. Les planetes étant supposées se mouvoir, ou dans le vuide, ou au moins dans un espace non résistant, & les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues, c'est un problême purement mathématique, que de déterminer les phénomenes qui en doivent naître; on a donc le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement du systême Newtonien, & cet avantage ne sauroit être saisi avec trop d'empressement; il seroit à souhaiter que toutes les questions de la Physique pussent être aussi incontestablement décidées. Ainsi on ne pourra regarder comme vrai le systême de la gravitation, qu'après s'être assuré par des calculs précis qu'il répond exacte-

ment aux phénomenes ; autrement l'hypothese Newtonienne ne mériteroit aucune préférence sur celle des tourbillons, par laquelle on explique à la vérité bien des circonstances du mouvement des planetes, mais d'une maniere si incomplette, & pour ainsi dire si lâche, que si les phénomenes étoient tout autre qu'ils ne sont, on les expliqueroit toujours de même, très-souvent aussi bien, & quelquefois mieux. Le systême de la gravitation ne nous permet aucune illusion de cette espece ; un seul article où l'observation démentiroit le calcul, feroit écrouler l'édifice, & relégueroit la théorie Newtonienne dans la classe de tant d'autres, que l'imagination a enfantées, & que l'analyse a détruites.

L'accord qu'on a remarqué entre les phénomenes célestes & les calculs fondés sur le systême de la gravitation, accord qui se vérifie tous les jours de plus en plus, semble avoir pleinement décidé les Philosophes en faveur de ce systême. Les preuves en sont répandues dans une infinité d'ouvrages, & le précis de ces preuves doit se trouver dans des élémens de Philosophie. C'est par

un pareil examen, par une analyse rigoureuse des faits, qu'il faut juger la Philosophie Newtonienne, & non par des raisonnemens métaphysiques, aussi peu propres à détruire une hypothese qu'à l'établir. Ne pouvant entrer ici dans ce détail, nous nous bornerons à exposer ce qu'il nous semble qu'on doit penser en général du systême de la gravitation, des applications qu'on en a faites, & de l'extension plus ou moins grande qu'on lui a donnée.

Les observations astronomiques démontrent que les planetes se meuvent ou dans le vuide, ou dans un milieu fort rare, ou enfin, comme l'ont prétendu quelques Philosophes, dans un milieu fort dense qui ne résiste pas (ce qui seroit néanmoins très-difficile à concevoir); mais quelque parti qu'on prenne sur la nature du milieu dans lequel les planetes se meuvent, il est au moins constant par l'observation, qu'elles ont une tendance vers le soleil. Ainsi la gravitation des planetes vers le soleil, quelle qu'en soit la cause, est un fait qu'on doit regarder comme démontré, ou rien ne l'est en Physique. La gravitation des planetes secondaires

ou satellites vers leurs planetes principales, est un second fait évident & démontré par les mêmes raisons & par les mêmes faits. Les preuves de la gravitation des planetes principales vers leurs satellites ne sont pas en aussi grand nombre; mais elles suffisent cependant pour nous faire reconnoître cette gravitation. Les phénomenes du flux & reflux de la mer, & sur-tout ceux de la précession des équinoxes, si bien d'accord avec les observations, prouvent invinciblement que la terre tend vers la lune. Nous n'avons pas (du moins jusqu'ici) de semblables preuves pour les autres satellites; mais l'analogie seule ne suffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les planetes & leurs satellites est réciproque? On peut à la vérité abuser en Physique de cette maniere de raisonner, pour s'élever quelquefois à des conclusions trop générales; mais il semble, ou qu'il faut absolument renoncer à l'analogie, ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire usage.

Si l'action est réciproque entre chaque planete & ses satellites, elle ne paroît pas l'être moins entre les planetes

premieres. Indépendamment des raiſons tirées de l'analogie, qui ont à la vérité moins de force ici que dans le cas dont on vient de parler, mais qui pourtant en ont encore, il eſt certain que Saturne éprouve dans ſon mouvement des variations ſenſibles ; & il eſt fort vraiſemblable que Jupiter eſt la principale cauſe de ces variations. Le temps ſeul, il eſt vrai, pourra nous éclairer pleinement ſur ce point, les Géometres & les Aſtronomes n'ayant encore ni des obſervations aſſez complettes ſur les mouvemens de Saturne, ni une théorie aſſez exacte des dérangemens que Jupiter lui cauſe. Mais il y a beaucoup d'apparence que Jupiter qui eſt ſans comparaiſon la plus groſſe de toutes les planetes, entre au moins pour beaucoup dans la cauſe de ces dérangemens. Nous diſons pour beaucoup & non pour tout ; car outre une cauſe dont nous parlerons dans un moment, l'action des cinq ſatellites de Saturne pourroit encore produire quelque dérangement dans cette planete ; & peut-être ſera t-il néceſſaire d'avoir égard à l'action des ſatellites pour déterminer entiérement & avec exactitude toutes les inégalités

du mouvement de Saturne, auſſi bien que celles de Jupiter.

Si les ſatellites agiſſent ſur les planetes principales, & ſi celles-ci agiſſent les unes ſur les autres, elles agiſſent donc auſſi ſur le Soleil; c'eſt une conſéquence aſſez naturelle. Mais juſqu'ici les faits nous manquent encore pour la vérifier. Le moyen le plus sûr de décider cette queſtion, eſt d'examiner les inégalités de Saturne. Car il eſt démontré, que ſi Jupiter & Saturne agiſſent ſur le Soleil, il doit réſulter de cette action une variation particuliere dans le mouvement apparent de Saturne vu du Soleil; c'eſt aux Aſtronomes à s'aſſurer ſi cette variation exiſte, & ſi elle eſt telle que la théorie la donne.

On peut voir par ce détail quels ſont les différens degrés de certitude que nous avons juſqu'ici du ſyſtême de l'attraction, & quelle nuance obſervent ces degrés. Ce ſera la même choſe, quand on voudra tranſporter le ſyſtême général de l'attraction des corps céleſtes, à l'attraction des corps terreſtres ou ſublunaires. Nous remarquerons en premier lieu, que cette attraction ou gravitation générale ſe manifeſte moins

en détail dans toutes les parties de la matiere qui nous environne, qu'elle ne fait pour ainsi dire en total dans les différens globes qui composent le systême du monde; nous remarquerons outre cela, qu'elle se manifeste dans quelques-uns des corps terrestres plus que dans les autres, qu'elle paroît agir ici par impulsion, là par une mécanique inconnue; ici suivant une loi, là suivant une autre; enfin plus nous généraliserons & nous étendrons la gravitation, plus ses effets nous paroîtront variés, & plus nous la trouverons obscure, & en quelque maniere informe, dans les phénomenes qui en résultent ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réservés sur cette généralisation, aussi bien que sur la nature de la force qui produit la gravitation des planetes. Reconnoissons seulement que les effets de cette force n'ont pu se réduire encore à aucune des lois connues de la Mécanique; n'emprisonnons point la nature dans les limites étroites de notre intelligence; approfondissons assez l'idée que nous avons de la matiere, pour être circonspects sur les propriétés que nous lui attribuons, ou que nous lui

refusons ; & n'imitons pas le grand nombre des Philosophes modernes, qui en affectant un doute raisonné sur les objets qui les intéressent le plus, semblent vouloir se dédommager de ce doute par des assertions prématurées sur les questions qui les touchent le moins.

Il y a donc, par rapport à l'attraction, deux points sur lesquels on ne sauroit procéder avec trop de prudence ; le premier est de ne pas prononcer trop affirmativement sur la nature de la cause qui produit la gravitation des planetes ; le second, de ne pas transporter trop légérement cette force, des corps célestes aux corps qui nous environnent. D'un côté on n'a pu jusqu'à présent déduire l'attraction des autres lois connues de la nature, & en particulier des lois de l'impulsion des fluides ; de l'autre il paroît difficile de comprendre comment deux corps placés dans le vide agissent l'un sur l'autre par leur seule présence. La difficulté de le concevoir augmente encore, quand on fait attention à la loi suivant laquelle l'attraction agit. Les corps célestes s'attirent en raison inverse du quarré de leurs distances, c'est-à-dire, qu'à une

diſtance double leur attraction eſt quatre fois moindre, neuf fois à une diſtance triple, & ainſi du reſte. Or ſi la ſeule préſence des corps ſuffit pour produire leur attraction, pourquoi cette attraction n'eſt-elle pas la même à quelque diſtance que ce ſoit ? L'action de la lumiere, & en général pluſieurs autres actions ſemblables, ſont à la vérité en raiſon inverſe du quarré de la diſtance comme celle de l'attraction ; mais l'action de la lumiere paroît produite par des corpuſcules qui ſont élancés ou pouſſés par le corps lumineux ; & comme le nombre des rayons qui partant d'un centre frappent un même corps, diminue à meſure que le corps s'éloigne, il eſt évident que la diſtance doit diminuer l'action de la lumiere. Dans le ſyſtême de l'attraction on ne peut rien imaginer de ſemblable, à moins qu'on n'attribue l'attraction à l'action d'un fluide, hypotheſe qui ne ſauroit à d'autres égards ſe concilier avec les phénomenes. Soit que M. Newton fût frappé de ces raiſons ou de quelques autres ſemblables, ſoit qu'il voulût ménager les préjugés bien ou mal fondés des Philoſophes de ſon temps ſur la néceſſité

de l'impulsion pour produire le mouvement des corps, il ne s'est jamais expliqué clairement par rapport à la nature de la force attractive. Il ne nie point qu'elle ne puisse être l'effet de l'impulsion; il tâche même de l'y réduire. Mais les idées qu'il propose pour remplir ce but, sont si imparfaites & si vagues, qu'il est difficile de penser qu'un si grand Philosophe pût en être satisfait. On sent même en le lisant, malgré tous les faux-fuyans dont il se couvre, qu'il étoit fort porté à regarder l'attraction comme un premier principe & comme une loi primitive de la nature. Car d'un côté il admet une attraction réciproque entre les corps, réciprocité qui semble supposer que l'attraction est une propriété inhérente à la matiere; de l'autre il remarque que la gravitation est proportionnelle à la quantité de matiere que les corps contiennent, & qu'elle vient d'une cause qui *pénetre* les corps, au lieu que l'impulsion est proportionnelle à la quantité de surface. Enfin, ce qui semble dévoiler pleinement la maniere dont M. Newton pensoit à cet égard, c'est qu'il a consenti qu'on imprimât à la

tête de la ſeconde édition de ſes Principes la fameuſe Préface, dans laquelle M. Cotes ſon diſciple dit expreſſément, que l'attraction eſt une propriété auſſi eſſentielle à la matiere que l'impénétrabilité & l'étendue; aſſertion qui nous paroît trop précipitée, quelque ſentiment qu'on ſuive d'ailleurs ſur la nature de la force attractive. Car cette force pourroit être une propriété *primordiale*, un principe général de mouvement dans la nature, ſans être pour cela une propriété *eſſentielle* de la matiere. Dès que nous concevons un corps, nous le concevons étendu, impénétrable, diviſible & mobile; mais nous ne concevons pas néceſſairement qu'il agiſſe ſur un autre corps. La gravitation, ſi elle eſt telle que la conçoivent les Attractionnaires décidés, ne peut avoir pour cauſe que la volonté d'un être ſouverain, qui aura voulu que les corps agiſſent les uns ſur les autres à diſtance comme dans le contact.

Quoi qu'il en ſoit, fût-il abſolument impoſſible de réduire la force attractive aux lois de l'impulſion, c'eſt aux phénomenes ſeuls à nous décider ſur l'exiſtence de cette force. Si parmi ceux

que

que nous connoissons, ou que nous découvrirons dans la suite, il s'en trouvoit quelques uns de contraires à l'attraction, nos Géometres en seroient plus embarrassés, & nos Métaphysiciens plus à leur aise. Mais s'ils décidoient en sa faveur, il faudroit bien prendre le parti de l'admettre, dût-on se résoudre à n'avoir pas une idée plus nette de la vertu par laquelle les corps s'attirent que de celle par laquelle ils se choquent. Croit-on en effet avoir une idée claire de la vertu impulsive des corps? Quoiqu'il soit bien prouvé qu'une portion de matiere mise en mouvement doit communiquer une partie de ce mouvement à une autre portion de matiere qu'elle rencontre, peut-on concevoir d'une maniere distincte cette vertu secrette par laquelle le mouvement se transmet d'un corps dans un autre? Les phénomenes nous prouvent l'existence de la matiere, sans nous rien apprendre sur sa nature. Les mêmes phénomenes nous font connoître les forces qui agissent sur elle, sans nous éclairer sur la nature de ces forces.

L'extension du principe de l'attraction aux corps qui nous environnent,

eſt encore un point ſur lequel les Philoſophes ne ſauroient être trop réſervés. En premier lieu, la maniere dont on explique par cette derniere attraction pluſieurs phénomenes, n'eſt pas à beaucoup près auſſi préciſe que celle dont on explique par le même principe les phénomenes aſtronomiques. En ſecond lieu, les attractions tant magnétiques qu'électriques, paroiſſent l'effet d'un fluide inviſible, & doivent nous faire douter ſi un pareil fluide n'eſt pas auſſi la cauſe des autres attractions qu'on obſerve entre les corps terreſtres. En troiſieme lieu, l'expérience prouve invinciblement que la force attractive entre les corps terreſtres doit avoir d'autres lois que celles de l'attraction planétaire; & c'eſt peut-être une raiſon de douter qu'elle exiſte en effet; car il n'eſt pas naturel de penſer que la loi de l'attraction, ſi cette loi eſt un principe primitif, ne ſoit pas uniforme & abſolument la même pour toutes les parties de la matiere. Quelques Philoſophes, il eſt vrai, ont imaginé des lois d'attraction qui paroiſſent renfermer celle des corps céleſtes & celle qu'on ſuppoſe entre les corps terreſ-

tres qui nous environnent. Mais outre que les lois imaginées à cet effet n'ont pas cette ſimplicité qui pourroit ſeule prévenir en leur faveur, elles ne ſont pas auſſi propres qu'on le ſuppoſe à concilier tous les phénomenes. Car ſuivant ces lois l'attraction devroit être preſque infiniment grande dans le contact des corps; ainſi la peſanteur des corps qui touchent la ſurface de la terre, devroit être fort différente de celle des corps qui en ſont peu éloignés, ce qui eſt contraire aux obſervations. Gardons-nous donc bien de précipiter notre jugement ſur la nature & ſur l'exiſtence même d'une force attractive entre les corps terreſtres. Le ſyſtême du monde nous donne lieu de ſoupçonner légitimement, que le mouvement des corps n'a peut-être pas l'impulſion ſeule pour cauſe; que ce ſoupçon nous rende ſages; ne nous preſſons pas de conclure que l'attraction ſoit un principe univerſel, juſqu'à ce que nous y ſoyons forcés par les phénomenes. Nous aimons, il eſt vrai, à généraliſer en Philoſophie nos découvertes, & juſqu'à nos hypotheſes; cette maniere de raiſonner nous plaît, parce qu'elle flatte

notre vanité & ſoulage notre pareſſe ; mais la nature n'eſt pas obligée de ſe conformer à nos idées. Tâchons de bien diſtinguer ce qui eſt autour de nous, & ne portons notre vue au-delà qu'avec beaucoup de timidité : autrement nous n'en verrions que plus mal en croyant voir plus loin ; les objets éloignés ſeroient toujours confus, & ceux qui étoient à nos pieds nous échapperoient.

Nous avons dit plus haut, que les phénomenes ſont le ſeul moyen de juger l'attraction. Mais il ne faut pas prononcer trop légérement qu'ils y ſont conformes, il ne faut pas non plus juger trop précipitamment qu'ils y ſont contraires. Tel effet qui paroît contredire en apparence le ſyſtême de la gravitation, en devient une des plus fortes preuves, quand on ſait l'approfondir, & démêler les cauſes qui le produiſent. Nous n'en apporterons que deux exemples. Les Philoſophes conviennent unanimement que le flux & reflux de la mer eſt dû principalement à l'action de la lune ; mais ils ſe partagent ſur la maniere dont cette action produit le flux & reflux. Les Carté-

siens prétendent que la lune en passant au-dessus de la terre, presse le fluide renfermé entre la terre & elle, & que la pression de ce fluide fait soulever les eaux au-dessous de la lune. On leur objecte avec raison que cette pression devroit refouler les eaux au lieu de les élever. Mais de leur côté ils objectent aux Newtoniens, que si l'attraction de la lune sur la terre produisoit le flux & reflux, cette attraction en élevant les eaux dans le méridien au-dessus duquel la lune est placée, devroit les abaisser dans la partie opposée du même méridien ; or il est bien constaté par les observations, que les eaux s'élevent également quand la lune passe au méridien, soit au-dessus soit au-dessous de l'horizon. Pour répondre sans figure, sans calcul, & d'une maniere simple & facile à cette objection tant répétée, une des principales que les Cartésiens ont opposée au systême de la gravitation, imaginons que la terre soit une masse en partie solide & en partie fluide, & que la lune exerce son attraction sur cette masse ; supposons de plus, que les parties dont la terre est composée

gravitent vers ſon centre, en même temps qu'elles ſont attirées par la lune ; il eſt certain que ſi toutes les parties du fluide & du globe qu'il couvre étoient attirées avec une égale force, & ſuivant des directions paralleles, l'action de la lune n'auroit d'autre effet, que de mouvoir ou de déplacer toute la maſſe du globe & du fluide, ſans cauſer d'ailleurs aucun dérangement dans la ſituation reſpective de leurs parties. Mais ſuivant les lois de l'attraction, les parties de l'hémiſphere ſupérieur, c'eſt-à-dire, de celui qui eſt le plus près de la lune, ſont attirées avec plus de force que le centre du globe, & au contraire les parties de l'hémiſphere intérieur ſont attirées avec moins de force; d'où il s'enſuit que le centre du globe étant mu par l'action de la lune, le fluide qui couvre l'hémiſphere ſupérieur, & qui eſt attiré plus fortement, doit tendre à ſe mouvoir plus vîte que le centre, & par conſéquent s'élever, avec une force égale à l'excès de la force qui l'attire ſur celle qui attire le centre. Au contraire le fluide de l'hémiſphere inférieur étant moins attiré que le centre du

globe, doit se mouvoir moins vîte; il doit donc fuir ce centre pour ainsi dire, & s'en éloigner avec une force à peu près égale à celle du fluide de l'hémisphere supérieur. Ainsi le fluide s'élevera aux deux points opposés qui sont dans la ligne par où passe la lune. Toutes les parties de ce fluide accourront, si on peut s'exprimer ainsi, pour s'approcher de ces points avec d'autant plus de vîtesse qu'elles en seront plus proches. Le sophisme des Cartésiens consiste, en ce qu'ils supposent que l'élévation des eaux de la mer est produite par l'attraction totale que la lune exerce sur ces eaux; au lieu qu'elle n'est produite que par la différence de cette attraction, & de celle que la lune exerce sur le centre de la terre.

Il en est de même d'une autre objection des Cartésiens sur les orbites planétaires. S'il étoit vrai, disent-ils, que les planetes eussent une force de tendance vers le soleil, elles devroient s'en approcher continuellement, & par conséquent décrire autour de cet astre des orbes en spirale au lieu de courbes qui rentrent en elles-mêmes. Mais qui ne voit que le mouvement des planetes

dans leur orbite eſt compoſé de deux autres; d'un mouvement rectiligne en vertu duquel elles tendent continuellement à s'échapper par la tangente, & d'un mouvement de tendance vers le ſoleil, qui change ce mouvement rectiligne en curviligne, & retient à chaque inſtant les planetes dans leur orbite? Par le premier de ces mouvemens les planetes tendent à s'éloigner du ſoleil; par le ſecond elles tendent à s'en rapprocher. Si donc la force du premier mouvement pour les éloigner du centre, eſt plus grande que celle du ſecond mouvement pour les en rapprocher, elles doivent s'éloigner du ſoleil malgré leur gravitation vers cet aſtre. Le calcul ſeul peut déterminer les cas où l'une des deux forces l'emporte ſur l'autre; & ce calcul fait voir en effet, que quand une planete eſt arrivée à une certaine diſtance du ſoleil, elle doit s'en éloigner de nouveau juſqu'à un certain point, pour s'en rapprocher enſuite.

Ces deux exemples indiquent ſuffiſamment au Philoſophe la méthode qu'il doit ſuivre, ſoit pour déterminer la nature de la force qui fait tendre les planetes les unes vers les autres,

soit pour connoître les effets de cette force. Mais en voilà assez par rapport à cet objet, le premier & presque le seul sur lequel doive rouler l'Astronomie physique.

Nous finirons cet article par une observation que nous ne pouvons refuser à la vérité. Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens sur le systême du monde, on conviendra, ce me semble, que l'Astronomie physique est aujourd'hui plus redevable aux François qu'à aucune autre nation. C'est dans les travaux qu'ils ont entrepris, dans les ouvrages qu'ils ont mis sous les yeux de l'Europe, que le systême Newtonien trouvera désormais ses preuves les plus incontestables & les plus profondes. Il est vrai qu'en Mathématique, toutes choses d'ailleurs égales, chaque siecle doit l'emporter sur celui qui le précede, parce qu'en profitant des lumieres qu'il en a reçues, il y ajoute encore; mais on n'en doit pas moins de justice à ceux qui savent le mieux profiter de ces lumieres, & les étendre davantage. S'il y a un cas dans lequel la prévention nationale soit

permiſe, où plutôt dans lequel cette prévention ne puiſſe avoir lieu, c'eſt lorſqu'il s'agit des découvertes purement géométriques, dont la réalité ni la propriété ne peuvent être conteſtées, & dont le fruit appartient d'ailleurs à tout l'univers. Ainſi notre nation, que certains ſavans étrangers, & peut-être même quelques François ſemblent prendre à tâche de rabaiſſer, ne pourroit-elle pas s'appliquer avec raiſon ce qu'un Ecrivain éloquent & Philoſophe a dit de ſon ſiecle, qui à pluſieurs égards reſſembloit aſſez au nôtre? *Nec omnia apud priores meliora, ſed noſtra quoque ætas quædam artium & laudis imitanda poſteris tulit.*

XVIII.

Optique.

Avant que de paſſer de l'Aſtronomie à la Phyſique proprement dite, il eſt deux parties de cette derniere ſcience ſur leſquelles les Mathématiques ont une influence ſi conſidérable, qu'il eſt néceſſaire de les enviſager ſéparément.

La premiere est l'Optique, qui renferme la théorie de la lumiere & les lois de la vision. La théorie de la lumiere & l'examen de ses propriétés forment un objet presque entiérement mathématique. Sans s'embarrasser si la lumiere se propage par la pression d'un fluide, ou, ce qui paroît plus vraisemblable, par une émission de corpuscules lancés du corps lumineux; sans discuter les difficultés particulieres à chacune de ces hypotheses, difficultés assez considérables pour avoir fait douter au grand Newton *si la lumiere étoit un corps*, il suffit au Philosophe d'observer trois choses; que la lumiere se répand en ligne droite; qu'elle se réfléchit par un angle égal à l'angle d'incidence; & qu'enfin elle se rompt en passant d'un milieu dans un autre, suivant certaines lois que l'expérience peut aisément découvrir. Ces trois principes serviroient à démontrer les lois que suit la lumiere dans sa réflexion sur différentes surfaces; celles de son passage à travers différens milieux; celles de la différente réfrangibilité des rayons, qui produit la différence des couleurs, & d'où résulte entre autres l'explication rigou-

reuſe & mathématique de l'arc-en-ciel; phénomene admirable, dont il eſt aſſez étonnant que le Philoſophe connoiſſe ſi bien la cauſe, en même temps qu'il ignore pourquoi une pierre tombe; tant l'étude de la nature ſemble faite pour flatter & pour humilier à la fois la vanité humaine.

Quiconque réfléchira ſur la maniere dont on démontre en Optique ces différentes propriétés de la lumiere, ne ſera pas ſurpris que l'illuſtre aveugle Saunderſon ait donné des leçons publiques de cette ſcience, ſans avoir aucune idée de la maniere dont les rayons de lumiere produiſent la viſion. Il lui ſuffiſoit de regarder ces rayons comme des faiſceaux de lignes droites, qui en agiſſant ſur les yeux produiſent à peu près l'effet du toucher; avec cette différence que le toucher s'exerce par le contact immédiat, & la vue par l'action d'une matiere placée entre l'œil & le corps lumineux, à peu près comme un aveugle reconnoît au moyen de ſon bâton les corps éloignés de lui. Ces ſuppoſitions faites, les propoſitions d'Optique étoient pour Saunderſon des Théorêmes de Géométrie pure, qu'il

démontroit comme il eût fait ceux d'Euclide, & où ſe trouve en effet la même évidence mathématique.

Il s'en faut beaucoup qu'on puiſſe porter cette évidence dans la partie de l'Optique qui examine les lois de la viſion. Rien n'eſt moins ſatisfaiſant, il faut l'avouer, que les raiſonnemens des Philoſophes ſur les moyens par leſquels l'œil juge de la diſtance & de la grandeur apparente des objets, ſur le lieu où l'on voit l'image dans les miroirs & dans les verres courbes, enfin ſur les jugemens qu'on porte de la grandeur de cette même image. Ce ſont là néanmoins les queſtions préliminaires & fondamentales de la Théorie de la viſion, dans laquelle il eſt impoſſible de faire aucun progrès ſans les avoir réſolues. Auſſi le Philoſophe ne doit-il guere traiter ces différens objets, que pour faire ſentir combien il y reſte à déſirer, ou plutôt que tout y eſt encore à faire, & pour indiquer, s'il eſt poſſible, les moyens de répandre de nouvelles lumieres ſur une matiere ſi curieuſe.

Ce que nous venons de dire de l'Optique, nous pouvons le dire à peu

près d'une autre ſcience qui lui eſt analogue, de l'Acouſtique ou de la Théorie des ſons. Les Mathématiques nous fourniſſent des méthodes pour calculer les vibrations des cordes ſonores, eu égard à leur degré de tenſion, à leur groſſeur & à leur longueur; mais quelle eſt la cauſe du plaiſir que certains accords produiſent en nous, & des ſenſations déſagréables que d'autres nous font éprouver? Voilà ſur quoi nous ne ſommes pas plus inſtruits, qu'on ne l'étoit du temps de Pythagore. Il ne faut en ce genre qu'une légere connoiſſance des faits pour ſe convaincre de l'inſuffiſance des raiſons qu'on en donne (*p*). L'expérience ſeule eſt donc la baſe de l'Acouſtique, & c'eſt de là qu'il en faut tirer des regles. Un célebre Muſicien de nos jours a déjà frayé cette route, en déduiſant avec ſuccès de la réſonnance du corps ſonore les principales regles de l'harmonie. Mais ayant à débrouiller le premier cette matiere difficile, qui ſur un grand nombre de points importans ne paroît pas ſuſceptible de démonſtration, il a

(*p*) *Voyez* dans l'Encyclopédie les articles CONSONANCE & FONDAMENTAL.

été souvent obligé, comme il le reconnoît lui-même, de multiplier les *analogies*, *les transformations*, *les convenances*, pour satisfaire la raison *autant qu'il est possible* dans l'explication des phénomenes. L'illustre Artiste dont il s'agit, a été pour nous le Descartes de la Musique. On ne peut se flatter, ce me semble, de faire quelque progrès dans la théorie de cette science, qu'en suivant la méthode qu'il a tracée.

X I X.

Hydrostatique & Hydraulique.

LA seconde science dont nous avons à parler, est celle de l'équilibre & du mouvement des fluides, & de leur action sur les corps solides qui y sont plongés. La théorie de l'équilibre des fluides se nomme Hydrostatique; celle de leur mouvement & de leur résistance s'appelle Hydraulique.

Si on connoissoit la figure & la disposition mutuelle des particules qui composent les fluides, il ne faudroit point d'autres principes que ceux de la

Mécanique ordinaire, pour déterminer les lois de leur équilibre, de leur mouvement & de leur action; car la recherche de ces lois dans un systême quelconque de corpuscules, n'est qu'un problême de Mécanique pour la solution duquel on a tous les principes qu'on peut désirer. Cependant plus le nombre de corpuscules seroit grand, plus il deviendroit difficile d'appliquer le calcul aux principes d'une maniere simple & commode; ainsi une telle méthode ne seroit guere praticable dans la Mécanique des fluides. Mais nous sommes même bien éloignés d'avoir toutes les données nécessaires pour être à portée de faire usage de cette méthode. Nous ignorons la figure & l'arrangement des parties des fluides; nous ignorons comment ces parties se meuvent entre elles. Il y a d'ailleurs une si grande différence entre un fluide & un amas de corpuscules solides, que les lois de la pression des fluides sont très-différentes des lois de la pression des solides. L'expérience seule a pu nous instruire en détail des lois de l'Hydrostatique, que la théorie la plus subtile n'auroit jamais pu nous faire soup-

çonner; & depuis même qu'elles sont connues, on n'a pu trouver encore d'hypothese satisfaisante pour les expliquer, & pour les réduire aux principes ordinaires du mouvement & de l'équilibre. Aussi le mécanisme intérieur des fluides, si peu analogue à celui des autres corps, devroit être pour les Philosophes un objet particulier d'admiration, si l'étude des phénomenes les plus simples ne les avoit accoutumés à ne s'étonner de rien, ou plutôt à s'étonner également de tout. Aussi peu éclairés que le peuple sur les premiers principes de toutes choses, ils n'ont & ne peuvent avoir d'avantage que dans la combinaison qu'ils font de ces principes & dans les conséquences qu'ils en tirent; & c'est dans cette espece d'Analyse que les Mathématiques leur sont utiles. C'est avec le secours seul de ces sciences qu'il est permis de pénétrer dans les fluides, & de découvrir le jeu de leurs parties, l'action qu'exercent les uns sur les autres ces atomes innombrables dont un fluide est composé, & qui paroissent tout à la fois unis & divisés, dépendans & indépendans les uns des autres.

L'ignorance où l'on est de la consti-

tution intérieure des fluides, n'a donc pas empêché les Phyſiciens Géometres de faire de grands progrès dans la ſcience de l'équilibre & du mouvement de ces corps. Ne pouvant déduire immédiatement & directement de la nature des fluides les lois de leur équilibre & de leur mouvement, ils les ont au moins réduites à des principes d'expérience, qu'ils ont regardé (faute de mieux) comme les propriétés fondamentales des fluides, & comme celles auxquelles il falloit rapporter toutes les autres. La nature eſt une machine immenſe dont les reſſorts principaux nous ſont cachés; nous ne voyons même cette machine qu'à travers un voile qui nous dérobe le jeu des parties les plus délicates; entre les parties plus frappantes, ou ſi l'on veut plus groſſieres, que ce voile nous permet d'entrevoir & de découvrir, il en eſt pluſieurs qu'un même reſſort met en mouvement, & c'eſt là ſur-tout ce que nous devons chercher à demêler. Condamnés comme nous le ſommes à ignorer l'eſſence & la contexture intérieure des corps, la ſeule reſſource qui reſte à notre ſagacité, eſt de tâcher au moins de ſaiſir dans

chaque matiere l'analogie des phénomenes, & de les rappeller tous à un petit nombre de faits primitifs & fondamentaux. C'est ainsi que Newton, sans assigner la cause de la gravitation universelle, n'a pas laissé de démontrer que le systême du monde est uniquement appuyé sur les lois de cette gravitation.

Nous jugerons aisément du plan que nous devons suivre dans la mécanique des fluides, si nous examinons d'abord quelle différence il doit y avoir entre les principes généraux de cette mécanique, & ceux de la mécanique des corps ordinaires. Ces derniers principes, comme nous l'avons dit plus haut, peuvent se réduire à trois; savoir la force d'inertie, le mouvement composé, & l'équilibre de deux masses égales, animées en sens contraire de vîtesses virtuelles égales. Nous avons donc ici deux questions à résoudre; en premier lieu si ces trois principes sont les mêmes pour les fluides que pour les solides; en second lieu s'ils suffisent à la mécanique des fluides.

Les particules des fluides étant des corps, il n'est pas douteux que le prin-

cipe de la force d'inertie, & celui du mouvement composé, ne conviennent à chacune de ces parties. Il en feroit de même du principe de l'équilibre, si on pouvoit comparer séparément les particules fluides entr'elles : mais nous ne pouvons comparer ensemble que des masses, dont l'action mutuelle dépend de l'action combinée de différentes parties qui nous sont inconnues.

L'équilibre des fluides animés par une force de direction & de quantité constante, comme la pesanteur, est celui qui se présente d'abord à examiner, & qui est en effet le plus facile. Si on verse une liqueur homogene dans un tuyau composé de deux branches cylindriques égales & verticales, unies ensemble par une branche cylindrique horizontale, la premiere chose qu'on observe, c'est que la liqueur ne sauroit être en équilibre, sans être à la même hauteur dans les deux branches. Il est facile de conclure de là, que le fluide contenu dans la branche horizontale est également pressé en sens contraire par l'action des colonnes verticales. L'expérience apprend de plus, que si une des branches verticales, & même, si l'on veut, une

partie de la branche horizontale est anéantie, il faut pour retenir le fluide, la même force qui seroit nécessaire pour soutenir un tuyau cylindrique égal à l'une des branches verticales, & rempli de fluide à la même hauteur ; & qu'en général, quelle que soit l'inclinaison de la branche qui joint les deux branches verticales, le fluide est également pressé dans le sens de cette branche & dans le sens vertical. Il n'en faut pas davantage pour nous convaincre, que les parties des fluides pesans sont pressées & pressent également en tous sens. Cette propriété étant une fois découverte, on peut aisément reconnoître qu'elle n'est pas bornée aux fluides dont les parties sont animées par une force constante & de direction donnée, mais qu'elle appartient toujours aux fluides, quelles que soient les forces qui agissent sur leurs différentes parties. Il suffit pour s'en assurer, d'enfermer une liqueur dans un vase & de la presser avec un piston ; car si on fait une ouverture en quelque point que ce soit de ce vase, il faudra appliquer en cet endroit une pression égale à celle du piston pour retenir la liqueur ; observation

qui prouve inconteſtablement que la preſſion des particules ſe répand également en tout ſens, quelle que ſoit la puiſſance qui tend à les mouvoir.

Cette propriété générale, l'égalité de preſſion en tout ſens, conſtatée par une expérience très-ſimple, eſt le fondement de tout ce qu'on peut démontrer ſur l'équilibre des fluides. Néanmoins, quoiqu'elle ſoit connue & miſe en uſage depuis fort long temps, il eſt aſſez ſurprenant que les lois principales de l'Hydroſtatique en ayent été ſi obſcurément déduites. Parmi une foule d'Auteurs dont la plupart n'ont fait que copier ceux qui les avoient précédés, à peine en trouve-t-on qui explique avec quelque clarté, pourquoi deux liqueurs ſont en équilibre dans un ſiphon ; pourquoi l'eau contenue dans un vaſe qui va en s'élargiſſant de haut en bas, preſſe le fond de ce vaſe avec autant de force que ſi elle étoit contenue dans un vaſe cylindrique de même baſe & de même hauteur, quoiqu'en ſoutenant le premier de ces deux vaſes, on ne porte que le poids du liquide qui y eſt contenu ; pourquoi un corps d'une peſanteur égale à celui d'un pa-

reil volume de fluide, s'y soutient en quelque endroit qu'on le place. On ne viendra jamais à bout de démontrer exactement ces propositions, que par un calcul net & précis de toutes les forces qui concourent à la production de l'effet qu'on veut examiner, & par la détermination exacte de la force qui en résulte.

Un Auteur moderne a prétendu expliquer l'égalité de pression des fluides en tout sens, par la figure sphérique & la disposition qu'il leur suppose; il prend trois boules dont les centres soient disposés en un triangle équilatéral de base horizontale, & il fait voir aisément que la boule supérieure presse avec la même force en enbas, qu'elle presse latéralement sur les deux boules voisines. On sent combien cette preuve est insuffisante: elle suppose que les particules des fluides sont sphériques, ce qui peut être probable, mais n'est pas démontré: elle suppose que les deux boules d'en bas soient disposées de maniere que leur centre soit dans une ligne horizontale: elle ne démontre enfin l'égalité de pression avec la pression verticale, que pour les deux directions qui

font avec la verticale un angle de 60 degrés, & nullement pour les autres.

Nous avons remarqué plus haut, qu'en général les lois du mouvement & de l'action d'un système de corps qui agissent les uns sur les autres, se réduisent à celles de l'équilibre de ce même système de corps. D'où il s'ensuit que les lois du mouvement des fluides & de leur action, se réduisent à celle de l'équilibre des mêmes fluides. Par ce principe on peut résoudre les questions les plus délicates & les plus difficiles sur le mouvement des fluides & sur la pression qu'ils exercent quand ils sont mus.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici le peu de solidité d'un principe employé autrefois par presque tous les Auteurs d'Hydraulique, & dont plusieurs se servent encore aujourd'hui pour déterminer le mouvement d'un fluide qui sort d'un vase. Selon ces Auteurs, le fluide qui s'échappe à chaque instant, est pressé par le poids de chaque colonne fluide dont il est la base. Cette proposition est évidemment fausse, lorsque le fluide coule dans un vase cylindrique entiérement ouvert & sans aucun

aucun fond. Car la liqueur descend alors comme feroit une masse solide & pesante, sans que ses parties exercent les unes sur les autres aucune action, puisqu'elles se meuvent toutes avec une égale vîtesse. Si le fluide sort du tuyau par une ouverture faite au fond, alors la partie qui s'échappe à chaque instant peut à la vérité souffrir quelque pression par l'action oblique & latérale de la colonne qui appuie sur le fond; mais comment prouvera-t-on que cette pression est précisément égale (sur-tout lorsque le fluide est en mouvement) au poids de la colonne de fluide qui auroit l'ouverture du fond pour base?

Il ne faut pas dissimuler au reste, que quand on veut appliquer le calcul d'une maniere rigoureuse aux lois du mouvement & de l'action des fluides, sans se permettre aucune hypothese arbitraire, on trouve dans cette explication plus de difficultés qu'on ne pourroit d'abord en attendre; & qu'on ne parvient pas sans peine à démontrer sur cette matiere les vérités les plus généralement connues, dont la plupart sont assez mal prouvées dans presque tous les Livres de Physique. On ne

doit pas même être surpris, que dans cette matiere épineuse la solution des problêmes, ou se refuse entiérement à l'analyse, ou ne puisse en être déduite que d'une maniere très-imparfaite; mais c'est avoir beaucoup fait dans un sujet si difficile, que de s'assurer jusqu'où peut aller la théorie, & de fixer pour ainsi dire les limites où elle doit s'arrêter. Souvent l'expérience même ne nous offre sur cet objet que des lumieres fort imparfaites, car quand on compare entr'elles les expériences qui ont été faites jusqu'ici, pour déterminer, par exemple, la résistance des fluides, on les trouve si peu d'accord qu'il n'y a peut-être encore aucun fait parfaitement constaté à cet égard. La multitude des forces, soit actives, soit passives, est ici compliquée à tel degré, qu'il paroît presqu'impossible de déterminer séparément l'effet de chacune; de distinguer celui qui vient de la force d'inertie d'avec celui qui résulte de la tenacité, & ceux-ci d'avec l'effet que doivent produire la pesanteur & le frottement des particules. D'ailleurs quand on auroit démêlé dans un seul cas les effets de chacune de ces forces & la

loi qu'elles suivent, seroit-on bien fondé à conclure, que dans un cas où les particules agiroient tout autrement, tant par leur nombre que par leur direction, leur disposition & leur vîtesse, la loi des effets ne seroit pas toute différente? Cette matiere pourroit bien être du nombre de celles où les expériences faites en petit n'ont presque aucune analogie avec les expériences faites en grand, & les contredisent même quelquefois; où chaque cas particulier demande presque une expérience isolée, & où par conséquent les résultats généraux sont toujours très-fautifs & très-imparfaits.

Mais eût-on fait autant de progrès qu'on en a fait peu dans la connoissance du mouvement & de l'action des fluides, cette connoissance nous seroit encore assez peu utile pour résoudre des questions d'un genre plus compliqué, quoique d'ailleurs très-importantes en elles-mêmes. Il ne faudroit pas s'imaginer, sur-tout avec quelques Médecins modernes, que la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux ou solides ou flexibles, pût nous conduire à celle de la mécanique du corps

humain, de la vîtesse du sang, de son action sur les vaisseaux dans lesquels il circule. Il seroit nécessaire pour réussir dans une telle recherche, de savoir exactement jusqu'à quel point les vaisseaux peuvent se dilater; de quelle maniere & suivant quelle loi ils se dilatent; de connoître parfaitement leur figure, leur élasticité plus ou moins grande, leurs différentes anastomoses, le nombre, la force & la disposition de leurs valvules, le degré de chaleur & de tenacité du sang, les forces motrices qui le poussent. Encore quand chacune de ces choses seroit parfaitement connue, la grande multitude d'élémens qui entreroient dans une pareille théorie, nous conduiroit vraisemblablement à des calculs impraticables. C'est en effet ici un des cas les plus composés d'un problême, dont le cas le plus simple est fort difficile à résoudre. Lorsque les effets de la nature sont trop compliqués & trop peu connus pour pouvoir être soumis à nos calculs, l'expérience est le seul guide qui nous reste; nous ne pouvons nous appuyer que sur des inductions déduites d'un grand nombre de faits. Voilà le plan que nous

devons ſuivre dans l'examen d'une machine auſſi compoſée que le corps humain. Il n'appartient qu'à des Phyſiciens oiſifs de s'imaginer qu'à force d'algebre & d'hypotheſes ils viendront à bout d'en dévoiler les reſſorts.

X X.

Phyſique générale.

Les principes que nous venons d'établir ſur la maniere dont on doit traiter la théorie des fluides, peuvent également s'appliquer à la Phyſique priſe dans toute ſon étendue. L'étude de cette ſcience roule ſur deux points qu'il ne faut pas confondre, l'obſervation & l'expérience. L'obſervation, moins recherchée & moins ſubtile, ſe borne aux faits qu'elle a ſous les yeux, à bien voir & à bien détailler les phénomenes de toute eſpece que la nature nous préſente. L'expérience cherche à pénétrer la nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache, à créer en quelque maniere par la différente combinaiſon

des corps, de nouveaux phénomenes pour les étudier; enfin elle ne se restreint pas à écouter la nature, mais elle l'interroge & la presse. On pourroit appeller l'observation, la Physique des faits, ou plutôt la Physique *vulgaire & palpable*, & réserver pour l'expérience le nom de Physique *occulte ;* pourvu qu'on attache à ce mot une idée plus philosophique & plus vraie que n'ont fait certains Physiciens modernes, & qu'on le borne à désigner la connoissance des faits cachés dont on s'assure en les voyant, & non le roman des faits supposés, qu'on devine bien ou mal sans les chercher ni les voir.

Les Anciens, auxquels nous nous croyons fort supérieurs dans les Sciences, parce que nous trouvons plus court & plus agréable de nous préférer à eux que de les lire, n'ont pas autant négligé l'étude de la nature que nous les en accusons communément. Leur Physique n'étoit ni aussi déraisonnable ni aussi bornée que le pensent ou que le disent quelques Ecrivains de nos jours. Les ouvrages d'Hippocrate seul seroient suffisans pour montrer l'esprit qui conduisoit alors les vrais Philosophes. Au

lieu de ces systêmes, sinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la Médecine moderne, pour les proscrire ensuite, on y trouve des faits bien vus & bien rapprochés; on y voit un systême d'observations, qui encore aujourd'hui sert de base à l'art de guérir. Or il semble qu'on peut juger par l'état de la Médecine chez les Anciens, de celui où la Physique étoit parmi eux; en premier lieu, parce que les Ouvrages d'Hippocrate sont les monumens les plus considérables qui nous restent de la Physique ancienne; en second lieu, parce que la Médecine étant la partie la plus essentielle & la plus intéressante de la Physique, on peut toujours juger avec assez de certitude de la maniere dont on traite celle-ci, par la maniere dont celle-là est cultivée. C'est une vérité dont l'expérience nous assure, puisqu'à compter seulement de la renaissance des Lettres, nous avons toujours vu subir à l'une de ces sciences les changemens qui ont altéré ou dénaturé l'autre.

Nous savons d'ailleurs que dans le temps même d'Hippocrate, plusieurs grands hommes, à la tête desquels on

doit placer Démocrite, s'appliquerent avec ſuccès à l'étude de la nature. On prétend que le Médecin, envoyé par les habitans d'Abdere pour guérir la prétendue folie du Philoſophe, le trouva occupé à diſſéquer & à obſerver des animaux ; & on peut s'imaginer qui fut jugé le plus fou par Hippocrate, ou de ceux qui l'avoient envoyé, ou de celui qu'il alloit voir, & qui avoit trouvé la maniere la plus philoſophique de jouir de la nature & des hommes, en étudiant l'une, & en ſe moquant des autres.

Cependant les Anciens paroiſſent avoir cultivé la Phyſique que nous appellons *vulgaire*, préférablement à celle que nous avons nommée Phyſique *occulte*, & qui eſt proprement la *Phyſique expérimentale.* Ils ſe contentoient de lire dans le grand Livre de la nature, toujours ouvert pour eux ainſi que pour nous ; mais ils y liſoient aſſidument, & avec des yeux plus attentifs & plus ſûrs que nous ne l'imaginons ; pluſieurs faits qu'ils ont avancés, & qui d'abord avoient été démentis par les Modernes, ſe ſont trouvés vrais quand on les a mieux approfondis. La

méthode que suivoient les Anciens, en cultivant l'observation plus que l'expérience, étoit très-philosophique, & la plus propre de toutes à faire faire à la Physique les plus grands progrès dont elle fut capable dans ce premier âge de l'esprit humain. Avant d'employer & d'user notre sagacité pour chercher un fait dans des combinaisons subtiles, il faut être bien assuré que ce fait n'existe pas autour de nous & sous notre main; comme il faut en Géométrie réserver ses efforts pour trouver ce qui n'a pas été résolu par d'autres. Tout est lié si intimement dans la nature, qu'une simple collection de faits, bien riche & bien variée, avanceroit prodigieusement nos connoissances; & s'il étoit possible de rendre cette collection complette, ce seroit peut-être le seul travail auquel le Physicien dût se borner; c'est au moins celui par lequel il faut qu'il commence; & telle est la méthode que les Anciens ont suivie. Les plus sages d'entr'eux ont fait la table de ce qu'ils voyoient, l'ont bien faite & s'en sont tenus là. Ils n'ont connu de l'aimant que sa propriété la plus facile à découvrir, celle d'attirer le fer; les

merveilles de l'électricité qui les entouroient, & dont on trouve quelques traces dans leurs Ouvrages, ne les ont point frappés, parce que pour être frappé de ces merveilles, il eût fallu en voir le rapport à des faits plus cachés, que l'expérience a su nous dévoiler dans ces derniers temps. Car l'expérience, parmi plusieurs avantages, a celui d'étendre le champ de l'observation. Un phénomene que l'expérience nous apprend, ouvre nos yeux sur une infinité d'autres qui ne demandoient qu'à être apperçus. L'observation, par la curiosité qu'elle inspire & par les vuides qu'elle laisse, mene à l'expérience; l'expérience ramene à l'observation par la même curiosité qui cherche à remplir & à serrer de plus en plus ces vuides; ainsi on peut regarder l'expérience & l'observation comme la suite & le complément l'une de l'autre.

Les Anciens ne paroissent avoir cultivé l'expérience que par rapport aux Arts, & nullement pour satisfaire, comme nous, une curiosité purement philosophique. Ils ne décomposoient & ne combinoient les corps que pour en tirer des usages utiles ou agréables,

sans chercher beaucoup à en connoître le jeu ni la structure. Ils ne s'arrêtoient pas même sur les détails dans la description qu'ils faisoient des corps ; & s'ils avoient besoin d'être justifiés sur ce point, ils le seroient peut-être suffisamment par le peu d'utilité que les Modernes ont trouvé à suivre une méthode contraire. C'est dans l'Histoire des Animaux d'Aristote qu'il faut chercher le vrai goût de Physique des anciens, plutôt que dans ses autres Ouvrages, où il est moins riche en faits & plus abondant en paroles, plus raisonneur & moins instruit. Car telle est tout à la fois la sagesse & la manie du Philosophe; tant que la collection des matériaux est facile & abondante, il n'est guere occupé que du soin de les recueillir & de les mettre en ordre ; mais à l'instant qu'ils lui manquent, il commence aussi-tôt à discourir; obligé même (ce qui lui arrive souvent) de se contenter d'un petit nombre de matériaux, il est toujours tenté d'en former un corps, & de délayer en un systême de science, ou en quelque chose du moins qui en ait la forme, un petit nombre de connoissances imparfaites & isolées.

Néanmoins, en avouant que cet esprit peut avoir présidé jusqu'à un certain point aux ouvrages physiques d'Aristote, ne mettons pas sur son compte l'abus que les Modernes en ont fait durant les siecles d'ignorance qui ont duré si long-temps, ni toutes les inepties que les Commentateurs ont voulu donner pour les opinions de ce grand homme. Nous ne parlons ici de ces temps ténébreux, que pour faire mention en passant de quelques génies supérieurs, qui abandonnant cette méthode vague & obscure de philosopher, laissoient les mots pour les choses, & cherchoient dans leur sagacité & dans l'étude de la nature des connoissances plus réelles. Le Moine Bacon, trop peu connu & trop peu lu aujourd'hui, doit être mis au nombre de ces esprits du premier ordre ; dans le sein de la plus profonde ignorance, il sut par la force de son génie s'élever au-dessus de son siecle, & le laisser bien loin derriere lui : aussi fut-il persécuté par ses confreres, & regardé par le peuple comme un Magicien, à peu près comme Gerbert l'avoit été près de trois siecles auparavant pour ses inventions mécaniques;

avec cette différence que Gerbert devint Pape, & que Bacon reſta Moine & malheureux.

Au reſte, le petit nombre de grands génies, qui étudierent ainſi la nature en elle-même juſqu'à la renaiſſance proprement dite de la Philoſophie, ne cultivoient pas à beaucoup près dans toute ſon étendue la Phyſique expérimentale: Chimiſtes plutôt que Phyſiciens, ils ſemblent s'être plus appliqués à la décompoſition des corps particuliers, & au détail des uſages qu'ils en pouvoient faire, qu'à l'étude générale de la nature. Riches d'une infinité de connoiſſances utiles ou curieuſes, mais détachées, ils ignoroient les lois du mouvement, celles de l'hydroſtatique, la peſanteur de l'air dont ils voyoient les effets ſans la connoître, & pluſieurs autres vérités qui ſont aujourd'hui la baſe & comme les élémens de la Phyſique moderne.

Le Chancelier Bacon, Anglois comme le Moine (car ce nom & ce peuple ſont heureux en Philoſophie) embraſſa le premier un plus vaſte champ. Il entrevit les principes généraux qui doivent ſervir de fondement à l'étude de

la nature, il propoſa de les reconnoître par la voie de l'expérience, il annonça un grand nombre de découvertes qui ſe ſont faites depuis. Deſcartes qui le ſuivit de près, & qu'on accuſa (peut-être aſſez mal à propos) d'avoir puiſé des lumieres dans les Ouvrages de Bacon, ouvrit quelques routes dans la Phyſique expérimentale ; mais il la recommanda plus qu'il ne la pratiqua, & c'eſt ce qui l'a conduit à pluſieurs erreurs. Il eut, par exemple, le courage de donner le premier des lois du mouvement ; courage qui mérite la reconnoiſſance des Philoſophes, puiſqu'il a mis ceux qui ont ſuivi ſur la route des lois véritables ; mais l'expérience, ou plutôt comme nous le dirons plus bas, des réflexions ſur les obſervations les plus communes, lui auroient appris que les lois qu'il avoit données étoient inſoutenables. Deſcartes & Bacon lui-même, malgré toutes les obligations que leur a la Philoſophie, lui auroient peut-être été plus utiles encore, s'ils euſſent été plus Phyſiciens de pratique & moins de ſpéculation ; mais le plaiſir oiſif de la méditation & de la conjecture même, entraîne les grands génies;

ils commencent beaucoup & finiſſent peu ; ils propoſent des vues, ils preſcrivent ce qu'il faut faire pour en conſtater la juſteſſe & l'avantage, & laiſſent le travail mécanique à d'autres, qui éclairés par une lumiere étrangere, ne vont pas auſſi loin que leurs maîtres auroient été ſeuls. Ainſi les uns penſent ou rêvent, les autres agiſſent ou manœuvrent, & l'enfance des Sciences eſt éternelle.

Cependant l'eſprit de la Phyſique expérimentale que Bacon & Deſcartes avoient introduit, s'étendit inſenſiblement. L'Académie de Florence, Boyle, Mariotte, & après eux pluſieurs autres, firent un grand nombre d'expériences avec ſuccès. Les Académies ſe formerent, & ſaiſirent avec empreſſement cette maniere de philoſopher. Les Univerſités plus lentes, parce qu'elles étoient déjà toutes formées lors de la naiſſance de la Phyſique expérimentale, ſuivirent long-temps encore leur méthode ancienne. Peu à peu la Phyſique de Deſcartes ſuccéda dans les Ecoles à celle d'Ariſtote, ou plutôt de ſes Commentateurs. Si on ne touchoit pas encore à la vérité, on étoit du moins ſur

la voie ; on fit quelques expériences ; on tenta de les expliquer ; il eût été mieux qu'on se bornât à les bien faire, & à les rapprocher les unes des autres avant que d'en venir à aucun systême; mais enfin il ne faut pas espérer que l'esprit humain se délivre si promptement de tous ses préjugés. Enfin Newton montra le premier ce que ses prédécesseurs n'avoient fait qu'entrevoir, l'art d'introduire la Géométrie dans la Physique, & de former, en réunissant l'expérience au calcul, une science exacte, profonde, lumineuse & nouvelle. Aussi grand par ses expériences d'Optique que par son Systême du Monde, il ouvrit de tous côtés une carriere immense & sûre ; l'Angleterre saisit ces vues ; la Société Royale les regarda comme siennes ; les Académies de France s'y prêterent plus lentement & avec plus de résistance, par la même raison qui avoit fait rejeter aux Universités pendant plusieurs années la Physique de Descartes. La lumiere a enfin prévalu ; la génération ennemie de ces grands hommes s'est éteinte ou est demeurée muette dans les Académies, & dans les Universités auxquelles

les Académies semblent aujourd'hui donner le ton. Une génération nouvelle s'est élevée, qui achevera la révolution ; car quand les fondemens d'une révolution sont jetés, c'est presque toujours dans la génération suivante que la révolution s'acheve ; rarement en deçà, parce que les obstacles périssent plutôt que de céder ; rarement au-delà, parce que les barrieres une fois franchies, l'esprit humain prend un essor rapide, jusqu'à ce qu'il rencontre un nouvel obstacle qui l'oblige de s'arrêter pour long-temps.

L'Université de Paris fournit aujourd'hui une preuve convaincante des progrès de la Philosophie parmi nous. La Géométrie & la Physique expérimentale y sont cultivées avec succès. Plusieurs jeunes Professeurs, pleins de savoir, d'esprit & de courage, (car il en faut pour les innovations même les plus innocentes) ont osé quitter la route battue pour s'en frayer une nouvelle ; tandis que dans d'autres Ecoles, auxquelles nous épargnons la honte de les nommer, les lois du mouvement de Descartes, & même la Physique Péripatéticienne sont encore en honneur.

Les jeunes Maîtres dont nous parlons forment des Eleves vraîment inſtruits, qui au ſortir de leur Philoſophie ſont initiés aux vrais principes de toutes les Sciences Phyſico-mathématiques, & qui ne ſont plus obligés, comme on l'étoit il y peu de temps, d'oublier ce qu'ils ont appris dans les Ecoles.

Nous terminerons cette courte Hiſtoire de la Phyſique expérimentale par quelques réflexions ſur la maniere dont on doit traiter cette ſcience. Les premiers objets qui s'offrent à nous dans l'étude de la nature, ſont les propriétés générales des corps, & les effets de l'action qu'ils exercent les uns ſur les autres. Cette action n'eſt point pour nous un phénomene extraordinaire; nous y ſommes accoutumés dès l'enfance; les effets de l'équilibre & de l'impulſion nous ſont connus, je parle des effets en général; car pour la meſure & la loi préciſe de ces effets, les Philoſophes ont été long-temps à la chercher, & plus long-temps encore à la trouver. Il ſemble néanmoins qu'un peu de réflexion ſur la nature des corps, auroit dû leur faire découvrir ces lois beaucoup plutôt; elles ſe réduiſent, comme

nous l'avons vu, aux lois de l'équilibre; & les lois de l'équilibre étoient faciles à connoître, soit par le secours seul du raisonnement, soit par l'observation la plus simple. Ainsi les phénomenes de la nature les plus communs, & si on l'ose dire, les plus populaires, suffisoient pour constater les lois de la percussion; & l'utilité principale de ces phénomenes est de nous assurer, comme on l'a remarqué plus haut, que les lois de la percussion qui s'observent dans l'Univers, sont précisément celles qui résultent de la nature des corps. De là il s'ensuit que la Physique expérimentale n'est nullement nécessaire pour déterminer les lois du mouvement & de l'équilibre; si elle s'en occupe, ce doit être comme d'une recherche de simple curiosité, pour réveiller & soutenir l'attention des Commençans; à peu près comme on les exerce dès l'entrée de la Géométrie à faire des figures justes, pour avoir la satisfaction de s'assurer par leurs yeux de ce que le raisonnement leur a déjà démontré; mais un véritable Physicien n'a pas plus besoin du secours de l'expérience pour démontrer les lois de la Mécanique & de la Statique, qu'un

Géometre n'a beſoin de regle & de compas pour s'aſſurer qu'il a réſolu un problême difficile.

La ſeule utilité expérimentale que le Phyſicien puiſſe tirer des obſervations ſur les lois de l'équilibre, ſur celles du mouvement, & en général ſur les affections primitives des corps, c'eſt d'examiner attentivement la différence entre le réſultat que donne la théorie & celui que fournit l'expérience; & d'employer cette différence avec adreſſe, pour déterminer, par exemple, dans les effets de l'impulſion, l'altération cauſée par la réſiſtance de l'air; dans les effets des machines ſimples, l'altération occaſionnée par le frottement & pas d'autres cauſes. Telle eſt la méthode que les plus grands Phyſiciens ont ſuivie, & qui eſt la plus propre à avancer & à perfectionner la Phyſique; car alors l'expérience ne ſervira plus ſimplement à confirmer la théorie, mais différant de la théorie ſans l'ébranler, elle conduira à des vérités nouvelles auxquelles la théorie ſeule n'auroit pu atteindre.

Le premier objet réel de la Phyſique expérimentale, eſt l'examen des pro-

priétés générales des corps que l'obſervation nous fait connoître pour ainſi dire en gros, mais dont l'expérience ſeule peut meſurer & déterminer les effets ; tels ſont, par exemple, les phénomens de la peſanteur. Aucune théorie n'auroit pu nous faire trouver la loi que les corps peſans ſuivent dans leur chute verticale ; mais cette loi une foi connue par l'expérience, tout ce qui appartient au mouvement des corps peſans, ſoit rectiligne, ſoit curviligne, ſoit incliné, ſoit vertical, n'eſt plus que du reſſort de la théorie ; ſi l'expérience s'y joint, ce ne doit être que dans la même vue & de la même maniere que pour les lois primitives de l'impulſion.

L'obſervation journaliere nous apprend de même que l'air eſt peſant ; mais l'expérience ſeule pouvoit nous éclairer ſur la quantité abſolue de ſa peſanteur. Cette expérience eſt la baſe de l'Aérométrie, & le raiſonnement acheve le reſte. Il en eſt de même d'un grand nombre d'autres parties de la Phyſique, dans leſquelles une ſeule expérience, ou même une ſeule obſervation ſert de baſe à des théories com-

plettes. Ces parties font principalement celles qu'on a appellées Phyfico-mathématiques, & qui confiftent dans l'application de la Géométrie & du calcul aux phénomenes de la nature. C'eft par le fecours de la Géométrie qu'on parvient à déterminer la quantité d'un effet compliqué, & dépendant d'un autre effet mieux connu; il ne faut donc pas s'étonner des fecours que nous tirons de cette fcience dans la comparaifon & l'analyfe des faits que l'expérience nous découvre. Il n'eft pas furprenant que les Anciens ayent peu cultivé cette branche de la Phyfique. Souvent la plus fubtile Géométrie eft néceffaire pour y réuffir; & la Géométric des Anciens, quoique d'ailleurs très-profonde & très favante, ne pouvoit aller jufques-là. Il y a bien de l'apparence qu'ils l'avoient fenti; car leur méthode de philofopher, nous ne faurions trop le redire, étoit plus fage que nous ne nous l'imaginons communément. On doit donc, s'il eft permis de parler ainfi, leur tenir compte de l'ignorance où ils étoient fur ce point, de n'avoir pas voulu atteindre à ce qu'il leur étoit impoffible de favoir, & de n'avoir

point cherché à faire croire qu'ils y étoient parvenus. Les Géometres modernes ont ſu ſe procurer à cet égard plus de ſecours, non parce qu'ils ſont ſupérieurs aux anciens, mais parce qu'ils ſont venus depuis. La perfection de l'analyſe & l'invention des nouveaux calculs, nous ont mis en état de ſoumettre à la Géométrie des phénomenes très-compliqués.

Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que les Géometres n'euſſent pas quelquefois abuſé de la facilité qu'ils avoient d'appliquer le calcul à certaines hypotheſes. C'eſt ſouvent le déſir de pouvoir faire uſage du calcul, qui les détermine dans le choix des principes; au lieu qu'ils devroient examiner d'abord les principes en eux-mêmes, ſans ſonger d'avance à les plier de force au calcul. La Géométrie, qui ne doit qu'obéir à la Phyſique quand elle ſe réunit avec elle, lui commande quelquefois. S'il arrive que la queſtion qu'on veut examiner ſoit trop compoſée pour que tous les élémens puiſſent entrer dans la comparaiſon analytique qu'on en veut faire, on ſépare les plus incommodes, on y en ſubſtitue d'autres,

moins gênans, mais auſſi moins réels; & l'on eſt ſurpris de n'arriver, après un travail pénible, qu'à un réſultat contredit par la nature; comme ſi après l'avoir déguiſée, tronquée ou altérée, une combinaiſon purement mécanique pouvoit nous la rendre.

Cependant comme d'un côté la vanité naturelle à l'eſprit humain le porte à ſe faire honneur de ce qu'il ſait, & que de l'autre on ne conſent qu'avec peine à avoir fait un travail inutile, on réſiſte difficilement à montrer aux autres cet étalage de ſavoir géométrique, qui ſans inſtruire le Lecteur ſur la matiere qui en a été le prétexte, ne ſert qu'à montrer les connoiſſances mathématiques de l'Auteur. Ainſi l'eſprit de calcul, qui a chaſſé l'eſprit de ſyſtême, regne peut-être un peu trop à ſon tour. Car il y a dans chaque ſiecle un goût de Philoſophie dominant, & ce goût entraîne preſque toujours quelques préjugés. Il ſeroit mieux ſans doute que la Philoſophie ne fût jamais aſſujettie à aucun ton particulier; les différentes connoiſſances acquiſes & recueillies par les Savans en auroient plus de facilité pour ſe rejoindre

joindre & former un tout. Mais chaque science paroît recevoir & secouer successivement la loi de celles qui sont les plus en honneur ou les plus négligées, & la Philosophie prend la teinture des esprits où elle se trouve. Chez un Métaphysicien elle est ordinairement toute systématique, chez un Géometre elle est souvent toute de calcul. La méthode du dernier est sans doute la plus sûre; mais il ne faut pas s'y borner & croire que tout s'y réduise. Autrement nous ne ferions de progrès dans la Géométrie transcendante que pour être à proportion plus bornés sur les vérités de la Physique. Plus on peut tirer d'utilité de l'application de la premiere de ces deux sciences à la seconde, plus on doit être circonspect dans cette application. C'est à la simplicité de son objet que la Géométrie est redevable de sa certitude; à mesure que l'objet devient plus composé, la certitude s'obscurcit & s'éloigne; il faut donc savoir s'arrêter sur ce qu'on ignore, ne pas croire que les mots de *Théorême* & de *Corollaire* fassent par quelque vertu secrette l'essence d'une démonstration, & qu'en écrivant à la fin d'une proposition, *ce*

qu'il falloit démontrer, on rendra démontré ce qui ne l'eſt pas.

Reconnoiſſons donc que les différens ſujets de Phyſique ne ſont pas également ſuſceptibles de l'application de la Géométrie. Si les obſervations ou les expériences qui ſervent de baſe au calcul ſont en petit nombre, ſi elles ſont ſimples & lumineuſes, le Géometre ſait alors en tirer le plus grand avantage, & en déduire les connoiſſances phyſiques les plus capables de ſatisfaire l'eſprit. Des obſervations moins parfaites ſervent ſouvent à le conduire dans ſes recherches, & à donner à ſes découvertes un nouveau degré de certitude; quelquefois même les raiſonnemens mathématiques peuvent l'inſtruire & l'éclairer, quand l'expérience eſt muette, ou ne parle que d'une maniere confuſe; enfin ſi les matieres qu'il ſe propoſe de traiter ne laiſſent aucune priſe à ſes calculs, il ſe réduit alors aux ſimples faits dont les obſervations l'inſtruiſent; incapable de ſe contenter de fauſſes lueurs quand la lumiere lui manque, il n'a point recours à des raiſonnemens vagues & obſcurs, au défaut de démonſtrations rigoureuſes.

C'eſt principalement la méthode qu'il doit ſuivre par rapport à ces phénomenes ſur la cauſe deſquels le raiſonnement ne peut nous aider, dont nous n'appercevons point la chaîne, ou dont nous ne voyons du moins la liaiſon que très-imparfaitement, très-rarement, & après les avoir enviſagés ſous bien des faces. Ce ſont là les faits que le Phyſicien doit ſur-tout chercher à bien connoître, il ne ſauroit trop les multiplier; plus il en aura recueilli, plus il ſera près d'en voir l'union; ſon objet doit être d'y mettre l'ordre dont ils ſeront ſuſceptibles, d'expliquer autant qu'il ſera poſſible les uns par les autres, d'en trouver la dépendance mutuelle, de ſaiſir le tronc principal qui les unit, de découvrir même par leur moyen d'autres faits cachés, & qui ſembloient ſe dérober à ſes recherches; en un mot, d'en former un corps, où il ſe trouve le moins de lacunes qu'il ſe pourra; il n'en reſtera toujours que trop. Qu'il ſe garde bien ſur-tout de vouloir rendre raiſon de ce qui lui échappe; qu'il ſe défie de cette fureur d'expliquer tout, que Deſcartes a introduite dans la Phyſique, qui a accoutumé la plupart de

ſes Sectateurs à ſe contenter de principes & de raiſons vagues, propres à ſoutenir également le pour & le contre. On ne peut lire ſans étonnement dans certains Auteurs de Phyſique, les explications qu'ils donnent des variations du barometre, de la neige, de la grêle & d'une infinité d'autres faits. Ces Auteurs, avec les principes & la méthode dont ils ſe ſervent, ne ſeroient pas plus embarraſſés pour expliquer des faits abſolument contraires à ceux que nous obſervons; pour prouver, par exemple, qu'en temps de pluie le barometre doit hauſſer, que la neige doit tomber en été & la grêle en hiver, & ainſi du reſte. Des faits & point de verbiage; voilà la grande regle en Phyſique comme en Hiſtoire; ou pour parler plus exactement, les explications dans un Livre de Phyſique doivent être, comme les réflexions dans l'Hiſtoire, courtes, ſages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits même par la maniere dont on les préſente.

Au reſte, quand nous proſcrivons de la Phyſique la manie de tout expliquer, nous ſommes bien éloignés de con-

damner, ni cet eſprit de conjecture, qui tout à la fois timide & éclairé, conduit quelquefois à des découvertes; ni cet eſprit d'analogie, dont la ſage hardieſſe perce au-delà de ce que la nature ſemble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vus. Ces deux talens précieux & rares, trompent à la vérité quelquefois celui qui n'en fait pas aſſez ſobrement uſage; mais ne ſe trompe pas ainſi qui veut.

Si la retenue & la circonſpection doivent être un des principaux caracteres du Phyſicien, la patience & le courage doivent d'un autre côté le ſoutenir dans ſon travail. En quelque matiere que ce ſoit, on ne doit pas trop ſe hâter d'élever entre la nature & l'eſprit humain un mur de ſéparation. En nous méfiant de notre induſtrie, gardons-nous de nous en méfier avec excès. Dans l'impuiſſance que nous ſentons tous les jours de ſurmonter tant d'obſtacles qui ſe préſentent à nous, nous ſerions ſans doute trop heureux, ſi nous pouvions du moins juger au premier coup d'œil juſqu'où nos efforts peuvent atteindre; mais telle eſt tout à la fois la force & la foibleſſe de notre

esprit, qu'il est souvent aussi dangereux de prononcer sur ce qu'il ne peut pas, que sur ce qu'il peut. Combien de découvertes modernes dont les Anciens n'avoient pas même l'idée? Combien de découvertes perdues que nous contesterions trop légérement? Et combien d'autres que nous jugerions impossibles, sont réservées pour notre postérité?

X X I.

C o n c l u s i o n.

Nous avons tracé en général la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des principales parties de la Philosophie. Il nous reste encore deux objets, les faits historiques & les principes du goût. Nous avons déjà indiqué le plan que le Philosophe doit se proposer dans l'étude des uns & des autres, nous avons même fixé dans un Ecrit particulier (*q*) l'usage & l'abus de l'esprit philosophique par rapport aux matieres de goût; c'est pourquoi nous terminerons ici cet essai. Nous n'ajou-

(*q*) Voyez l'Ecrit suivant.

terons plus qu'un mot sur la maniere d'étudier des Elémens de Philosophie bien faits. C'est moins avec le secours d'un Maître qu'on peut remplir ce but, qu'avec beaucoup de méditation & de travail. Savoir des Elémens, ce n'est pas seulement connoître ce qu'ils contiennent, c'est en connoître l'usage, les applications & les conséquences, c'est pénétrer dans le génie des Inventeurs, c'est se mettre en état d'aller plus loin qu'eux, & c'est ce qu'on ne fait bien qu'à force d'étude & d'exercice. C'est aussi pour cela qu'on ne saura jamais parfaitement que ce qu'on s'est appris soi-même. Peut-être feroit-on bien par cette même raison d'indiquer en deux mots dans des Elémens de Philosophie l'usage & les conséquences des vérités fondamentales. Ce seroit pour les Commençans un sujet d'exercer leur esprit, en cherchant la preuve de ces conséquences, & en faisant disparoître les vides qu'on leur auroit laissés à remplir. Le propre d'un bon Livre d'Elémens, est de faire beaucoup penser.

Des Elémens composés suivant le plan que nous avons tracé dans cet essai,

auroient une double utilité; ils mettroient les bons eſprits ſur la voie des découvertes à faire, en leur préſentant les découvertes déjà faites ; ils mettroient de plus les Lecteurs ordinaires à portée de diſtinguer les vraies découvertes d'avec ce qui ne l'eſt pas ; car tout ce qui ne pourroit être ajouté aux élémens d'une ſcience comme par forme de ſupplément, ne ſeroit point digne du nom de découverte.

En général, l'objet d'une découverte doit être non-ſeulement grand & nouveau, mais encore utile, ou du moins curieux, & de plus difficile à trouver. Il n'y a que l'utilité éminente ou l'exceſſive ſingularité, qui puiſſe diſpenſer dans une découverte, du mérite de la difficulté vaincue. Les découvertes qui réuniſſent les cinq caracteres dont nous venons de parler, ſont de la premiere eſpece ; celles qui n'ont aucun de ces caracteres dans un degré éminent, s'appellent ſimplement *inventions.*

Le haſard a fait pluſieurs découvertes dans les Arts, & même dans les Sciences de faits, telles que la Phyſique ; les découvertes dans les Mathématiques & dans les autres Sciences de

pur raiſonnement ſont preſque toujours l'ouvrage du génie ; quelquefois ſeulement le génie peut y concourir avec le haſard, lorſqu'en cherchant ce qu'on ne trouve point, on trouve ce qu'on ne cherchoit pas. De pareilles découvertes ſont une eſpece de bonheur ; mais c'eſt un bonheur qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, c'eſt-à-dire, qui auroient pu trouver par le génie ſeul, ce que le haſard joint au génie leur a fait trouver.

Les découvertes ſe font, ou en joignant enſemble pluſieurs idées nouvelles, ou en joignant des idées nouvelles à des idées connues, ou en combinant d'une maniere nouvelle des idées connues. Mais il faut dans ce dernier cas que la réunion ſoit importante ou difficile. Il n'eſt pas même néceſſaire qu'elle ſoit difficile, quand elle eſt importante. Les Sciences ſont une eſpece de grand édifice auquel pluſieurs perſonnes travaillent de concert ; les uns à la ſueur de leur corps tirent la pierre de la carriere, d'autres la traînent avec effort juſqu'au pied du bâtiment, d'autres l'élevent à force de bras & de machines, mais celui qui la met en

œuvre & en place a le mérite de la conſtruction.

Il n'y a proprement que trois genres de connoiſſances où les découvertes n'ayent pas lieu; l'érudition, parce que les faits ne ſe devinent & ne s'inventent pas; la Métaphyſique, parce que les faits ſe trouvent au-dedans de nous-mêmes; la Théologie, parce que le dépôt de la foi eſt inaltérable, & qu'il ne ſauroit y avoir de révélation nouvelle.

RÉFLEXIONS
SUR L'USAGE
ET
SUR L'ABUS
DE LA PHILOSOPHIE
DANS LES MATIERES DE GOÛT,

Lues à l'Académie Françoise le 14 Mars 1757.

RÉFLEXIONS SUR L'USAGE *ET SUR L'ABUS* DE LA PHILOSOPHIE *DANS LES MATIERES DE GOÛT.*

L'ESPRIT Philoſophique, ſi célébré chez une partie de notre Nation, & ſi décrié par l'autre, a produit dans les Sciences & dans les Belles-Lettres des effets contraires. Dans les Sciences, il a mis des bornes ſéveres à la manie de tout expliquer, que l'amour des ſyſtêmes avoit introduite; dans les Belles-Lettres, il a entrepris d'analyſer nos plaiſirs, & de ſoumettre à l'examen tout ce qui eſt l'objet du Goût. Si la ſage timidité de la Phyſique moderne a trouvé des contradicteurs,

eſt-il ſurprenant que la hardieſſe des nouveaux Littérateurs ait eu le même ſort ? Elle a dû principalement révolter ceux de nos Ecrivains qui penſent qu'en fait de Goût comme dans des matieres plus ſérieuſes, toute opinion nouvelle & paradoxe doit être proſcrite par la ſeule raiſon qu'elle eſt nouvelle. Il ſemble néanmoins, que dans les ſujets de ſpéculation & d'agrément on ne ſauroit laiſſer trop de liberté à l'induſtrie, dût elle n'être pas toujours également heureuſe dans ſes efforts. C'eſt en ſe permettant les écarts, que le génie enfante les choſes ſublimes; permettons de même à la raiſon de porter au haſard, & quelquefois ſans ſuccès, ſon flambeau ſur tous les objets de nos plaiſirs, ſi nous voulons la mettre à portée de découvrir au génie quelque route inconnue. La ſéparation des vérités & des ſophiſmes ſe fera bientôt d'elle-même, & nous en ſerons ou plus riches, ou du moins plus éclairés.

Un des avantages de la Philoſophie appliquée aux matieres de Goût, eſt de nous guérir ou de nous garantir de la ſuperſtition littéraire; elle juſtifie notre

eſtime pour les anciens en la rendant raiſonnable ; elle nous empêche d'encenſer leurs fautes ; elle nous fait voir nos égaux dans pluſieurs de nos bons Ecrivains modernes, qui pour s'être formés ſur eux, ſe croyoient par une inconſéquence modeſte fort inférieurs à leurs maîtres. Mais l'analyſe métaphyſique de ce qui eſt l'objet du ſentiment ne peut-elle pas faire chercher des raiſons à ce qui n'en a point, émouſſer le plaiſir en nous accoutumant à diſcuter froidement ce que nous devons ſentir avec chaleur, donner enfin des entraves au génie, & le rendre eſclave & timide ? Eſſayons de répondre à ces queſtions.

Le Goût, quoique peu commun, n'eſt point arbitraire ; cette vérité eſt également reconnue de ceux qui réduiſent le Goût à ſentir, & de ceux qui veulent le contraindre à raiſonner. Mais il n'étend pas ſon reſſort ſur toutes les beautés dont un ouvrage de l'art eſt ſuſceptible. Il en eſt de frappantes & de ſublimes, qui ſaiſiſſent également tous les eſprits, que la nature produit ſans efforts dans tous les ſiecles & chez tous les Peuples, &

dont par conſéquent tous les eſprits, tous les ſiecles & tous les peuples ſont juges. Il en eſt qui ne touchent que les ames ſenſibles & qui gliſſent ſur les autres. Les beautés de cette eſpece ne ſont que du ſecond ordre; car ce qui eſt grand eſt préférable à ce qui n'eſt que fin; elles ſont néanmoins celles qui demandent le plus de ſagacité pour être produites, & de délicateſſe pour être ſenties; auſſi ſont-elles plus fréquentes parmi les Nations chez leſquelles les agrémens de la ſociété ont perfectionné l'art de vivre & de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre, eſt proprement l'objet du Goût, qu'on peut définir *le talent de démêler dans les ouvrages de l'art ce qui doit plaire aux ames ſenſibles & ce qui doit les bleſſer.*

Si le Goût n'eſt pas arbitraire, il eſt donc fondé ſur des principes inconteſtables; & ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, il ne doit point y avoir d'ouvrage de l'art dont on ne puiſſe juger en y appliquant ces principes. En effet la ſource de notre plaiſir & de notre ennui eſt uniquement & entiérement en nous; nous trouverons donc au-dedans de

nous-mêmes, en y portant une vue attentive, des regles générales & invariables de Goût, qui seront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être soumises. Ainsi le même esprit philosophique, qui nous oblige, faute de lumieres suffisantes, de suspendre à chaque instant nos pas dans l'étude de la nature & des objets qui sont hors de nous, doit au contraire dans tout ce qui est l'objet du Goût, nous porter à la discussion. Mais il n'ignore pas en même temps que cette discussion doit avoir un terme. En quelque matiere que ce soit, nous devons désespérer de remonter jamais aux premiers principes, qui sont toujours pour nous derriere un nuage; vouloir trouver la cause métaphysique de nos plaisirs, seroit un projet aussi chimérique, que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets sur nos sens. Mais comme on a su réduire à un petit nombre de sensations l'origine de nos connoissances, on peut de même réduire les principes de nos plaisirs en matiere de Goût, à un petit nombre d'observations incontestables sur notre maniere de sentir. C'est jusques là que le Philosophe remonte, mais c'est là qu'il s'ar-

rête, & d'où par une pente naturelle il deſcend enſuite aux conſéquences.

La juſteſſe de l'eſprit, déjà ſi rare par elle-même, ne ſuffit pas dans cette analyſe : ce n'eſt pas même encore aſſez d'une ame délicate & ſenſible ; il faut de plus, s'il eſt permis de s'expliquer de la ſorte, ne manquer d'aucun des ſens qui compoſent le Goût. Dans un Ouvrage de Poéſie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au ſentiment, tantôt à la raiſon, mais toujours à l'organe ; les vers ſont une eſpece de chant, ſur lequel l'oreille eſt ſi inexorable, que la raiſon même eſt quelquefois contrainte de lui faire de légers ſacrifices. Ainſi un Philoſophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reſte, ſera un mauvais juge en matiere de Poéſie. Il prétendra que le plaiſir qu'elle nous procure, eſt un plaiſir d'opinion ; qu'il faut ſe contenter, dans quelque Ouvrage que ce ſoit, de parler à l'eſprit & à l'ame ; il jettera même par des raiſonnemens captieux un ridicule apparent ſur le ſoin d'arranger des mots pour le plaiſir de l'oreille. C'eſt ainſi qu'un Phyſicien réduit au ſeul ſentiment du toucher, prétendroit que les objets éloignés ne peuvent agir ſur nos

organes, & le prouveroit par des sophismes auxquels on ne pourroit répondre qu'en lui rendant l'ouie & la vue. Notre Philosophe croira n'avoir rien ôté à un ouvrage de Poésie, en conservant tous les termes, & en les transposant pour détruire la mesure; & il attribuera à un préjugé dont il est esclave lui-même, sans le vouloir, l'espece de langueur que l'ouvrage lui paroît avoir contractée par ce nouvel état. Il ne s'appercevra pas qu'en rompant la mesure, & en renversant les mots, il a détruit l'harmonie qui résultoit de leur arrangement & de leur liaison. Que diroit-on d'un Musicien, qui, pour prouver que le plaisir de la mélodie est un plaisir d'opinion, dénatureroit un air fort agréable en transposant au hasard les sons dont il est composé?

Ce n'est pas ainsi que le vrai Philosophe jugera du plaisir que donne la Poésie. Il n'accordera sur ce point ni tout à la nature, ni tout à l'opinion; il reconnoîtra, que comme la Musique a un effet général sur tous les Peuples, quoique la Musique des uns ne plaise pas toujours aux autres, de même tous les Peuples sont sensibles à l'harmonie poétique, quoique leur Poésie soit fort

différente. C'eſt en examinant avec attention cette différence, qu'il parviendra à déterminer juſqu'à quel point l'habitude influe ſur le plaiſir que nous font la Poéſie & la Muſique, ce que l'habitude ajoute de réel à ce plaiſir, & ce que l'opinion peut auſſi y joindre d'illuſoire. Car il ne confondra point le plaiſir d'habitude avec celui qui eſt purement arbitraire & d'opinion ; diſtinction qu'on n'a peut-être pas aſſez faite en cette matiere, & que néanmoins l'expérience journaliere rend incontestable. Il eſt des plaiſirs qui dès le premier moment s'emparent de nous ; il en eſt d'autres qui n'ayant d'abord éprouvé de notre part que de l'éloignement ou de l'indifférence attendent pour ſe faire ſentir, que l'ame ait été ſuffiſamment ébranlée par leur action, & n'en ſont alors que plus vifs. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé, qu'une muſique qui nous avoit d'abord déplu, nous a ravis enſuite, lorſque l'oreille, à force de l'entendre, eſt parvenue à en démêler toute l'expreſſion & la fineſſe ? Les plaiſirs que l'habitude fait goûter peuvent donc n'être par arbitraires, & même avoir eu d'abord le préjugé contre eux.

C'eſt ainſi qu'un Littérateur Philoſophe conſervera à l'oreille tous ſes droits. Mais en même temps (& c'eſt là ſur-tout ce qui le diſtingue) il ne croira pas que le ſoin de ſatisfaire l'organe diſpenſe de l'obligation encore plus importante de penſer. Comme il ſait que c'eſt la premiere loi du ſtyle d'être à l'uniſſon du ſujet, rien ne lui inſpire plus de dégoût que des idées communes exprimées avec recherche, & parées du vain coloris de la verſification; une proſe médiocre & naturelle lui paroît préférable à la poéſie qui au mérite de l'harmonie ne joint point celui des choſes; c'eſt parce qu'il eſt ſenſible aux beautés d'image, qu'il n'en veut que de neuves & de frappantes; encore leur préfere-t-il les beautés de ſentiment, & ſur-tout celles qui ont l'avantage d'exprimer d'une maniere noble & touchante des vérités utiles aux hommes.

Il ne ſuffit pas à un Philoſophe d'avoir tous les ſens qui compoſent le Goût; il eſt encore néceſſaire que l'exercice de ces ſens n'ait pas été trop concentré dans un ſeul objet. Malebranche ne pouvoit lire ſans ennui les meilleurs vers, quoiqu'on remarque dans ſon ſtyle les

grandes qualités du Poëte, l'imagination, le ſentiment & l'harmonie. Mais trop excluſivement appliqué à ce qui eſt l'objet de la raiſon, ou plutôt du raiſonnement, ſon imagination ſe bornoit à enfanter des hypotheſes philoſophiques, & le degré de ſentiment dont il étoit pourvu, à les embraſſer avec ardeur comme des vérités. Quelque harmonieuſe que ſoit ſa proſe, l'harmonie poétique étoit ſans charmes pour lui; ſoit qu'en effet la ſenſibilité de ſon oreille fût bornée à l'harmonie de la proſe, ſoit qu'un talent naturel lui fît produire de la proſe harmonieuſe ſans qu'il s'en apperçût, comme ſon imagination le ſervoit ſans qu'il s'en doutât, ou comme un inſtrument rend des accords ſans le ſavoir.

Ce n'eſt pas ſeulement à quelque défaut de ſenſibilité dans l'ame ou dans l'organe, qu'on doit attribuer les faux jugemens en matiere de Goût. Le plaiſir que nous fait éprouver un ouvrage de l'art, vient ou peut venir de pluſieurs ſources différentes; l'analyſe philoſophique conſiſte donc à ſavoir les diſtinguer & les ſéparer toutes, afin de rapporter à chacune ce qui lui appartient,

& de ne pas attribuer notre plaisir à une cause qui ne l'ait point produit. C'est sans doute sur les ouvrages qui ont réussi en chaque genre, que les regles doivent être faites ; mais ce n'est point d'après le résultat général du plaisir que ces ouvrages nous ont donné ; c'est d'après une discussion réfléchie, qui nous fasse discerner les endroits dont nous avons été vraiment affectés, d'avec ceux qui n'étoient destinés qu'à servir d'ombre ou de repos, d'avec ceux même où l'Auteur s'est négligé sans le vouloir. Faute de suivre cette méthode, l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un ouvrage monstrueux d'ailleurs, fermera bientôt les yeux sur les endroits foibles, transformera les défauts même en beautés, & nous conduira par degrés à cet enthousiasme froid & stupide qui ne sent rien à force d'admirer tout ; espece de paralysie de l'esprit, qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles. Ainsi, sur une impression confuse & machinale, ou bien on établira de faux principes de Goût, ou, ce qui n'est pas moins dangereux, on érigera en principe ce qui est en soi purement arbitraire ; on

rétrécira les bornes de l'art, & on prescrira des limites à nos plaisirs, parce qu'on n'en voudra que d'une seule espece & dans un seul genre ; on tracera autour du talent un cercle étroit dont on ne lui permettra pas de sortir.

C'est à la Philosophie à nous délivrer de ces liens ; mais elle ne sauroit mettre trop de choix dans les armes dont elle se sert pour les briser. Feu M. de la Motte a avancé que les vers n'étoient pas essentiels aux Pieces de Théâtre ; pour prouver cette opinion, très-soutenable en elle-même, il a écrit contre la Poésie, & par-là il n'a fait que nuire à sa cause ; il ne lui restoit plus qu'à écrire contre la Musique, pour prouver que le chant n'est pas essentiel à la Tragédie. Sans combattre le préjugé par des paradoxes, il avoit, ce me semble, un moyen plus court de l'attaquer ; c'étoit d'écrire Inès de Castro en prose ; l'extrême intérêt du sujet permettoit de risquer l'innovation, & peut-être aurions-nous un genre de plus. Mais l'envie de se distinguer fronde les opinions dans la théorie, & l'amour propre qui craint d'échouer, les ménage dans la pratique. Les Philosophes font le contraire des

des Légiſlateurs ; ceux-ci ſe diſpenſent des lois qu'ils impoſent, ceux-là ſe ſoumettent dans leurs ouvrages aux lois qu'ils condamnent dans leurs préfaces.

Les deux cauſes d'erreur dont nous avons parlé juſqu'ici, le défaut de ſenſibilité d'une part, & de l'autre trop peu d'attention à démêler les principes de notre plaiſir, ſont la ſource éternelle de la diſpute tant de fois renouvellée ſur le mérite des anciens. Leurs partiſans trop enthouſiaſtes font trop de graces à l'enſemble en faveur des détails ; leurs adverſaires trop raiſonneurs ne rendent pas aſſez de juſtice aux détails, par les vices qu'ils remarquent dans l'enſemble.

Il eſt une autre eſpece d'erreurs dont le Philoſophe doit avoir plus d'attention à ſe garantir, parce qu'il lui eſt plus aiſé d'y tomber. Elle conſiſte à tranſporter aux objets du Goût des principes vrais en eux-mêmes, mais qui n'ont point d'application à ces objets. On connoît le célebre *qu'il mourût* du vieil Horace, & on a blâmé avec raiſon le vers ſuivant; cependant une métaphyſique commune ne manqueroit pas de ſophiſmes pour le juſtifier. Ce

ſecond vers, dira-t-on, eſt néceſſaire pour exprimer tout ce que ſent le vieil Horace ; ſans doute il doit préférer la mort de ſon fils au déshonneur de ſon nom; mais il doit encore plus ſouhaiter que la valeur de ce fils le faſſe échapper au péril, & qu'animé par *un beau déſeſpoir*, il ſe défende ſeul contre trois. On pourroit d'abord répondre que le ſecond vers exprimant un ſentiment plus naturel, devroit au moins précéder le premier, & par conſéquent qu'il l'affoiblit. Mais qui ne voit d'ailleurs que ce ſecond vers ſeroit encore foible & froid, même après avoir été remis à ſa véritable place ? N'eſt-il pas évidemment inutile au vieil Horace d'exprimer le ſentiment que ce vers renferme ? Chacun ſuppoſera ſans peine qu'il aime mieux voir ſon fils vainqueur que victime du combat : le ſeul ſentiment qu'il doive montrer, & qui convienne à l'état violent où il eſt, eſt ce courage héroïque qui lui fait préférer la mort de ſon fils à la honte. La logique froide & lente des eſprits tranquilles, n'eſt pas celle des ames vivement agitées : comme elles dédaignent de s'arrêter ſur des ſentimens vulgaires, elles ſous-enten-

dent plus qu'elles n'expriment, elles s'élancent tout d'un coup aux ſentimens extrêmes ; ſemblables à ce Dieu d'Homere, qui fait trois pas, & qui arrive au quatrieme.

Ainſi dans les matieres de Goût, une demi-Philoſophie nous écarte du vrai, & une Philoſophie mieux entendue nous y ramene. C'eſt donc faire une double injure aux Belles-Lettres & à la Philoſophie, que de croire qu'elles puiſſent réciproquement ſe nuire ou s'exclure. Tout ce qui appartient non-ſeulement à notre maniere de concevoir, mais encore à notre maniere de ſentir, eſt le vrai domaine de la Philoſophie ; il ſeroit auſſi déraiſonnable de la reléguer dans les cieux & de la reſtreindre au ſyſtême du monde, que de vouloir borner la Poéſie à ne parler que des dieux & de l'amour. Et comment le véritable eſprit philoſophique ſeroit-il oppoſé au bon Goût ? Il en eſt au contraire le plus ferme appui, puiſque cet eſprit conſiſte à remonter en tout aux vrais principes, à reconnoître que chaque art a ſa nature propre, chaque ſituation de l'ame ſon caractere, chaque choſe ſon coloris ; en un mot, à ne

point confondre les limites de chaque genre. Abuſer de l'eſprit philoſophique, c'eſt en manquer.

Ajoutons qu'il n'eſt point à craindre que la diſcuſſion & l'analyſe émouſſent le ſentiment, ou refroidiſſent le génie dans ceux qui poſſéderont d'ailleurs ces précieux dons de la nature. Le Philoſophe ſait que dans le moment de la production le génie ne veut aucune contrainte ; qu'il aime à courir ſans frein & ſans regle, à produire le monſtrueux à côté du ſublime, à rouler impétueuſement l'or & le limon tout enſemble. La raiſon donne donc au génie qui crée une liberté entiere ; elle lui permet de s'épuiſer juſqu'à ce qu'il ait beſoin de repos, comme ces courſiers fougueux dont on ne vient à bout qu'en les fatiguant. Alors elle revient ſévérement ſur les productions du génie ; elle conſerve ce qui eſt l'effet du véritable enthouſiaſme, elle proſcrit ce qui eſt l'ouvrage de la fougue, & c'eſt ainſi qu'elle fait éclore les chef-d'œuvres. Quel Ecrivain, s'il n'eſt pas entiérement dépourvu de talent & de goût, n'a pas remarqué que dans la chaleur de la compoſition une partie de ſon eſprit

reſte en quelque maniere à l'écart, pour obſerver celle qui compoſe & pour lui laiſſer un libre cours, & qu'elle marque d'avance ce qui doit être effacé ?

Le vrai Philoſophe ſe conduit à peu près de la même maniere pour juger que pour compoſer ; il s'abandonne d'abord au plaiſir vif & rapide de l'impreſſion ; mais perſuadé que les vraies beautés gagnent toujours à l'examen, il revient bientôt ſur ſes pas, il remonte aux cauſes de ſon plaiſir, il les démêle, il diſtingue ce qui lui a fait illuſion d'avec ce qui l'a profondément frappé, & ſe met en état par cette analyſe de porter un jugement ſain de tout l'ouvrage.

On peut, ce me ſemble, d'après ces réflexions répondre en deux mots à la queſtion ſouvent agitée, ſi le ſentiment eſt préférable à la diſcuſſion pour juger un ouvrage de Goût. L'impreſſion eſt le juge naturel du premier moment, la diſcuſſion l'eſt du ſecond. Dans les perſonnes qui joignent à la fineſſe & à la promptitude du tact, la netteté & la juſteſſe de l'eſprit, le ſecond juge ne fera pour l'ordinaire que confirmer les Arrêts rendus par le premier. Mais,

dira-t-on, comme ils ne feront pas toujours d'accord, ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir dans tous les cas à la premiere décifion que le fentiment prononce? Quelle trifte occupation de chicaner ainfi avec fon propre plaifir! & quelle obligation aurons-nous à la Philofophie, quand fon effet fera de le diminuer? Nous répondrons avec regret, que tel eft le malheur de la condition humaine; nous n'acquérons guere de connoiffances nouvelles que pour nous défabufer de quelqu'illufion agréable, & nos lumieres font prefque toujours aux dépens de nos plaifirs. La fimplicité de nos aïeux étoit peut-être plus fortement remuée par les Pieces monftrueufes de notre ancien Théâtre, que nous ne le fommes aujourd'hui par la plus belle de nos Pieces dramatiques; les Nations moins éclairées que la nôtre ne font pas moins heureufes, parce qu'avec moins de défirs, elles ont auffi moins de befoins, & que des plaifirs groffiers ou moins raffinés leur fuffifent; cependant nous ne voudrions pas changer nos lumieres pour l'ignorance de ces Nations & pour celle de nos ancêtres. Si ces lumieres peuvent dimi-

nuer nos plaisirs, elles flattent en même temps notre vanité ; on s'applaudit d'être devenu difficile, on croit avoir acquis par-là un degré de mérite. L'amour propre est le sentiment auquel nous tenons le plus, & que nous sommes le plus empressés de satisfaire ; le plaisir qu'il nous fait éprouver n'est pas comme beaucoup d'autres, l'effet d'une impression subite & violente, mais il est plus continu, plus uniforme & plus durable, & se laisse goûter à plus longs traits.

Ce petit nombre de réflexions paroît devoir suffire pour justifier l'esprit philosophique des reproches que l'ignorance ou l'envie ont coutume de lui faire. Observons en finissant, que quand ces reproches seroient fondés, ils ne seroient peut-être convenables, & ne devroient avoir de poids que dans la bouche des véritables Philosophes ; ce seroit à eux seuls qu'il appartiendroit de fixer l'usage & les bornes de l'esprit philosophique, comme il n'appartient qu'aux Ecrivains qui ont mis beaucoup d'esprit dans leurs ouvrages, de parler contre l'abus qu'on en peut faire. Mais le contraire est malheureusement

arrivé ; ceux qui poſſedent & qui connoiſſent le moins l'eſprit philoſophique, en ſont parmi nous les plus ardens détracteurs, comme la Poéſie eſt décriée par ceux qui n'ont pu y réuſſir, les hautes Sciences par ceux qui en ignorent les premiers principes, & notre ſiecle par les Ecrivains qui lui ſont le moins d'honneur.

DE L'ABUS
DE LA CRITIQUE
EN MATIERE DE RELIGION.

Quæ caput à cæli regionibus ostendebat.
LUCRET. I.

DE L'ABUS DE LA CRITIQUE

EN MATIERE DE RELIGION.

I.

UN Auteur aſſez ignoré, & plus digne encore de l'être, le Pere Laubruſſel Jéſuite, donna autrefois au Public un Ouvrage que depuis long-temps on ne lit plus, & dont le titre eſt le même que celui de cet Ecrit. Il avoit pour but de venger la Religion des coups impuiſſans que lui ont portés les incrédules & les hérétiques. L'entrepriſe étoit très-louable; il feroit ſeulement à déſirer qu'il l'eût exécutée plus heureuſement, & qu'il n'eût pas mis trop ſouvent des déclamations & des injures

à la place des raiſons (*a*). Néanmoins ſans approuver ſa logique, on peut lui tenir compte de ſon zele, ſi le zele doit couvrir la multitude des inepties, comme la charité la multitude des fautes. Nous nous propoſons ici un objet très-différent, qui n'eſt pas moins utile, & que nous tâcherons de mieux remplir. C'eſt de venger les Philoſophes des reproches d'impiété dont on les charge ſouvent mal à propos, en leur attribuant des ſentimens qu'ils n'ont pas, en donnant à leurs paroles des interprétations forcées, en tirant de leurs principes des conſéquences odieuſes & fauſſes qu'ils déſavouent; en voulant enfin faire paſſer pour criminelles ou pour dangereuſes des opinions que le Chriſtianiſme n'a jamais défendu de ſoutenir. Entre les abus ſans nombre qu'on peut reprocher

(*a*) C'eſt une choſe incroyable qu'on ait laiſſé paroître dans le temps, ſous le ſceau de l'autorité publique, cet Ouvrage du Pere Laubruſſel, où l'Auteur ſemble avoir pris à tâche, à la vérité innocemment & de bonne foi, de réunir dans un même volume ce qui a jamais été dit contre la Religion de plus ſcandaleux & de plus impie, ſans y répondre autrement que par des exclamations. Ce Livre n'eſt preſqu'abſolument qu'un recueil portatif des plaiſanteries les plus indécentes, & des deſcriptions les plus burleſques de nos Myſteres, imprimé avec Approbation & Privilege.

à la critique, il n'en eſt point de plus funeſte que celui dont nous allons nous plaindre, & ſur lequel il ſoit plus néceſſaire de la démaſquer & de la confondre. L'importance de la matiere exigeroit peut-être un Ouvrage conſidérable; les réflexions que nous préſentons aux Lecteurs n'en ſont que le projet & l'eſquiſſe; puiſſent-elles mériter l'approbation des Sages, également éclairés ſur les droits de la Foi & ſur ceux de la raiſon! Puiſſe le plan d'apologie que je vais tenter en leur faveur, être goûté & ſaiſi par quelqu'un de nos illuſtres Ecrivains, plus digne & plus capable que moi de l'exécuter!

I I.

Dans la défenſe comme dans la recherche de la vérité, le premier devoir eſt d'être juſte. Nous commencerons donc par avouer, que les défenſeurs de la Religion ont quelque raiſon de craindre pour elle, autant néanmoins qu'on peut craindre pour ce qui n'eſt pas l'ouvrage des hommes. On ne ſauroit ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'Ecrits.

Il eſt vrai que la maniere dont ils le ſont pour l'ordinaire, eſt très-capable de raſſurer ceux que ces attaques pourroient allarmer; le déſir de n'avoir plus de frein dans les paſſions, la vanité de ne pas penſer comme la multitude, ont bien plus fait d'incrédules que l'illuſion, des ſophiſmes, ſi néanmoins on doit appeller *incrédules* ce grand nombre d'impies qui ne veulent que le paroître, & qui, ſelon l'expreſſion de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* Cette grêle de traits émouſſés ou perdus, lancés de toutes parts contre le Chriſtianiſme, a jeté l'effroi dans le cœur de nos plus pieux Ecrivains. Empreſſés de ſoutenir la cauſe & l'honneur de la Religion, qu'ils croyoient en péril, parce qu'ils la voyoient outragée, ils ont été pour ainſi dire à la découverte de l'impiété dans tous les Livres nouveaux; & il faut avouer qu'ils y ont fait une moiſſon triſtement abondante. Mais quelques-uns d'entr'eux, ſemblables à ces ſoldats pleins de courage, que l'ardeur entraîne au-delà des rangs, & qui par un faux mouvement prêtent le flanc à l'ennemi, ont porté dans leur zele & dans leurs recherches

une indiſcrétion dangereuſe à leur cauſe. Quand ils n'ont pas trouvé d'impiétés réelles, ils en ont forgé d'imaginaires pour avoir l'avantage de les combattre. Ils ont ſuppoſé des intentions au défaut de crimes; ils ont accuſé juſqu'au ſilence même. *Sénateurs*, diſoit autrefois un Romain, *on m'attaque dans mes diſcours, tant je ſuis innocent dans mes actions;* quelques-uns de nos Philoſophes pourroient dire à ſon exemple; *on m'attaque dans mes penſées, tant je ſuis irréprochable dans mes diſcours.* Denys, Tyran de Syracuſe, fit mourir un de ſes ſujets qui avoit conſpiré contre lui en ſonge. Souvent il n'a manqué au faux zele, pour porter l'injuſtice encore plus loin, que le crédit ou la puiſſance. Le Tyran puniſſoit les rêves; les ennemis de la Philoſophie les ſuppoſent, demandent le ſang des coupables, & peu s'en eſt fallu quelquefois qu'il ne l'ayent obtenu, à la honte de la raiſon, de l'humanité & des Souverains.

I I I.

Rien n'a été plus commun dans tous les temps, que l'accuſation d'irréligion intentée contre les ſages par ceux qui ne

le ſont pas. Périclès eut à peine le crédit de ſauver Anaxagore, accuſé d'Athéiſme par les Prêtres Athéniens, pour avoir prétendu que l'Univers étoit gouverné par une intelligence ſuprême, ſuivant des lois générales & invariables. Les cendres de Socrate fumoient encore, lorſqu'Ariſtote cité devant les mêmes Juges par des ennemis fanatiques, fut contraint de ſe dérober par la fuite à la perſécution : *Ne ſouffrons pas*, dit-il, *qu'on faſſe une ſeconde injure à la Philoſophie.* Ces Athéniens ſuperſtitieux, qui applaudiſſoient aux impiétés d'Ariſtophane, permettoient de tourner en ridicule les objets de leur culte, & ne ſouffroient pourtant pas qu'on y en ſubſtituât d'autres. Il n'étoit défendu chez les Grecs de parler de la Divinité qu'aux ſeuls hommes qui pouvoient en parler dignement. Mais ſans remonter aux ſiecles des Anaxagores, des Ariſtotes & des Socrates, bornons-nous à ce qui s'eſt paſſé dans le nôtre.

I V.

Le fameux Jéſuite Hardouin, un des premiers hommes de ſon ſiecle par la profondeur de ſon érudition, & un des

derniers par l'uſage ridicule qu'il en a fait, porta autrefois l'extravagance juſqu'à compoſer un ouvrage exprès, pour mettre ſans pudeur & ſans remords au nombre des Athées des Auteurs reſpectables, dont pluſieurs avoient ſolidement prouvé l'exiſtence de Dieu dans leurs Ecrits; abſurdité bien digne d'un viſionnaire, qui prétendoit que la plupart des chef-d'œuvres de l'antiquité avoient été compoſés par des Moines du treizieme ſiecle. Ce pieux ſceptique, en attaquant, comme il le faiſoit, la certitude de preſque tous les monumens hiſtoriques, eût mérité plus que perſonne le nom d'ennemi de la Religion, ſi ſes opinions n'euſſent été trop inſenſées pour avoir des partiſans. « Sa folie, dit un Ecrivain célebre, » ôta à ſa calomnie toute ſon atrocité; » mais ceux qui renouvellent cette ca- » lomnie dans notre ſiecle, ne ſont pas » toujours reconnus pour fous, & ſont » ſouvent très-dangereux ». Naturellement intolérans dans leurs opinions, quelqu'indifférentes qu'elles ſoient en elles-mêmes, les hommes ſaiſiſſent avec empreſſement tout ce qui peut leur ſervir de prétexte pour rendre ces

opinions reſpectables. On a voulu lier au Chriſtianiſme les queſtions métaphyſiques les plus contentieuſes, & les ſyſtêmes de Philoſophie les plus arbitraires. En vain la Religion, ſi ſimple & ſi préciſe dans ſes dogmes, a rejeté conſtamment un alliage qui la défiguroit; c'eſt d'après cet alliage imaginaire qu'on a cru la voir attaquée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins. Entrons à cet égard dans quelque détail, & montrons avec quelle injuſtice on a traité ſur un point de cette importance les plus ſages & les plus reſpectables des Philoſophes.

V.

Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un monde; ainſi parloit autrefois Deſcartes, & ainſi ſe ſont exprimés après lui quelques-uns de ſes Sectateurs. Cette propoſition, qu'on a regardée comme injurieuſe à Dieu, eſt peut-être ce que la Philoſophie a jamais dit de plus relevé à la gloire de l'Être ſuprême; une penſée ſi profonde & ſi grande n'a pu partir que d'un génie vaſte, qui d'un côté ſentoit la néceſſité d'une Intelligence

toute-puiſſante pour donner l'exiſtence & l'impulſion à la matiere, & qui appercevoit de l'autre la ſimplicité & la fécondité non moins admirable des lois du mouvement; lois en vertu deſquelles le Créateur a renfermé tous les événemens dans le premier comme dans leur germe, & n'a eu beſoin pour les produire que d'*une parole*, ſelon l'expreſſion ſi ſublime de l'Ecriture. Voilà tout ce que la propoſition de Deſcartes ſignifie pour qui la veut entendre; mais les ennemis de la raiſon, qui n'apperçoivent qu'en petit les ouvrages du ſouverain Être, & qui lui rendent un hommage étroit, puſillanime, & borné comme eux, n'ont vu dans l'hommage plus grand & plus pur du Philoſophe, qu'un orgueilleux fabricateur de ſyſtêmes, qui ſembloit vouloir ſe mettre à la place de la Divinité.

V I.

Les Newtoniens admettent le vuide & l'attraction; c'étoit à peu près la Phyſique d'Epicure; or ce Philoſophe étoit Athée; les Newtoniens le ſont donc auſſi; telle eſt la logique de quelques-uns de leurs adverſaires. Il eſt pourtant

vrai qu'aucune Philoſophie n'eſt plus favorable que celle de Newton à la croyance d'un Dieu. Car comment les parties de la matiere, qui par elles-mêmes n'ont point d'action, pourroient-elles tendre les unes vers les autres, ſi cette tendance n'avoit pas pour cauſe la volonté toute-puiſſante d'un ſouverain moteur? Un Cartéſien Athée eſt un Philoſophe qui ſe trompe dans les principes ; un Newtonien Athée ſeroit encore quelque choſe de pis, un Philoſophe inconſéquent.

V I I.

Quand je leve les yeux vers le Ciel, dit l'impie, *j'y crois voir des traces de la Divinité ; mais quand je regarde autour de moi*...... « Regardez au-dedans de » vous, peut-on lui répondre, & mal- » heur à vous, ſi cette preuve ne vous » ſuffit pas ». Il ne faut en effet que deſcendre au fond de nous-mêmes, pour reconnoître en nous l'ouvrage d'une Intelligence ſouveraine qui nous a donné l'exiſtence & qui nous la conſerve. Cette exiſtence eſt un prodige qui ne nous frappe pas aſſez, parce qu'il eſt continuel ; il nous retrace néanmoins

à chaque inſtant une Puiſſance ſuprême de laquelle nous dépendons. Mais plus l'empreinte de ſon action eſt ſenſible en nous & dans ce qui nous environne, plus nous ſommes inexcuſables de la chercher dans des objets minutieux & frivoles. Un Savant de nos jours, ſi perſuadé de l'exiſtence de Dieu, qu'il en a cherché & donné des preuves nouvelles, a cru devoir attaquer quelques argumens puérils & même indécens, par leſquels certains Auteurs ont voulu établir cette grande vérité, & n'ont fait que l'outrager & l'avilir. Ce Philoſophe enlevoit aux Athées des armes que l'ineptie leur prêtoit; devoit-il s'attendre qu'on l'accuſât de leur en fournir? Voilà néanmoins ce que des Cenſeurs ignorans ou de mauvaiſe foi n'ont pas eu honte de lui reprocher. Ainſi l'illuſtre Boerhaave fut autrefois accuſé de Spinoſiſme, parce qu'ayant entendu attaquer fort mal ce ſyſtême, par un inconnu plus orthodoxe qu'éclairé, il demanda à l'adverſaire de Spinoſa s'il avoit lu celui qu'il attaquoit.

VIII.

Le même Philoſophe, trop facilement

ébranlé du partage de certains Scolastiques sur les argumens de l'existence de Dieu, a prétendu que les preuves dont on l'appuie ne sont pas des démonstrations proprement dites, qu'elles ne roulent que sur des probabilités très-grandes, & qu'ainsi elles ne peuvent tirer une force invincible que de leur multitude & de leur union. Nous sommes bien éloignés de croire qu'aucune preuve de l'existence de Dieu n'est rigoureusement démonstrative; mais nous n'en sommes pas plus disposés à taxer d'Athéisme ceux qui penseroient autrement. L'existence de César n'est pas démontrée comme les théorêmes de Géométrie; est ce une raison pour la révoquer en doute? Dans une infinité de matieres, plusieurs argumens dont chacun en particulier n'est que probable, peuvent former dans l'esprit par leur concours une conviction aussi forte que celle qui naît des démonstrations même; comme le concours des témoignages pour constater un fait, produit une certitude aussi inébranlable que celle de la Géométrie, quoique d'une espece différente. C'est ce que Pascal lui-même avoit déjà remarqué à l'occasion des

preuves de l'existence de Dieu ; & jamais Pascal a-t-il été soupçonné de regarder cette vérité comme douteuse ? Les ennemis de ce grand homme ont bien dit que pour réponse aux dix-huit Provinciales, il suffisoit de répéter dix-huit fois qu'il étoit hérétique, mais ils n'ont pas osé dire une seule fois qu'il fût Athée (*b*).

(*b*) Nous ne craindrons pas plus que ce grand homme d'être accusés d'Athéisme, en faisant ici à son occasion même quelques réflexions sur certains argumens qu'on joint pour l'ordinaire aux preuves de l'existence de Dieu. De ce nombre est l'argument fameux qu'on appelle *gageure de Pascal* ; il se réduit à prouver qu'on risque davantage à nier un premier Etre qu'à l'admettre. Cet argument ne peut avoir de force, qu'autant qu'il est joint avec d'autres, qu'il les précede, & qu'il les prépare ; & c'est aussi l'intention dans laquelle Pascal l'a proposé. Car il ne peut y avoir de risque pour nous à douter de l'existence de Dieu ou à la nier, qu'autant que cette existence est établie sur des preuves convaincantes ; puisque l'Etre suprême ne peut rien exiger de nous au-delà des lumieres qu'il nous a données. Il est d'ailleurs évident que la croyance d'un Dieu, appuyée sur des motifs d'intérêt ou de crainte, ne rempliroit pas ce que nous devons au Créateur. Ainsi *la gageure de Pascal* ne peut être en cette grande question qu'un argument *préparatoire*, & non pas un argument direct. C'est ce qui n'a pas été assez distingué, ce me semble, par plusieurs Métaphysiciens.

Quelques Ecrivains ont voulu appliquer cet argument au Christianisme : *On ne risque rien à croire*, disent-ils, *ainsi c'est le parti le plus sage.* Je ne voudrois pas, à leur exemple, employer cet argument ; car ou l'on a déja prouvé la vérité du Christianisme, & alors l'argument est inutile ; ou on ne l'a pas

IX.

Quelques Ecrivains ont avancé que la notion développée & diſtincte *de la création*, ne ſe trouvoit ni dans l'ancien ni dans le nouveau Teſtament ; on a attaqué cette aſſertion comme impie ; il eût été plus naturel de la diſcuter par l'examen des paſſages même, & l'examen n'en devoit pas être difficile. Mais quelque parti qu'on prenne ſur ce point de fait, il me ſemble que la foi n'en a rien à craindre ; ceci a beſoin d'explication. La création, comme les Théologiens eux-mêmes le reconnoiſſent, eſt une vérité que la ſeule raiſon nous enſeigne, une ſuite néceſſaire de l'exiſtence du premier Être. Cette notion eſt donc du nombre de celles que la révélation ſuppoſe, & ſur leſquelles il n'étoit pas beſoin qu'elle s'expliquât d'une maniere expreſſe & particuliere. Il ſuffit que les Livres ſaints n'affirment rien de contraire ; c'eſt de quoi on ne les a jamais

encore prouvée, & pour lors l'incrédule eſt ſuppoſé douter encore ſi la Religion Chrétienne eſt vraie ; il eſt pourtant néceſſaire qu'elle le ſoit pour qu'il ſoit ſûr de la ſuivre, puiſqu'il ne peut y avoir, ſuivant les Théologiens, qu'une eſpece de culte agréable au ſouverain Être.

accuſés,

accusés. Et quand même, comme on l'a prétendu, quelques anciens Peres de l'Eglise ne se seroient pas assez clairement exprimés sur ce même sujet de la création, seroit-ce une raison pour supposer qu'ils ont cru la matiere éternelle?

X.

L'opinion qu'on a attribuée à deux ou trois Peres de l'Eglise sur la nature de l'ame, a excité les mêmes clameurs & mérite la même réponse. Si l'on en croit différens Critiques, ces Peres n'ont pas eu sur la spiritualité du principe pensant des idées bien distinctes, & paroissent l'avoir fait matériel. La prétention bien ou mal fondée de ces Critiques a suffi pour les faire accuser du Matérialisme qu'ils attribuoient à d'autres; car le Matérialisme est aujourd'hui le monstre qu'on voit partout, l'hydre à sept têtes qu'on veut combattre. Mais quand un ou deux Ecrivains Ecclésiastiques auroient été dans cette erreur, ce que nous ne prétendons pas décider, qu'importe cette erreur à la Religion? Les preuves purement philosophiques de la spiritualité

de l'ame en ſont-elles moins convaincantes, & ne peut-on pas ſe rendre à la force de ces preuves, que Deſcartes a le premier approfondies & développées, & croire que quelques Peres de l'Egliſe ne les ont pas connues? Mais, dira-t-on, ceux qui ſoutiennent que la notion diſtincte de création ne ſe trouve point dans l'Ecriture, ni celle de la ſpiritualité de l'ame dans quelques anciens Docteurs, ne le ſoutiennent que parce qu'ils prétendent que le monde eſt éternel & que l'ame eſt matiere. S'ils le prétendent, voilà de quoi il faut les convaincre; rien n'eſt plus néceſſaire & plus juſte; mais il ſemble qu'on ne choiſit pas le plus sûr moyen pour les démaſquer, ſur-tout quand ils reconnoiſſent, comme pluſieurs l'ont fait expreſſément, les deux vérités qu'on les accuſe de révoquer en doute.

X I.

Ce n'eſt pas aſſez de s'élever contre l'impiété; il faut encore ne pas ſe méprendre ſur le genre d'impiété qu'on attaque. « On m'accuſe de matérialiſme, » diſoit un jour un Pyrrhonien; c'eſt

» à peu près comme ſi on accuſoit un » Conſtitutionnaire de Janſéniſme. Si » j'avois à douter de quelque choſe, ce » ſeroit plutôt de l'exiſtence de la ma» tiere que de celle de la penſée. Je ne » connois la premiere que par le rap» port équivoque de mes ſens, & je » connois la ſeconde par le témoignage » infaillible du ſentiment intérieur. Ma » propre penſée m'aſſure de l'exiſtence » d'un principe penſant; l'idée que j'ai » des corps & de l'étendue eſt beau» coup plus incertaine & plus obſcure, » & je ne vois ſur cet objet que le ſcep» ticiſme de raiſonnable. Ainſi, bien » loin d'être Matérialiſte, je pencherois » plutôt à nier l'exiſtence de la ma» tiere, au moins telle que mes ſens me » la repréſentent; mais il me paroît plus » ſage de me taire & de douter. » Ce Pyrrhonien, outré dans ſes opinions, n'avoit pas tout-à-fait tort dans ſes plaintes. Le nom de *Matérialiſte* (nous ne pouvons nous diſpenſer de le répéter) eſt devenu de nos jours une eſpece de cri de guerre; c'eſt la qualification générale, qu'on applique ſans diſcernement à toutes les eſpeces d'incrédules, ou même à ceux qu'on veut ſeulement

faire paſſer pour tels. Dans toutes les Religions & dans tous les temps, le fanatiſme ne s'eſt piqué ni d'équité ni de juſteſſe. Il a donné à ceux qu'il vouloit perdre, non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur nuire le plus. Ainſi dans les premiers ſiecles, les Païens donnoient à tous les Chrétiens le nom de Juifs, parce qu'il s'agiſſoit moins d'avoir raiſon que de rendre les Chrétiens odieux.

X I I.

Durant tout le temps que la Philoſophie d'Ariſtote a régné, c'eſt-à-dire, pendant pluſieurs ſiecles, on a cru que toutes les idées venoient des ſens; & on n'avoit pas imaginé qu'une opinion ſi conforme à la raiſon & à l'expérience, pût être regardée comme dangereuſe. On le croyoit ſi peu, qu'il fut même défendu pendant un temps, *ſous peine de mort*, d'enſeigner une doctrine contraire. La peine de mort, nous en convenons, étoit un peu forte: que les idées viennent des ſens, ou n'en viennent pas, il eſt juſte que tout le monde vive; mais enfin la défenſe & la peine même prouvent l'attachement religieux

de nos peres à l'opinion ancienne, *que les ſenſations ſont les principes de toutes nos connoiſſances*. Deſcartes vint & dit: « L'ame eſt ſpirituelle; or qu'eſt-ce » qu'un être ſpirituel ſans idées? l'ame » a donc des idées dès l'inſtant où elle » commence d'être; il y a donc des » idées innées. » Ce raiſonnement, joint à l'attrait d'une opinion nouvelle ſéduiſit pluſieurs écoles; mais on alla plus loin que le Maître. De la ſpiritualité de l'ame, Deſcartes avoit conclu les idées innées; quelques-uns de ſes Diſciples en conclurent de plus, que nier les idées innées, c'étoit nier la ſpiritualité de l'ame; peut-être même auroient-ils eſſayé d'ériger les idées innées en article de foi, s'ils avoient pu ſe diſſimuler que cette prétendue vérité révélée ne remontoit pas au-delà du dernier ſiecle. On a vu des Théologiens porter l'extravagance juſqu'à ſoutenir, que l'opinion qui attribue l'origine de nos idées à nos ſenſations, met en danger le myſtere du péché originel & de la grace du Baptême. C'eſt à peu près comme ſi on attaquoit les axiomes les plus inconteſtables des Mathématiques & de la Philoſophie, ſous prétexte de leur oppoſition

apparente avec quelques-unes des vérités que la foi nous enseigne. Croit-on d'ailleurs qu'il fût impossible de combattre les idées innées par ces mêmes armes de la Religion dont on se sert pour les établir ? Un enfant qui auroit l'idée de Dieu, comme le prétendent les Cartésiens, dès la mamelle & même dès le sein de sa mere, n'auroit-il pas avant l'âge de raison & avant sa naissance même des devoirs envers Dieu à remplir, ce qui est contre les premiers principes de la Religion & du sens commun ? Dira-t-on que l'idée de Dieu existe dans les enfans sans y être développée ? Mais qu'est-ce que des idées que l'ame possede sans le savoir, & des choses qu'elle sait sans y avoir pensé, quoiqu'elle soit obligée de les apprendre ensuite comme si elle ne les avoit jamais sues ? Un être spirituel, ajoute-t-on, doit avoir des idées dès l'instant qu'il existe. Il est d'abord facile de répondre, que cet être dans les premiers momens de son existence peut être borné à des sensations, & que pour n'être pas matériel, il suffit même qu'il soit capable de sentir, cette faculté ne pouvant appartenir (de l'aveu

de tous les Théologiens) qu'à une ſubſtance ſpirituelle. Mais de plus, pour décider en quoi la ſpiritualité conſiſte, & s'il eſt de la nature d'un être ſpirituel de penſer, ou même de ſentir toujours, avons-nous une idée diſtincte de la nature de notre ame ? Qu'on le demande au Pere Malebranche, qui ne ſera pourtant pas ſoupçonné davoir confondu l'eſprit avec la matiere. Enfin, c'eſt par nos ſens que nous connoiſſons la ſubſtance corporelle ; c'eſt donc par leur moyen que nous avons appris à la regarder comme incapable de volonté & de ſenſation, & par conſéquent de penſée. De là réſultent deux conſéquences ; en premier lieu, que nous devons à nos ſenſations & aux réflexions qu'elles nous ont fait faire, la connoiſance que nous avons de l'immatérialité de l'ame ; en ſecond lieu, que l'idée de ſpiritualité eſt en nous une idée purement *négative*, qui nous apprend ce que l'être ſpirituel n'eſt pas, ſans nous éclairer ſur ce qu'il eſt. Il y auroit de la préſomption à penſer autrement, & de l'imbécillité à croire qu'il faille penſer autrement pour être orthodoxe. Notre ame n'eſt ni matiere

ni étendue, & cependant eſt quelque choſe; quoiqu'un préjugé groſſier, fortifié par l'habitude, nous porte à juger que ce qui n'eſt point matiere, n'eſt rien. Voilà où la Philoſophie nous conduit & où elle nous laiſſe.

XIII.

Cette manie ſi étrange, de vouloir ériger en dogmes les opinions les moins fondées ſur la nature de l'ame, n'eſt pas particuliere à notre ſiecle. Nous n'en rapporterons qu'un ſeul exemple. Hincmar, Archevêque de Rheims, le même qui fit ſi bien fouetter Gotheſcalc au Concile de Quercy, en attendant qu'il fût prouvé que Gotheſcalc (*c*) avoit tort, fit condamner à peu près dans le même temps un certain Jean Scot Erigene, qui (parmi pluſieurs erreurs réelles) ſoutenoit que *l'ame n'étoit pas dans le corps*. Il eſt difficile de concevoir en quoi cette prétendue héréſie peut conſiſter; car c'eſt aux corps ſeuls qu'il appartient d'être dans un lieu plutôt que dans un autre; & ſi dans le neuvieme

(*c*) On ſait que S. Remy de Lyon & S. Prudence de Troyes, prirent la défenſe de Gotheſcalc, même après ſa flagellation.

ſiecle ont eût été auſſi vigilant que dans le nôtre ſur le Matérialiſme, Jean Scot auroit eu beau jeu pour en accuſer ſon adverſaire. L'ame eſt unie au corps d'une maniere tout-à-fait inconnue pour nous, & que la ténébreuſe Métaphyſique des Ecoles a tenté d'expliquer en vain; mais au temps d'Hincmar, on étoit trop ignorant pour ſavoir douter.

XIV.

Au reſte, ſi le Philoſophe, toujours obligé de s'énoncer clairement, ne doit point ſe permettre d'expreſſions impropres dans une matiere ſi délicate, il ne doit pas non plus condamner trop légérement & ſans explication des expreſſions équivoques dans une matiere qui eſt en même temps ſi obſcure, & qui laiſſe au raiſonnement & à la langue même ſi peu de priſe. Un Auteur, par exemple, qui diroit aujourd'hui, que l'ame eſt *eſſentiellement la forme ſubſtantielle du corps humain*, ſeroit au moins regardé comme ſuſpect de Matérialiſme. Cependant celui qui avanceroit cette propoſition ne feroit que répéter le premier Canon du Concile général de Vienne. C'eſt que le mot de *forme*

eſt un terme vague, auquel les Peres de ce Concile appliquoient ſans doute un ſens catholique, & dont par conſéquent il eſt permis de faire uſage, pourvu qu'on y attache le même ſens. Dans un Ouvrage moderne, on a rapporté & expliqué ce Canon du Concile de Vienne, pour prévenir l'abus que les Matérialiſtes de nos jours pourroient en faire. L'Apologiſte du Concile auroit dû ſe repentir de ſon zele, ſi on pouvoit ſe repentir d'une bonne action; car malgré le ton ſimple & ſérieux de ſa défenſe, on l'a ſottement accuſé d'avoir voulu tourner en ridicule la doctrine d'un Concile œcuménique.

X V.

Ce n'eſt pas là le ſeul exemple d'expreſſions équivoques uſitées autrefois dans les Ecoles, ou même employées encore aujourd'hui par des Sectes entieres de Philoſophes. Malebranche & ſes Diſciples appellent Dieu l'*Être univerſel*; les Spinoſiſtes ne s'exprimeroient pas autrement. Les Scotiſtes admettent en Dieu une étendue éternelle, immenſe, immobile & indiviſible; & ce n'eſt

qu'en s'enveloppant du jargon le plus obſcur, qu'ils ſe défendent de faire Dieu corporel, ou du moins étendu. Cependant on ſeroit injuſte d'accuſer Malebranche de Spinoſiſme, & les Scotiſtes de confondre Dieu avec l'eſpace. Pourquoi ne pas traiter avec la même indulgence des hommes auſſi peu portés qu'eux à en abuſer? Cette indulgence ſeroit d'autant plus équitable, qu'il n'eſt point de ſujet où l'intention de nuire trouve plus de prétextes à s'exercer qu'en matiere de Religion. Souvent des expreſſions innocentes en elles-mêmes & dans le ſens que l'Auteur y attache, ſont ſuſceptibles d'un ſens erroné ou dangereux, ſur-tout quand on les ſépare de ce qui les précede & de ce qui les ſuit. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux ſur les abus innombrables que l'héréſie a faits des expreſſions de l'Ecriture.

X V I.

Non-ſeulement les opinions métaphyſiques des Philoſophes ont été l'objet de mille déclamations; leurs ſyſtêmes ſur la formation & l'arrangement de l'Univers, n'ont pas été appréciés

avec plus de juſtice. La matiere n'eſt pas éternelle ; elle a donc commencé à exiſter ; voilà le point fixe d'où l'on doit partir. Mais Dieu a-t-il arrangé les différentes parties de la matiere dès le moment qu'il l'a créée, ou le chaos a-t-il exiſté plus ou moins de temps avant la ſéparation de ſes parties ? Voilà ſur quoi il eſt permis aux Philoſophes de ſe partager. En effet, s'il n'y a dans les corps que figure & mouvement, comme la ſaine Phyſique le reconnoît, quel inconvénient y a-t-il à dire que l'Être ſuprême, en créant la matiere & en la formant d'abord d'une ſeule maſſe homogene & informe en apparence, a imprimé à ſes différentes parties le mouvement néceſſaire pour ſe ſéparer ou ſe rapprocher les unes des autres, & produire par ce moyen les différens corps ; que de cette grande opération, l'ouvrage du Géometre éternel, ſont ſortis ſucceſſivement & dans le temps preſcrit par le Créateur, la lumiere, les aſtres, les animaux & les plantes ? Cette idée ſi grande & ſi noble, non-ſeulement n'a rien de contraire à la puiſſance ni à la ſageſſe divine, mais ne ſert peut-être qu'à la développer

davantage à nos yeux. D'ailleurs l'existence du chaos, avant la séparation de ses parties, est une hypothese nécessaire à l'explication physique de la formation du globe terrestre. L'Etre suprême a pu dans un même instant créer & arranger le monde, sans qu'il soit défendu pour cela au Philosophe de chercher de quelle maniere il auroit pu être produit dans un temps plus long, & en vertu des seules lois du mouvement établies par l'Auteur de la nature. Le systême de ce Philosophe pourra être plus ou moins d'accord avec les phénomenes; mais c'est en Physicien, & non en Théologien qu'il faut le juger. Ainsi les Newtoniens, pour expliquer la figure de la terre, supposent qu'elle a été originairement fluide. Ainsi Descartes l'a regardée comme ayant été autrefois un soleil, obscurci & étouffé depuis par une croûte épaisse dont il s'est couvert; hypothese qui a essuyé d'aussi pitoyables chicanes de la part de quelques Théologiens, que de bonnes objections de la part des Philosophes.

XVII.

Aucun Physicien ne doute aujourd'hui que la mer n'ait couvert une grande partie de la terre habitée. Il paroît même impossible d'attribuer uniquement au déluge tous les vestiges qui restent d'une inondation si ancienne. On a attaqué cette opinion comme contraire à l'Ecriture; il ne faut qu'ouvrir la Genese pour voir combien une pareille imputation est injuste. *Au troisieme jour, Dieu dit; que les eaux qui couvrent la terre se rassemblent en un seul lieu, & que la terre ferme paroisse.* Ce passage a-t-il besoin de commentaire? Peut-être trouveroit-on dans le même chapitre des preuves de l'existence du chaos avant la formation du monde, si nous n'avions déjà observé que cette opinion est en elle-même tout-à-fait indifférente à la Religion, pourvu qu'on ne soutienne point l'éternité du chaos. Mais nous ne pouvons nous dipenser de relever à cette occasion la maladresse d'un Critique moderne. L'illustre Historien de l'Académie des Sciences a dit dans quelqu'un de ses Extraits, que les poissons ont été les premiers

habitans de notre globe; le Censeur a crié de toutes ses forces à l'impiété; qui n'auroit cru qu'il avoit l'Ecriture pour garant? On ouvre la Genese, & on trouve qu'il a manqué de bonne foi ou de mémoire; car on y lit que les poissons ont été en effet les premiers animaux créés.

XVIII.

Personne n'ignore qu'un passage du Livre de Josué, mal attaqué par les incrédules, & mal défendu par les Inquisiteurs, a éte la source des malheurs de Galilée. « Pourquoi, disoient avec affectation les esprits forts, Josué a-t-il » ordonné au soleil de s'arrêter, au » lieu de l'ordonner à la terre? Qu'en » coûte-t-il à un Auteur qu'on prétend inspiré, de dire les choses telles » qu'elles sont? Pourquoi l'Esprit saint » qui a dicté les Ecritures, nous induit-» il en erreur sur la Physique, en nous » éclairant sur nos devoirs? Aussi devez-vous croire, répondoient les Inquisiteurs, que le soleil tourne autour » de la terre. Le S. Esprit, qui doit le savoir, vous en assure, & ne sauroit » vous tromper ». On a répondu aux

uns & aux autres, que dans les matieres indifférentes à la ſoi, l'Ecriture peut employer le langage du peuple. Mais cette réponſe ne ſuffiſoit pas, ce me ſemble, pour confondre l'impiété d'une part, & l'imbécillité de l'autre. On auroit dû ajouter, que l'Ecriture a beſoin même de parler le langage de la multitude pour ſe mettre à ſa portée. Qu'un Miſſionnaire, tranſplanté au milieu d'un peuple de Sauvages, leur prêche ainſi l'Evangile: *Je vous annonce le Dieu qui fait tourner autour du ſoleil cette terre que vous habitez*; aucun de ces Sauvages ne daignera faire attention à ſon diſcours; il faudra qu'il leur tienne un autre langage pour les préparer à l'entendre; il imitera en quelque maniere cet Orateur, qui racontoit une fable aux Athéniens pour s'en faire écouter; en un mot, il en fera d'abord des Chrétiens, & enſuite, s'il le veut, ou s'il le peut, des Aſtronomes. Quand ils en feront là, ils ne chercheront pas le ſyſtême du monde dans des paſſages de l'Ecriture mal entendus; & pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur ce ſujet, ils préféreront l'Obſervatoire au ſaint Office; ils feront comme le Roi d'Eſpagne, lequel ſe trouva

mieux, dit M. Paſcal, de croire ſur les Antipodes Chriſtophe Colomb qui en venoit, que le Pape Zacharie qui n'y avoit jamais été. Reſpectons aſſez l'Ecriture & la révélation pour n'en pas profaner l'uſage, & laiſſons Madame Dacier juſtifier par le diſcours de l'âneſſe de Balaam, le diſcours du cheval d'Achille dans Homere.

XIX.

Quoique les opinions purement métaphyſiques, & les ſyſtêmes ſur la formation ou ſur l'arrangement du monde ayent ſervi le plus ſouvent de prétexte pour tourmenter les Philoſophes, la calomnie n'a pas négligé pour cela d'autres moyens quand elle a pu les mettre en uſage. Peut-on ſe défendre d'un mouvement de pitié ou d'indignation, quand on voit un de nos plus célebres Ecrivains accuſé d'impiété par des Journaliſtes, pour avoir dit que le Jourdain eſt une aſſez petite riviere, & que la Paleſtine étoit du temps des Croiſades ce qu'elle eſt encore aujourd'hui, une des plus ſtériles contrées de l'Aſie ? Les Critiques accumulent les paſſages de l'Ecriture pour prouver que du tems de Joſué

la Paleſtine étoit très-fertile ; mais que font tout ces paſſages à l'état de ce pays du temps de Saladin ? que font-ils à ſon état préſent ? Pourquoi Dieu n'auroit-il pas vengé le Déïcide qui a été commis dans cette terre, en frappant de ſtérilté des contrées auparavant riches & abondantes ? ou plutôt (car les explications les plus ſimples ſont toujours les meilleures) pourquoi cette terre aſſervie & dépeuplée ne ſeroit-elle pas devenue ſtérile par la dépopulation même ? Mais quand on a réſolu de rendre un Ecrivain ſuſpect, tout devient impiété dans ſa bouche ; ſes preuves de l'exiſtence de Dieu ſeront traitées de ſophiſmes, ſes raiſonnemens en faveur de la Religion, de plaiſanteries faites contre elle. Ecrit-il contre la ſuperſtition & le fanatiſme ? C'eſt au Chriſtianiſme qu'il en veut. Parle-t-il en faveur de la tolérance civile des religions ? Il ne montre que ſon indifférence pour toutes.

X X

» Trouvez-moi, dit M. de Fonte-
» nelle, dans ſon Hiſtoire des Oracles,
» une *demi-douzaine* d'hommes à qui je
» puiſſe perſuader, que ce n'eſt pas le

» soleil qui fait le jour, je ne désespere » pas de le faire croire par leur moyen » à des nations entieres ». Si quelque chose au monde est incontestable, c'est assurément cette proposition, les Religions absurdes dont l'Asie & l'Afrique sont couvertes en fournissent la preuve la plus frappante & la plus triste. Qu'ont fait les censeurs de l'Histoire des Oracles? « Il ne manque, ont ils dit, que la *dou-* » *zaine* à la proposition de l'Auteur, » pour en faire une grande impiété ». L'impiété est évidemment toute entiere sur le compte des critiques. De ce qu'une demi-douzaine d'hommes peut entraîner des Nations dans l'erreur, s'ensuit-il qu'une douzaine d'autres ne puisse leur faire connoître la vérité? Tout ce qu'on a écrit de profond & de vrai dans ces derniers temps, sur les préjugés, sur la crédulité des hommes, sur les fausses prophéties, sur les faux miracles, tout cela peut-il avoir quelque application aux argumens invincibles sur lesquels la vraie Religion est appuyée?

X X I.

Les Peres de l'Eglise, ces premiers défenseurs du Christianisme, ne se dé-

ſioient pas ainſi de la bonté de leur cauſe, ils ne craignoient pour elle ni les objections, ni le grand jour; ils ignoroient les fauſſes attaques & les précautions puſillanimes. Quelques Ecrivains de nos jours, dignes de marcher après eux dans une ſi noble carriere, ont imité leur exemple; mais ſi la cauſe reſpectable de l'Evangile a ſes Paſcals & ſes Boſſuets, elle a auſſi ſes Chaumeix & ſes Garaſſes.

X X I I.

L'abus de la critique en matiere de Religion eſt funeſte à la Religion même par pluſieurs raiſons; par la mal-adreſſe & l'ineptie avec laquelle la bonne cauſe eſt quelquefois défendue; par les conſéquences que la multitude peut tirer de l'accuſation vague d'irréligion intentée aux Philoſophes; par les motifs qui portent de prétendus gens de bien à déclarer la guerre à la raiſon; enfin par le peu d'union & l'animoſité réciproque de ſes adverſaires. Chacun de ces objets mérite un article à part, & nous occupera quelques momens.

X X I I I.

L'Encyclopédie nous fournira le ſujet

du premier article. Au mot *forme substantielle*, on a rapporté, comme on le devoit, le grand argument des Cartésiens contre l'ame des bêtes, tiré de ce principe de S. Augustin, que *sous un Dieu juste aucune créature ne peut souffrir sans l'avoir mérité*; argument très-connu dans les Ecoles, que le P. Malebranche a fait valoir avec beaucoup de force, qu'enfin les Philosophes & les Théologiens éclairés ont toujours regardé comme très-difficile à résoudre. En exposant dans l'Encyclopédie cet argument, on a en même temps remarqué que c'étoit tout ou plus une objection, qui ne devoit porter d'ailleurs aucune atteinte aux preuves de la spiritualité de l'ame, de son immortalité, de la justice & de la providence divine. Qu'a fait un des antagonistes de l'Encyclopédie? Il a prétendu qu'on avoit eu pour unique dessein dans cet article de tourner le principe de S. Augustin en ridicule; & pour le prouver, il a conclu de ce principe que S. Augustin regardoit les bêtes comme des automates; opinion dont ce saint Docteur étoit bien éloigné, & dont il faut uniquement faire honneur à son prétendu Apologiste. Ainsi ce n'est

pas l'Encyclopédie, c'eſt ſon ridicule adverſaire, qui accuſe le plus reſpectable des Peres de l'Egliſe d'abſurdité ou d'inconſéquence; & c'eſt ainſi que la Religion eſt défendue. Selon ce nouvel Apôtre, on ne ſauroit être Chrétien, ſans regarder les animaux comme des machines; ainſi depuis S. Pierre juſqu'à Deſcartes, il n'y a point eu de Chrétiens. Mais de pareilles abſurdités doivent-elles étonner de la part d'un Ecrivain, qui prétend que les devoirs de la Morale ne peuvent être connus par la raiſon; qui nous aſſure que l'exiſtence des corps eſt une vérite *révélée*; qui ſoutient enfin contre les prétendus incrédules, que l'ame eſt immortelle *de ſa nature*; propoſition blaſphématoire, puiſqu'elle ravit à l'Intelligence ſuprême un de ſes attributs les plus eſſentiels. Le ſeul Être increé eſt immortel par eſſence: notre ame ne l'eſt que par la volonté de cet Être, qui a jugé à propos de lui donner une exiſtence éternelle, & dont elle reçoit à chaque inſtant cette exiſtence par *une création continuée*. Ce n'eſt point par la diſſolution des parties, comme les corps, que notre ame peut ceſſer d'être; c'eſt en retombant dans le néant

d'où l'Auteur de la nature l'a fait ſortir, & où il pourroit à chaque inſtant la replonger. Voilà les premiers élémens de la Métaphyſique chrétienne, dont l'Auteur auroit dû être inſtruit avant que d'écrire. Il eſt pour lui auſſi triſte qu'humiliant, d'être réduit à apprendre ces dogmes de la bouche de ceux même qu'il accuſe de les combattre.

X X I V.

Ceux qui exercent le métier de Critique avec le plus de violence, & par conſéquent de mal-adreſſe, ont quelquefois l'eſprit d'être modérés quand ils ſont sûrs d'attaquer avec avantage. Je ne ſais par quelle fatalité les vengeurs du Chriſtianiſme ont ſi ſouvent fait le contraire, & ont ſoutenu les intérêts de Dieu avec des injures. Elles ont néanmoins de grands inconvéniens; elles préviennent le Lecteur contre celui qui les dit, elles aigriſſent & par conſéquent éloignent des eſprits que la modération auroit pu ramener; enfin elles empêchent le Critique de donner aux raiſons qu'il apporte tout le choix & toute l'attention néceſſaire. Quand on ſe contentera, par exemple, comme font quelques

Enthousiastes, de dire à un athée, qu'il n'est point d'athées de bonne foi, que l'athéisme a sa source dans le libertinage du cœur, on aura sans doute raison en général; mais espere-t-on réussir par ce moyen à faire des prosélytes ? Si l'intérêt qu'on croit avoir de nier une vérité doit rendre suspect le refus qu'on fait de la croire, cet intérêt n'est pas non plus une raison suffisante pour être condamné, quand on peut l'être sur de meilleures preuves. Plus un esprit éclairé approfondit celles de l'existence de Dieu, plus il doit en tirer de lumieres, plus il doit être en état de rendre à la Divinité ce culte raisonnable, qui seul peut vraiment l'honorer, & qui est un de ses premiers préceptes. Par conséquent la meilleure maniere d'établir qu'il ne peut y avoir des athées de bonne foi, est de prouver avec la plus grande évidence la vérité qu'ils combattent. N'imitons pas un Ecrivain moderne, qui commence par soutenir qu'il n'y a point d'incrédules, & qui finit par les réfuter. D'ailleurs qu'importent à une vérité incontestable les motifs de ceux qui la nient ? Que fait-on pour la persuader en refusant à ses

ſes adverſaires la probité & la bonne foi ? C'eſt imiter le Maître d'Ecole de la Fable, qui dit des injures à l'enfant qui ſe noie, & lui fait une harangue avant de le ſauver. Peut-on ſe diſſimuler enfin que pluſieurs Philoſophes, tant anciens que modernes, accuſés d'athéiſme ou de ſcepticiſme, ont eu, du moins en apparence, une conduite irréprochable, & ſe ſont montrés auſſi réglés dans leurs mœurs, qu'aveugles & inconſéquens dans leurs opinions ? *Frappe, mais écoute*, diſoit Thémiſtocle à Euribiade ; on pourroit dire à quelques-uns des prétendus vengeurs de la Religion ; *frappe, mais raiſonne.* Malheureuſement il eſt à croire qu'on leur répétera long-temps ſans fruit cet avis ſi ſalutaire & ſi ſage. L'excès en toutes choſes eſt l'élément de l'homme, ſa nature eſt de ſe paſſionner ſur tous les objets dont il s'occupe ; la modération eſt pour lui un état forcé, ce n'eſt jamais que par contrainte ou par réflexion qu'il s'y ſoumet ; & quand le reſpect, qui eſt dû à la cauſe qu'il défend, peut ſervir de prétexte à ſon animoſité, il s'y abandonne ſans retenue & ſans remords. Le faux zele auroit-il oublié que

l'Evangile a deux préceptes également indiſpenſables, l'amour de Dieu & celui du prochain? Et croit-il mieux pratiquer le premier en violant le ſecond?

X X V.

Ce ne ſont pas ſeulement les injures qui peuvent nuire à la défenſe du Chriſtianiſme; c'eſt encore la nature des accuſations & des accuſés. Plus on ſeroit coupable de prêcher l'irréligion, plus il eſt criminel d'en accuſer ceux qui ne la prêchent pas en effet. En cette matiere plus qu'en aucune autre, c'eſt ſur ce qu'on a écrit qu'on doit être jugé, & non ſur ce qu'on eſt ſoupçonné mal-à-propos de penſer, ou d'avoir voulu dire. La foi eſt un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de nous ſeuls de nous procurer; & tout ce que la ſociété ordonne, eſt de reſpecter ce don précieux dans ceux qui ont le bonheur d'en jouir. C'eſt aux hommes à prononcer ſur les diſcours, & à Dieu ſeul à juger les cœurs. Ainſi l'accuſation d'irréligion, ſur-tout quand on l'intente devant le Public, ne ſauroit être appuyée ſur des preuves trop convaincantes & trop notoires. Mais cette précaution, ſi équitable en

elle-même, eſt ſur-tout néceſſaire lorſqu'on attaque un Ecrivain célebre, dont le nom ſeul eſt capable de donner du poids à ſes opinions, & même à celles qu'on pourroit lui attribuer fauſſement. Quel avantage la Religion a-t-elle tiré des imputations & des invectives tant de fois réitérées contre l'illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Lois?* D'un côté on n'a pu le convaincre d'avoir cherché à porter la moindre atteinte à l'Evangile, dont il a parlé avec le plus grand reſpect dans tout le cours de ſon Ouvrage; de l'autre les incrédules ſe ſont glorifiés du chef qu'on leur donnoit ſi gratuitement; ils ont accepté avec reconnoiſſance l'eſpece de préſent qu'on leur faiſoit; & le nom de M. de Monteſquieu leur a été bien plus utile que les prétendus traits qu'on l'accuſoit d'avoir lancés contre le Chriſtianiſme. L'autorité eſt le grand argument de la multitude; & l'incrédulité, diſoit un homme d'eſprit, eſt une eſpece de foi pour la plupart des impies. Auſſi qu'eſt-il enfin arrivé, après tant d'écrits & d'injures pieuſes contre l'Auteur de l'*Eſprit des Lois?* Les défenſeurs éclairés de la Religion, qui étoient d'abord

reſtés dans le ſilence, l'ont enfin rompu, (peut-être un peu trop tard) pour juſtifier eux-mêmes le Philoſophe. Ils ont ſenti le poids du nom qu'on leur oppoſoit, & n'ont rien oublié pour le rayer du Catalogue des mécréans, où on l'avoit ſi légérement placé.

X X V I.

Veut-on ſavoir une des principales cauſes de cette guerre déclarée aux Philoſophes? Les Théologiens de France ſont diviſés depuis long-temps en deux partis qui s'abhorrent & ſe déchirent pour la plus grande gloire de Dieu, & pour le plus grand bien de l'Egliſe & de l'Etat. Le plus foible des deux, après avoir épuiſé contre le plus puiſſant (qui ceſſera bientôt de l'être) * tout ce que la médiſance ou la calomnie peuvent faire imaginer d'injures, a fini par lui reprocher ſon indifférence pour la doctrine de l'Evangile, attaquée tous les jours dans une multitude innombrable

* Cette parentheſe, écrite en 1759, a été regardée par quelques perſonnes comme une eſpece de prédiction de ce qui eſt arrivé depuis. Mais l'Auteur avoue de bonne foi qu'il étoit bien éloigné de prévoir alors juſqu'à quel point le parti le plus puiſſant devoit être affoibli deux ans après.

d'Ecrits. Senſible à ce reproche, le parti le plus puiſſant s'eſt piqué d'honneur, & s'eſt en apparence réuni au plus foible, pour tomber ſans diſcernement ſur les incrédules vrais ou ſuppoſés. Cette alliance offenſive devoit naturellement ſuſpendre la guerre allumée depuis plus de cent ans dans le ſein de l'Egliſe de France; mais au grand détriment de la Religion, elle n'a pas même produit cet effet; & on ne ſauroit dire dans cette circonſtance, *facti ſunt amici ex ipsâ die;* au contraire cette guerre déclarée à l'ennemi commun, n'a fourni aux deux partis qu'un prétexte nouveau pour ſe déchirer l'un l'autre avec plus de fureur & de ſcandale. Un exemple frappant & récent ſera la preuve affligeante de ce que nous avançons. Il a paru il y a quelques années un Ouvrage fameux par le grand nombre d'éditions & de critiques qui en ont été faites, & que nous condamnons avec l'Auteur dans ce qu'on y a trouvé de répréhenſible. Les Journaliſtes de Trévoux, qui depuis l'eſpece de ſignal dont nous venons de parler, ſont en poſſeſſion de crier à l'irréligion ſur ce qui le mérite & ne le mérite pas, ont fait dans leur

ſtyle dogmatique & bourgeois, une ſortie très-vive ſur cet Ouvrage, juſqu'à chercher même à rabaiſſer les talens de l'Auteur ; ſur ce dernier article, à la vérité, ils permettent qu'on ne ſoit pas de leur avis ; les matieres de goût & de Philoſophie ſont un genre profane où ils n'oſent ſe piquer d'être infaillibles ; la Théologie eſt un peu plus de leur compétence ; encore eſt-ce un domaine que bien des gens leur diſputent. Quoi qu'il en ſoit, ces Journaliſtes jouiſſoient paiſiblement de leur victoire, lorſqu'un Ecrivain périodique & clandeſtin, leur ennemi déclaré bien plus encore que celui des incrédules, eſt venu à la charge à ſon tour contre le même Livre, déjà ſi vivement & ſi longuement attaqué. Mais les traits de ce nouvel Athlete portent beaucoup moins ſur l'Ouvrage que ſur les Journaliſtes ſes premiers adverſaires. « Voilà, s'écrie-t-il, le fruit » de la morale abominable des Caſuiſ- » tes ; voilà la doctrine des Caſnedis, » des Tambourins, des Berruyers & de » leurs confreres, conſacrée dans cette » production pernicieuſe ». Et les gens raiſonnables ſe ſont écriés à leur tour : « Voilà les confreres des Caſnedis,

» des Tambourins & des Berruyers,
» bien décemment récompensés de leur
» zele, & la Religion vengée d'une
» maniere bien édifiante ». En effet,
puisqu'un des deux Critiques accuse
l'autre d'être dans les principes de l'Auteur
censuré, il faut nécessairement
qu'un des deux soit de mauvaise foi;
nous ne pensons point à les en taxer
en commun, & à décider leur querelle
comme le procès du loup & du
renard par devant le singe.

XXVII.

Quand on voit l'Auteur d'un Libelle vingt fois flétri par les Magistrats, déclamer contre les incrédules, on croit voir Calvin qui fait brûler Servet. Mais les fanatiques sont toujours austeres. En accusant d'irréligion celui qui ne pense pas comme eux, ils se donnent un air de zele qui sied toujours bien à des hommes de parti; ils ont la satisfaction de calomnier le Gouvernement, trop indifférent selon eux, sur ce qu'ils appellent la cause de Dieu, & qui n'est réellement que la leur. Cependant on osera le dire avec confiance: Si l'on doit punir davantage ceux qui nuisent le plus

au Chriſtianiſme, les fanatiques ont encore plus beſoin d'être réprimés que les incrédules. Quelle idée le Peuple doit-il ſe former de la Religion, quand il voit ſes Miniſtres s'anathématiſer réciproquement avec fureur, ſans que l'autorité même puiſſe les forcer au ſilence que la charité ſeule auroit dû leur preſcrire ? Croit-on que les diſputes ſcandaleuſes des Théologiens de nos jours, ſur des matieres ſouvent futiles & toujours inintelligibles, n'ayent pas fait plus de tort au Chriſtianiſme que tous les raiſonnemens des impies ? Comment ne produiroient-elles pas ſur les mécréans, le même effet que produiſirent ſur l'Empereur de la Chine les querelles des Dominicains & des Jéſuites ? « Ces hommes, diſoit l'Empe-
» reur, viennent de cinq mille lieues
» nous prêcher une doctrine ſur laquelle
» ils ne s'accordent pas ». On peut juger du fruit que leur miſſion devoit avoir. Enfin, quoi de plus propre à faire triompher en apparence l'irréligion & chanceler les foibles, que tant d'Ouvrages contradictoires dont nous avons été accablés dans ces derniers temps, ſur la grace, ſur les craracteres de l'E-

glise, sur les Miracles ? Le Public a fini par mépriser & ignorer tous ces écrits ; & leurs Auteurs, chagrins de ne point être lus, ont attaqué ceux qui l'étoient.

XXVIII.

Réclamons autant qu'il est en nous, en faveur de l'humanité & de la Philosophie, contre leurs cris imbécilles. Les faits suffiront sans raisonnemens, & n'en auront peut-être que plus de force. Ouvrons l'Histoire Ecclésiastique, Histoire dont la lecture est tout à la fois si utile au Chrétien & au Philosophe ; au Chrétien, pour l'animer par des exemples de vertu & par l'accomplissement qu'ont toujours eu les promesses de Dieu, malgré les obstacles que les puissances de la terre y ont opposés ; au Philosophe, par les monumens incroyables & sans nombre qu'elle lui présente de l'extravagance des hommes, & surtout des maux que le Fanatisme a produits. Montrons par un détail abrégé de ces maux, mais aussi effrayant qu'utile, combien le Gouvernement a intérêt de défendre & d'appuyer les Gens de Lettres, qui soumis aux dogmes réels de la Foi ont le courage & l'équité d'en

ſéparer tout ce qui ne leur appartient pas. C'eſt en effet à eux que les Souverains doivent aujourd'hui l'affermiſſement de leur puiſſance & la deſtruction d'une ſoule d'opinions abſurdes, nuiſibles au bonheur de leurs Etats. C'eſt au contraire pour avoir confondu les objets de la Religion avec ce qui leur étoit étranger, que les Peuples ont ſi long-temps gémi ſous le joug de la puiſſance temporelle des Eccléſiaſtiques ; que les excommunications, ces armes ſi reſpectables de l'Egliſe, mais dont l'abus eſt ſi mépriſable, ont été prodiguées pour ſoutenir des droits purement humains & ſouvent mal fondés ; que le fils de Charlemagne a ſubi deux fois conſécutives, en eſclave plutôt qu'en Chrétien, l'ignominie d'une pénitence publique dont quelques Evêques oſoient le charger, & qu'il ne méritoit que par la baſſeſſe qu'il avoit de s'y ſoumettre (*d*);

(*d*) En 822 & 823. Louis, qu'on appelle le *Débonnaire*, & qu'on feroit mieux d'appeller *le Foible*, ſe ſoumit à la pénitence publique à Attigny & à Soiſſons : la premiere fois pour avoir fait mourir Bernard ſon neveu qui s'étoit révolté contre lui ; la ſeconde, pour n'avoir pas voulu recevoir la loi de ſes enfans. « Les Evêques » qui lui impoſerent cette pénitence, dit M. Fleury, » prétendirent qu'il ne lui étoit pas permis de reprendre » la Dignité Royale. S. Ambroiſe ne tira pas de telles

qu'un Concile Œcuménique, dans un ſiecle de ſervitude & d'ignorance, n'a oſé réclamer ouvertement contre l'entrepriſe d'un Pontife audacieux, qui ſe croyoit en droit de priver un Empereur de ſon patrimoine (*e*); qu'un de nos

» conſéquences de la pénitence de Théodoſe; dira-t-on » que ce grand Saint manquoit de courage pour faire va» loir l'autorité de l'Egliſe, ou qu'il fût moins éclairé » que les Evêques François du neuvieme ſiecle? Ces » Evêques bien plus hardis ſe déclarerent contre Louis » le Débonnaire pour ſes enfans, & les animerent à » cette guerre civile qui ruina l'Empire François. Les » prétextes ſpécieux ne leur manquoient pas; Louis » étoit un Prince foible, gouverné par ſa ſeconde fem» me; tout l'Empire ètoit en déſordre, mais il falloit » prévoir les conſéquences, & ne pas prétendre mettre » en pénitence un Souverain comme un ſimple Moine.

Les deux pénitences de Louis le Débonnaire, ſur-tout la ſeconde, que ce foible & malheureux Empereur méritoit le moins, furent accompagnées des circonſtances les plus humiliantes pour lui. Ebbon, Archevêque de Rheims, qui avoit oſé avilir ainſi ſon maitre, fut dépoſé l'année d'après, mais l'Empereur étoit déshonoré.

(*e*) En 1245, au premier Concile général de Lyon, le Pape Innocent IV dépoſa publiquement en préſence du Concile l'Empereur Frédéric II, tous les Peres tenant un cierge allumé: ce que les Ecrivains Proteſtans ont regardé comme une eſpéce d'approbation tacite; puiſqu'il eſt conſtant, comme le remarque M. Fleury, que cette dépoſition ne fut pas faite avec l'approbation du Concile, ainſi que les autres Décrets. Mais, diſent les Proteſtans, pourquoi ce cierge & ce ſilence? On répond à cette objection, qu'en effet la plus grande partie des Eccléſiaſtiques étoient alors dans l'opinion preſque générale du pouvoir des Papes ſur le temporel des Rois; mais que Dieu n'a pas permis que cette opinion fût confirmée par le ſuffrage poſitif d'un Concile œcuménique.

Rois, voulant expier le crime d'avoir brûlé 1300 personnes dans une Eglise, faisoit vœu d'en aller égorger 100000 en Syrie pour faire pénitence (*f*); que des insensés dépouilloient leur famille pour enrichir des Moines ignorans & inutiles; que les controverses ridicules des Grecs sur des absurdités ont avancé la perte de leur Empire (*g*); que l'on

& que le silence de l'Eglise assemblée n'est pas toujours une marque d'approbation, sur-tout dans les matieres qui ne regardent pas expressément la Foi.

(*f*) On sait combien l'Abbé Suger, aussi grand homme d'Etat que l'Abbé de Clairvaux étoit grand Orateur, s'opposa à cette croisade malheureuse que Louis le Jeune entreprit par le conseil de S. Bernard. L'événement justifia les craintes du Ministre, & démentit les promesses du Prédicateur. Louis le Jeune s'étoit croisé pour conquérir la Palestine & en chasser les Sarrasins; son expédition se borna à chasser sa femme à son retour, & à perdre en conséquence le Poitou & la Guyenne. En vain S. Bernard voulut se justifier, en imputant aux péchés des Croisés les malheurs de leur entreprise; il oublioit que la premiere croisade avoit été plus heureuse, sans que les Croisés en fussent plus dignes; & ne s'appercevoit pas, dit M. Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais.

(*g*) Vers le milieu du quatorzieme siecle, quelques Moines imbécilles du Mont Athos, à qui de longs & fréquens jeûnes avoient apparemment échauffé le cerveau, s'imaginerent qu'ils voyoient à leur nombril la lumiere du Tabor, & passoient leur tems à la contempler. Voilà une héréfie bien triste. Ils prétendoient de plus que cette lumiere étoit incréée, n'étant autre chose que Dieu même. Barlaam leur adversaire, plus ridicule qu'eux en ce qu'il les attaquoit sérieusement, eut le crédit de faire assembler à Constantinople un Concile

a osé regarder comme Jugemens de Dieu des épreuves incertaines & cruelles, dont le fruit étoit souvent la condamnation des innocens & l'absolution des coupables (*h*); qu'une des plus riches parties du monde a été dévastée par des monstres, qui en faisoient

contre ces visionnaires; il n'avoit pas prévu qu'il y seroit condamné. Ce fut pourtant ce qui arriva. L'Empereur Grec Andronic Paléologue harangua ce prétendu Concile avec tant de véhémence, qu'il en mourut quelques jours après; digne fin d'un Empereur! C'est cet Andronic Paléologue qui laissa périr la Marine dans ses Etats, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zele pour l'Eglise, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même Empereur regrettoit le temps qu'il déroboit aux disputes théologiques pour le donner au soin de ses affaires. La querelle des Grecs sur la lumiere du Tabor dura jusqu'à la destruction de l'Empire, & subsistoit même avec violence, tandis que Bajazet assiégeoit Constantinople; toutes ces ridicules controverses auxquelles les Empereurs prirent trop de part, hâterent leur chute en leur faisant négliger le Gouvernement.

(*h*) On peut voir dans un grand nombre d'ouvrages le détail de ces sortes d'épreuves, & les raisons qui les ont fait abolir. On décidoit généralement par ce moyen toutes sortes de questions. On alla jusqu'à jeter deux Missels au feu pour connoître quel étoit le meilleur; il arriva la chose du monde la plus extraordinaire, & qu'on avoit le moins prévue, les deux Missels furent brûlés. Dans la premiere croisade un Clerc Provençal se soumit à l'épreuve du feu pour prouver une révélation qu'il disoit avoir eue sur la découverte de la sainte Lance; le Provençal en mourut. L'événement de ces sortes d'épreuves eût toujours été aussi simple, si on y eût toujours agi de bonne foi; mais dans les siecles d'ignorance comme dans les autres, les hommes ont su tromper.

mourir les habitans dans les supplices pour les convertir ; que la moitié de notre Nation s'est baignée dans le sang de l'autre ; enfin que l'étendard de la révolte a été mis à la main des Sujets contre leurs Souverains, & le glaive à la main des Souverains contre leurs Sujets (*i*). C'est par les lumieres de la Philosophie que nous nous sommes délivrés de tant de maux. Des hommes courageux ont osé, quelquefois même au péril de leur liberté, de leur fortune & de leur vie, ouvrir les yeux des Peuples & des Rois. La reconnoissance

(*i*) Nous ne pouvions mieux terminer ces notes que par un passage de M. Fleury. « Il est triste, je le sens » bien, dit-il, de relever ces faits peu édifians... Mais » le fondement de l'histoire est la vérité.... Deux sor» tes de personnes trouvent mauvais que l'on rapporte » ces faits désavantageux à l'Eglise. Les premiers sont » des politiques profanes, qui ne connoissant point » la vraie Religion la confondent avec les fausses, la » regardent comme une invention humaine, pour con» tenir le vulgaire dans son devoir ; & craignent tout » ce qui pourroit en diminuer le respect dans l'esprit » du peuple ; c'est-à-dire, selon eux, le désabuser. Je » ne dispute point contre ces politiques, il faudroit » commencer par les instruire & les convertir ; mais » je crois devoir satisfaire, s'il est possible, les gens » de bien scrupuleux, qui par un zele peu éclairé tom» bent dans le même inconvénient, de trembler lors» qu'il n'y a pas sujet de craindre. Que craignez-vous, » leur dirois-je ? Est ce de connoître la vérité ? Vous » aimez donc à demeurer dans l'erreur ou du moins » dans l'ignorance ; & pouvez vous y demeurer en » sureté, vous qui devez instruire les autres ?

qu'ils ont droit d'exiger de notre ſiecle doit ſe meſurer ſur l'importance des ſervices qu'ils lui ont rendus, & l'effet le plus réel de cette reconnoiſſance eſt la protection qu'on doit à leurs ſucceſſeurs. Cette protection, nous le diſons avec joie, trouvera aujourd'hui d'autant moins d'obſtacles, que l'eſprit de Philoſophie, qui ſe répand de jour en jour, s'eſt communiqué à la partie la plus ſaine & la plus ſage des Théologiens, & les a rendus plus indulgens ou plus équitables ſur les matieres qui ne ſont pas de leur objet. Nous ne ſommes plus au temps où c'étoit preſque un crime parmi nous d'enſeigner une autre Philoſophie que celle d'Ariſtote. Avec quelques lumieres de moins & l'inquiſition de plus, on en eût fait une eſpece de Loi de l'Etat, comme elle l'eſt encore chez des Nations voiſines (*k*).

(*k*) Nos peres s'en virent bien près en 1624, lorſqu'à la *Requête* de l'Univerſité, & ſur-tout de la Sorbonne, il fut défendu par Arrêt du Parlement, « *ſous* » *peine de la vie*, de tenir ou d'enſeigner aucune maxi- » me contre les anciens Auteurs & approuvés, & de » faire aucunes diſputes que celles qui feront approu- » vées par les Docteurs de la Faculté de Théologie ». Par le même Arrêt on admoneſta & on bannit différens particuliers qui avoient compoſé & publié des Theſes contre la Doctrine d'Ariſtote.

XXIX.

Il ne faut que jeter les yeux ſur ces Nations malheureuſes, victimes d'une Loi ſi ridicule, pour ſe convaincre des triſtes effets que produiſent chez un Peuple la crainte & l'impoſſibilité de s'inſtruire. La poſtérité croira-t-elle que de nos jours on ait imprimé dans une des principales Villes de l'Europe l'Ouvrage ſuivant avec ce titre : *Syſtema Ariſtotelicum de formis ſubſtantialibus & accidentibus abſolutis, Ulyſſipone 1750?* Cette poſtérité ne jugera-t-elle pas que la date eſt une faute d'impreſſion, & qu'il faut lire 1550? Tel eſt cependant au milieu du dix-huitieme ſiecle l'état déplorable de la raiſon dans une des plus belles régions de la terre, chez une Nation d'ailleurs ſpirituelle & polie; tandis que les Sciences font de ſi grands progrès en Angleterre, en France, & dans la partie Proteſtante de l'Allemagne? Nous diſons dans la partie Proteſtante; car on ne peut s'empêcher d'avouer avec affliction la ſupériorité préſente des Univerſités de cette partie de l'Allemagne ſur les Ecoles Catholiques. Elle eſt ſi frap-

pante, que les Etrangers qui voyagent dans ce pays, & qui paſſent d'une Univerſité Catholique à une Univerſité Proteſtante voiſine, croient en une heure avoir fait quatre cents lieues ou vécu quatre cents ans, avoir paſſé de Salamanque à Cambridge ou du ſiecle de Scot à celui de Newton. Nous en faiſons la remarque avec d'autant plus de liberté, qu'on ne doit point ſans doute attribuer cette différence de lumieres & de ſavoir dans les différentes régions de l'Allemagne à la différence de Religion. En France où la Doctrine Catholique eſt ſuivie & reſpectée, les Sciences n'en ſont pas cultivées avec moins de ſuccès; en Italie même elles ne ſont pas négligées; ſans doute parce que les ſouverains Pontifes, pour la plupart éclairés & ſages, & connoiſſant les abus qui réſultent de l'ignorance, ſont plus à portée en Italie de réprimer, quand il eſt néceſſaire, la tyrannie des Inquiſiteurs ſubalternes. Car tout ſert de prétexte à cette eſpece d'hommes mépriſable & lâche, pour étouffer la lumiere & pour arrêter les progrès de l'eſprit.

X X X.

Il n'y a, ce me ſemble, qu'un moyen d'affoiblir leur empire dans les contrées malheureuſes où ils dominent encore; c'eſt d'y favoriſer, autant qu'il eſt poſſible, l'étude des Sciences exactes. Souverains qui gouvernez ces Peuples, & qui voulez leur faire ſecouer le joug de la ſuperſtition & de l'ignorance, faites naître des Mathématiciens parmi eux; cette ſemence produira des Philoſophes avec le temps, & preſque ſans qu'on s'en apperçoive. L'orthodoxie la plus délicate n'a rien à démêler avec la Géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les eſprits dans les ténebres, fuſſent-ils aſſez prévoyans pour preſſentir la ſuite des progrès de cette ſcience, manqueroient de prétexte pour l'empêcher de ſe répandre. Bientôt l'étude de la Géométrie conduira comme d'elle-même à celle de la ſaine Phyſique, & celle-ci à la vraie Philoſophie, qui par la lumiere qu'elle répandra, ſera bientôt plus puiſſante que tous les efforts de la ſuperſtition; car ces efforts, quelque grands qu'ils ſoient, deviennent inutiles dès qu'une fois la Nation eſt éclairée.

X X X I.

C'eſt faire injure à la Religion, que de vouloir l'appuyer ſur l'ignorance. Il en eſt du domaine des Philoſophes & de celui des Théologiens comme des deux puiſſances, la ſpirituelle & la temporelle; rien n'eſt plus diſtingué que les droits de l'une & de l'autre; mais comme autrefois la puiſſance ſpirituelle, après avoir ſecoué le joug de la temporelle qui l'opprimoit, a voulu à ſon tour opprimer celle-ci, de même quelques Miniſtres de la Religion, après avoir écarté les ténebres qu'une Philoſophie audacieuſe avoit tâché d'y répandre, ont à leur tour voulu reſſerrer cette Philoſophie bien en deçà des bornes que la Religion lui preſcrivoit. Le domaine de l'une & de l'autre paroît aujourd'hui trop bien fixé, trop étendu, trop aſſuré même, pour avoir à redouter ces attaques réciproques: leur intérêt eſt d'être unies, comme celui de deux Souverains puiſſans eſt de ſe ménager; & ſi d'un côté le Chriſtianiſme, appuyé par les Lois divines & humaines, eſt établi ſur des fondemens durables; de l'autre, il y a lieu de croire

qu'en respectant, comme il est juste, les vérités de la Foi, les Philosophes du dix-huitieme siecle défendront leur bien avec plus de force & d'avantage, que les Princes du douzieme n'ont défendu leurs couronnes.

XXXII.

Voilà un précis très-succinct des réflexions qui m'ont paru nécessaires sur l'abus qu'on fait dans notre siecle de la critique en matiere de Religion. Je ne doute point qu'on ne les approuve, quand on les examinera sans préjugés, & avec les lumieres d'une saine Philosophie. Je crois m'être suffisamment prémuni contre les attaques du fanatisme imbécille & hypocrite. A l'égard des personnes qu'un zele sincere, quoique mal entendu, pourra indisposer contre moi, j'en respecterai la cause sans en craindre & sans en approuver l'effet; & je me contenterai de leur répondre par ce passage de Cicéron : *Istos homines sine contumeliâ dimittamus; sunt enim & boni viri, & quoniam ità ipsi sibi videntur, beati.*

DE
LA LIBERTÉ
DE
LA MUSIQUE.

Italiam, Italiam.....

ÆNEID. VI.

DE LA LIBERTÉ DE *LA MUSIQUE.*

I.

IL y a chez toutes les Nations deux choſes qu'on doit reſpecter, la Religion & le Gouvernement ; en France on y en ajoute une troiſieme, *la Muſique du pays*. M. Rouſſeau a oſé pourtant en médire, dans cette Lettre fameuſe, tant combattue & ſi peu réfutée ; mais les vérités qu'il a eu le courage d'imprimer ſur ce grand ſujet, lui ont fait plus d'ennemis que tous ſes paradoxes ; on l'a traité de perturbateur du repos public, qualification d'autant mieux mé-

ritée, que la Musique Françoise laisse fort *en repos* ceux qui l'écoutent. Quelques mauvais plaisans prétendoient néanmoins que M. Rousseau eût été mieux nommé perturbateur du *bruit* public, attendu que la Musique Françoise en fait beaucoup.

II.

Dans les matieres les plus sérieuses il est permis à nos Ecrivains de faire la satire de la Nation; on est bien reçu à nous prouver, que sur le commerce, sur le droit public, sur les grands principes de la législation, nous ne sommes encore que des enfans; mais c'est un crime de nous dire que nous ne faisons que balbutier en Musique. La plupart des Lecteurs du Citoyen de Geneve opinoient à le traiter comme cet Artiste de la Grece, que de séveres Magistrats chasserent pour avoir voulu ajouter une corde à la lyre. Aurions-nous adopté ce principe de Platon, que tout changement dans la Musique annonce un changement dans les mœurs? Si c'est là le sujet de nos craintes, nous pouvons être tranquilles; nos mœurs sont à un point de perfection où le changement n'a rien à leur faire perdre.

I I I.

Des Bouffons arrivés d'Italie il y a huit ans, & qu'on eut l'imprudence de montrer au public sur le théâtre de l'Opéra, ont été la funeste cause de la Lettre de M. Rousseau, & d'une guerre civile très-vive qu'elle a excitée parmi nous. Cette guerre suffiroit pour détruire l'opinion commune, que les François trop inconstans & trop légers, ne sont pas capables de s'occuper long-temps d'un même objet. Durant une année & plus, nos entretiens & nos ouvrages ont épuisé la matiere ; notre Parterre divisé présentoit l'image de deux armées en présence, prêtes à en venir aux mains ; & cet espace d'une année, employé à disserter bien ou mal sur la Musique, est sans doute un temps fort honnête pour un pays où l'on ne parle que deux jours d'une bataille perdue, & où l'on emploie même le second à chansonner le Général. Aussi notre querelle musicale avoit été préparée insensiblement & de longue main, comme les grands événemens qui doivent agiter les Etats. Des mouvemens qui d'abord paroissoient légers, s'éten-

dant & ſe fortifiant peu à peu, ont enfin produit une fermentation violente. En voici l'origine & le progrès. Il y a environ quarante ans que les Directeurs de l'Opéra firent la même faute qu'en 1753; ils appellerent ſur leur théâtre des Bouffons d'Italie. Les oreilles françoiſes, quoiqu'accoutumées à la pſalmodie de Lully & de ſes diſciples, la ſeule eſpece de chant qu'elles connuſſent encore, accueillirent plus qu'on ne l'avoit eſpéré la nouvelle Muſique qu'on leur faiſoit entendre; déjà elle acquéroit des partiſans, & la mauvaiſe doctrine gagnoit du terrein; il fallut pour détruire le mal le couper par la racine; les Bouffons furent renvoyés, & la paix revint à l'Opéra avec l'ennui. Cependant quelques Muſiciens furent frappés de l'effet qu'avoit produit ſur les Auditeurs François cette Muſique Italienne, moins uniforme, moins languiſſante, & moins pauvre que celle dont on nous avoit allaités juſqu'alors. Ces Muſiciens eſſayerent donc de nous donner, comme à des enfans qu'on ſevre, une nourriture un peu plus forte. Mouret s'écartant le premier de la route battue, mais s'en écartant peu, (car il ne vouloit ni

ne pouvoit beaucoup hasarder) osa dans ses Opéras essayer quelques Ariettes, modelées, autant qu'il en étoit capable, sur les airs Italiens qu'on connoissoit en France. La Jeunesse, juge impartial, & par là meilleur qu'on ne croit, prit plaisir à cette nouveauté; mais les Nestors crioient que c'en étoit fait du *bon genre*, que le goût alloit se perdre, & que le Gouvernement étoit bien mal conseillé de n'y pas mettre ordre. Enfin en 1733 paroît M. Rameau, avec son Opéra d'*Hippolite* à la main. C'est alors que les clameurs redoublent; les brochures injurieuses, les estampes satiriques, les noirceurs secrettes, tous les petits moyens que l'ignorance & l'envie savent si bien mettre en usage contre ce qui leur nuit ou leur déplait, sont employés pour perdre ce dangereux novateur; le public va l'entendre, il se révolte d'abord, il se partage ensuite, il se réunit enfin en faveur du génie & du talent persécuté. Encouragé par ce succès, d'autant plus flatteur, qu'il avoit été disputé long-temps, ce Musicien célebre en mérite de nouveaux; & après un grand nombre d'Opéras, déchirés d'abord avec fureur,

mais applaudis ensuite presque tous avec enthousiasme, il donne enfin l'Opéra bouffon de *Platée*, son chef-d'œuvre & celui de la Musique Françoise. C'est par cet Opéra qu'il faut juger de l'état présent de cet art parmi nous, des progrès dont il est redevable à M. Rameau, & nous osons ajouter, du chemin qui lui reste à faire encore. La gloire de l'illustre Artiste n'a rien à souffrir de cet aveu, peut-être y a-t-il plus loin du lieu d'où il est parti à celui où il est parvenu, que du point où nous sommes aujourd'hui, à celui où nous pouvons arriver. M. Rameau est d'autant plus digne d'estime, qu'il a osé tout ce qu'il a pu, & non tout ce qu'il auroit voulu oser; il a eu le mérite de voir au de-là du terme où il a conduit ses Auditeurs, & le mérite peut-être aussi grand de juger jusqu'où ils pouvoient être conduits. Il eût manqué son but en allant plus loin; il nous a donné, non la meilleure Musique dont il fût capable, mais la meilleure que nous pussions recevoir. Ce n'est pas seulement par leurs ouvrages qu'il faut mesurer les hommes, c'est en les comparant à leur siecle & à leur nation; & si les partisans zélés que M.

Rameau s'étoit faits parmi nous, ſont devenus plus froids ſur la Muſique, depuis que l'Italienne a frappé leurs oreilles, ils n'en ſentent pas moins tout le prix de ſes heureux efforts, & toute la juſtice des applaudiſſemens dont ils ont été couronnés.

I V.

C'eſt dans ces circonſtances, & après toutes les innovations déjà tentées ou haſardées dans notre Muſique, que les Bouffons ont reparu pour la ſeconde fois ſur notre théâtre; ils ont fourni à la plume éloquente de M. Rouſſeau, déjà exercée à nous dire des vérités dures, une occaſion bien favorable de nous inſtruire & de nous maltraiter. On peut juger s'il a été écouté patiemment. Il a ſoutenu preſque ſeul, comme ce fameux Romain, les attaques de l'armée Françoiſe, animée & réunie contre ſa lettre & contre ſa perſonne. Cette armée, il eſt vrai, n'étoit guere compoſée que de troupes légeres; mais ſi elles ne portoient pas à leur ennemi des coups bien redoutables, elles faiſoient contre lui preſqu'autant de bruit que la Muſique qu'elles défendoient. Ses complices, (car la muſique Italienne lui en

avoit donné) avoient auſſi leur part, quoique plus foiblement, aux traits qu'on lançoit au haſard contre le Philoſophe de Geneve. L'Encyclopédie, dont les principaux Auteurs avoient le malheur de penſer comme M. Rouſſeau, & la témérité de le dire, ne fut pas épargnée dans ces circonſtances ; ce fut comme la premiere étincelle de l'embraſement général, qui en gagnant de proche en proche, a depuis échauffé tant d'eſprits contre cet ouvrage. On repréſenta les Auteurs comme une ſociété formée pour détruire à la fois la Religion, l'autorité, les mœurs & la Muſique. Bientôt, comme par un effet du ſort qui les pourſuivoit pour les rendre odieux, l'effervescence qu'on les accuſoit d'exciter, s'étendit de la Capitale aux Provinces; Lyon fut troublé comme Paris; & c'étoit encore un Encyclopédiſte, & par malheur un homme de beaucoup d'eſprit, qui étoit à la tête des ſéditieux.

V.

Parmi le grand nombre d'Ecrits ſur les deux Muſiques, dont M. Rouſſeau a donné comme le ſignal, preſque tous étoient en faveur de la Muſique Fran-

çoise, qui en avoit le plus de besoin; quelques uns de ses partisans essayerent de la soutenir par des raisons, le plus grand nombre de la venger par des injures; les Bouffonistes n'écrivoient guere, lisoient encore moins ce qu'on écrivoit contr'eux, & se consoloient des ennemis que la Musique Italienne leur faisoit, par le plaisir qu'ils avoient à l'entendre. En vain pour les dégoûter des airs charmans que les Italiens exécutoient, on les assuroit que ces Baladins qui leur faisoient tourner la tête, étoient le rebut de l'Italie, & dignes à peine des tréteaux d'une Place publique; ils répondoient que si l'exécution étoit mauvaise, la Musique étoit divine, & qu'ils préféroient un excellent Livre aussi mal lu qu'on voudroit, à la lecture la mieux faite d'un ouvrage fastidieux. Du reste, soit par la bonté de leur cause, soit par l'art qu'ils ont eu de la faire valoir, l'avantage leur est demeuré dans le peu même qu'ils ont écrit; de cette foule innombrable de brochures publiées dans le temps pour & contre l'Opéra François, *le petit Prophete* & la Lettre de M. Rousseau sont les deux seules dont on se souvienne; on a oublié jusqu'au titre des autres.

V I.

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans le lieu même de ſon empire. Au commencement de ce ſiecle, l'Abbé Raguenet, Ecrivain d'une imagination vive, mit au jour un petit ouvrage, où notre Muſique étoit preſqu'auſſi maltraitée que dans la Lettre de M. Rouſſeau. Cet Ecrit n'excita ni guerres ni haine dans le temps où il parut; la Muſique Françoiſe régnoit alors paiſiblement ſur nos organes aſſoupis; on regarda l'Abbé Raguenet comme un ſéditieux iſolé, un conjuré ſans complices, dont on n'avoit point de révolution à craindre. M. Rouſſeau a trouvé des Lecteurs plus aguerris & plus capables de l'entendre, & par conſéquent plus de gens intéreſſés à le combattre. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de remarquer ici le jugement porté ſur le Livre de l'Abbé Raguenet par ſon Cenſeur M. de Fontenelle, ce Philoſophe ſi modéré & ſi pacifique, accoutumé d'ailleurs à nos anciens Opéras dont il avoit les oreilles imbues & pénétrées, élevé enfin dans la Muſique la

plus Françoise & la moins ultramontaine : *Je crois*, dit-il, *que l'impression de cet Ouvrage sera très-agréable au Public, pourvu qu'il soit capable d'équité.* Cinquante ans plus tard quel cri n'eût pas excité cette approbation ? Le sage Fontenelle n'auroit pas eu l'imprudence ou le courage de parler ainsi de nos jours. Il n'étoit pas homme à se faire des ennemis pour des chansons.

VII.

Il y a une espece de fatalité attachée dans ce siecle à ce qui nous vient d'Italie. Depuis la Bulle *Unigenitus* jusqu'aux Bouffons, tous les présens bons ou mauvais qu'elle a voulu nous faire, ont été pour nous un sujet de trouble. Ne seroit-il pas possible d'accommoder notre différent avec les Italiens, de prendre leur Musique & de leur renvoyer le reste ? Dissentions pour dissentions, celles que l'Opéra peut causer parmi nous seront moins turbulentes, & sur-tout moins ennuyeuses. Qu'on me permette de raconter à cette occasion, comme une matiere de réflexion pour les Philosophes, la conversation que j'eus dans la plus grande chaleur de notre guerre musicale, avec un Janséniste austere qui

ne va jamais au Spectacle, & qui n'en a pas la plus légere idée. On lui avoit envoyé une de ces brochures dont nous avons été inondés sur la Musique Françoise : « J'ai reçu, me dit-il, une feuille » où je ne comprends rien, si ce n'est » qu'elle m'a paru fort mal faite & fort » mal écrite. Qu'est-ce que le *Correcteur* » *des Bouffons*, l'*Ecolier de Prague*, le » *petit Prophete*, le *Coin de la Reine* »? Je lui expliquai de mon mieux ce que signifioient ces mots. « Hé bien, lui » dis-je ensuite, vous n'entendiez rien » à tout cela, & vous n'en étiez pas » plus à plaindre; cependant apprenez » que cette dispute sur la Musique, qui » vous touche si peu, & qui n'est pas » même parvenue jusqu'à vous, oc- » cupe depuis six mois avec fureur les » graves citoyens de cette ville; appre- » nez que l'intérêt violent qu'ils y » prennent, a suspendu & presque » anéanti celui qu'ils commençoient à » prendre à la chose du monde dont » vous êtes le plus agité, l'affaire de la » sœur Moyzan & celle de la sœur » Perpétue ». Mon Janséniste gémit, & alla prier Dieu pour l'aveuglement de son siecle.

VIII.

Enfin pour calmer les esprits, il a fallu de nouveau renvoyer les Bouffons, à peu près comme il fallut autrefois que Titus renvoyât sa maîtresse pour appaiser les Romains. En vain les Bouffonistes, réduits à la disette, ont demandé instamment qu'on ne les privât pas avec rigueur d'un amusement qu'on leur avoit laissé goûter. Ceux qui président à nos plaisirs (& qui n'en ont guere) ont été aussi inéxorables à leurs plaintes, que les vieilles femmes le sont pour interdire l'amour aux jeunes. On n'a voulu ni souffrir à l'Opéra la Musique Italienne, dont elle blessoit, disoit-on, la dignité, mais dont elle dévoiloit encore plus l'indigence, ni permettre à cette Musique de se faire entendre à ses malheureux partisans sur un théâtre particulier, & uniquement destiné pour elle. A peine l'a-t-on soufferte dans quelques Concerts, dont la liberté n'est pas même trop assurée. Je ne sais pourtant si on a bien fait d'ôter cet objet de distraction ou de dispute à une nation vive & frivole, dont l'inquiétude a besoin d'aliment, qui même

heureusement n'y est pas difficile, qui est satisfaite pourvu qu'elle parle, mais qui peut exercer sa langue sur des sujets plus sérieux, si on la lui lie sur ses plaisirs. On sait le mot du danseur Pylade à Auguste, qui vouloit prendre parti dans la dispute des Citoyens de Rome au sujet de ce danseur & de son concurrent Bathylle : *Tu es un sot*, dit le Comédien à l'Empereur, *que ne les laisses-tu s'amuser de nos querelles?* Quoiqu'il en soit, aujourd'hui que l'animosité est éteinte, les brochures oubliées, & les esprits adoucis, tandis que l'attention partagée des Parisiens oisifs est tournée vers des objets plus importans (*), & s'exerce sans fruit comme sans intérêt sur les affaires de l'Europe, seroit-il permis de faire un examen pacifique de notre querelle musicale?

I X.

Je m'étonne d'abord que dans un siecle où tant de plumes se sont exercées sur la liberté du commerce, sur la liberté des mariages, sur la liberté de la

(*) L'Auteur écrivoit ceci en 1759, pendant la guerre qui n'a fini qu'en 1763.

presse, sur la liberté des toiles peintes, personne n'ait encore écrit sur LA LIBERTÉ DE LA MUSIQUE. Etre esclaves dans nos divertissemens, ce seroit, pour employer l'expression d'un Ecrivain Philosophe, dégénérer non-seulement de la liberté, mais de la servitude même. « Vous avez la vue bien courte, répon» dent nos grands Politiques; toutes » les libertés se tiennent, & sont éga» lement dangereuses. La liberté de la » Musique suppose celle de sentir, la » liberté de sentir entraîne celle de pen» ser; la liberté de penser celle d'agir, » & la liberté d'agir est la ruine des » Etats. Conservons donc l'Opéra tel » qu'il est, si nous avons envie de con» server le Royaume; & mettons un » frein à la licence de chanter, si nous » ne voulons pas que celle de parler la » suive bientôt ». *Voilà*, comme disoit Pascal de je ne sais quel raisonnement d'Escobar, *ce qui s'appelle argumenter en forme; ce n'est pas là discourir, c'est prouver.* On aura peine à le croire, mais il est exactement vrai que dans le Dictionaire de certraines gens, Bouffoniste, Républicain, Frondeur, Athée, (j'oubliois Matérialiste) sont autant de ter-

mes ſynonymes. Leur logique profonde me rappelle cette leçon d'un Profeſſeur de Philoſophie. « La Dioptrique
» eſt la ſcience des propriétés des lu-
» nettes ; les lunettes ſuppoſent les
» yeux ; les yeux ſont un des organes
» de nos ſens ; l'exiſtence de nos ſens
» ſuppoſe celle de Dieu, puiſque c'eſt
» Dieu qui nous les a donnés ; l'exiſ-
» tence de Dieu eſt le fondement de la
» Religion Chrétienne ; nous allons
» donc prouver la vérité de la Religion
» pour premiere leçon de Dioptrique ».

X.

La majeſté de l'Opéra, diſent nos gens de goût, ſeroit outragée, ſi on y admettoit des Baladins. Cependant ſi cette *majeſté* nous ennuie, je ne vois pas ce qui nous obligeroit à la révérer. D'ailleurs pourquoi la *majeſté* d'Armide ſeroit-elle offuſquée par la *Serva Padrona*, ſi celle de Cinna ne l'eſt pas par le *Bourgeois Gentilhomme?* Pourquoi ces connoiſſeurs ſi difficiles, qui ſe croiroient dégradés de voir *Berthole à la Cour* après Roland, n'ont-ils pas honte de rire à *Pourceaugnac* après avoir pleuré à *Zaïre?* Pourquoi enfin leurs oreilles ſont-elles

blessées des airs comiques d'un intermede Italien, lorsque leurs yeux ne le sont pas des bambochades de Tenieres, des figures estropiées de la Chine, & des magots de porcelaine dont leurs maisons sont meublées?

X I.

La Musique Italienne, ajoutent-ils, nous dégoûteroit de la Françoise. Où est l'inconvénient, si la Musique Italienne est préférable? C'est comme si on eût défendu à Corneille de composer ses Pieces, sous prétexte qu'elles devoient faire oublier celles de Hardi & de Jodelle. Mais on fait plus d'honneur à la Musique Italienne qu'elle ne mérite; après l'avoir entendue pendant plus d'un an, il s'en faut bien que nous soyons revenus de la nôtre. On court à l'Opéra les Vendredis comme à l'ordinaire; & les Bouffonistes qui en avoient annoncé la désertion, se sont trompés dans leurs prophéties. Ces Enthousiastes ont jugé de l'impression du vulgaire par celle qu'ils éprouvoient. Ils ont été dans la même erreur que certains Ecrivains de nos jours, qui nous parlent sans cesse des progrès de la na-

tion dans ce qu'ils appellent l'eſprit philoſophique, & qui s'imaginent avoir contribué par leurs ouvrages à répandre cet eſprit juſques dans le peuple. S'établit-il dans un faubourg quelque prétendu faiſeur de miracles? Le peuple y court en foule, & l'eſprit philoſophique eſt pris pour dupe. Je me repréſente les Philoſophes vrais ou prétendus, qui ont quelque réforme à faire ou à prêcher, comme étant ſur le bord d'un fleuve très rapide qu'ils ſe propoſent de franchir; ils aſſemblent leur ſiecle ſur le bord du fleuve, le haranguent, & l'exhortent à les imiter. Ils ſe jettent enſuite dans le fleuve, & à travers une grêle de traits, que leur lancent la ſuperſtition & le deſpotiſme, ils paſſent à la nage, ne doutant point que leur ſiecle ne les ſuive. A peine ont-ils paſſé, qu'ils ſe retournent, & voient leur ſiecle à l'autre bord, qui les regarde, qui ſe moque d'eux, & qui s'en va; c'eſt la fable du Berger & ſon troupeau (*a*). Ne jugeons donc pas de l'effet de la Muſique Italienne ſur le commun des ſpectateurs, par celui qu'elle a produit ſur un petit

(*a*) *Voyez* les Fables de la Fontaine, *Liv. IX*, *Fable 19*.

nombre. Son futur empire, fût-il aussi infaillible qu'il est douteux, aura besoin de temps pour s'établir. Toute Musique, pour peu qu'elle soit nouvelle, demande de l'habitude pour être goûtée par le vulgaire ; c'est pourquoi si l'Opéra François a quelque décadence à craindre, elle n'arrivera que peu à peu, & il pourra survivre encore à la génération qui le regrette. Qu'elle jouisse en paix de ses tranquilles plaisirs ; mais qu'elle ne prétende point régler ceux de la génération suivante.

X I I.

On fait contre la Musique Italienne une objection plus raisonnable que les précédentes. C'est qu'elle nous obligeroit de substituer à notre Opéra François l'Opéra Italien ; que ce dernier est froid & languissant, que nous en serions bientôt ennuyés, & qu'ainsi nous perdrions d'un côté sans rien gagner de l'autre. Avant de répondre à cette objection, observons d'abord qu'elle ne paroît pas avoir frappé comme nous les autres Nations de l'Europe. Toutes sans exception ont rejetté notre Opéra & notre Musique, pour leur préférer l'O-

péra & la Musique des Italiens ; soit que l'Opéra François ne leur ait pas paru aussi supérieur à ceux d'Italie que nous l'imaginons, soit que le dégoût pour notre Musique l'ait emporté chez elles sur les avantages que nous pouvons avoir du côté des Pieces & du genre de Spectacle. Cette décision générale de l'Europe est d'autant moins suspecte, qu'en proscrivant notre Opéra, elle a universellement adopté notre Théâtre François, qui est en effet le meilleur modele qu'on ait encore jusqu'à présent du genre Dramatique. Les Etrangers ont fait plus ; malgré la préférence qu'ils donnent à la Musique Italienne sur la nôtre, ils n'ont pas pour cela renoncé à notre Langue en faveur de l'Italienne, qui cependant n'est peut-être pas inférieure à la Françoise, & que bien des Gens de Lettres osent même lui préférer. En vain diroit-on que les Etrangers ne sont prévenus contre notre Opéra, que faute de le connoître & de l'entendre. Parmi cette foule d'Anglois, d'Espagnols, d'Allemands & de Russes, qui accourent à Paris de toutes parts, à peine s'en trouve-t-il un seul que nos Ouvrages Lyriques ne

faſſent bâiller juſqu'aux vapeurs. C'eſt un tintamarre qui leur rompt la tête, ou un plain-chant qui les endort par ſa langueur, quand il ne les révolte pas par ſa prétention : s'ils prennent plaiſir à quelque partie du Spectacle, c'eſt à nos danſes ; mais elles ne ſuffiſent pas pour les dédommager de trois heures de bruit & d'ennui ; ils ſortent en ſe bouchant les oreilles, & on ne les y voit guere reparoître. Quelques-uns, il eſt vrai, moins difficiles ou moins ſinceres, ſemblent approuver & partager notre plaiſir. On dit plus ; on aſſure que depuis quelques années la Muſique Françoiſe commence à réuſſir à Vienne, où on la déteſtoit autrefois ; mais je crains bien que cet empreſſement, ſurvenu tout-à-coup aux Autrichiens pour notre Muſique, ne ſoit de la part de nos nouveaux Alliés un ſimple accueil de politeſſe & de reconnoiſſance.

XIII.

Cependant ſeroit il juſte de régler abſolument notre goût, quant aux Spectacles en Muſique, ſur l'opinion & l'exemple des Etrangers, eux qui dans tout le reſte ſont accoutumés à prendre

le goût François pour le modele du leur ? Quelque général que ſoit leur ſuffrage en faveur de l'Opéra Italien, s'enſuit-il que nous ferions bien de les imiter ? La forme de cet Opéra, il faut en convenir, le rend uniforme & ennuyeux ; celle du nôtre eſt ſans comparaiſon plus variée & plus agréable. Nous avons, ce me ſemble, mieux connu qu'aucun autre peuple le vrai caractere de chaque Théâtre ; chez nous la Comédie eſt le ſpectacle de l'eſprit, la Tragédie celui de l'ame, l'Opéra celui des ſens ; voilà tout ce qu'il eſt & tout ce qu'il peut être. Où la vraiſemblance n'eſt pas, l'intérêt ne ſauroit s'y trouver, au moins l'intérêt ſoutenu ; car l'intérêt de la Scene eſt fondé ſur l'illuſion, & l'illuſion eſt bannie d'un Théâtre où un coup de baguette tranſporte en un moment le Spectateur d'une extrémité de la terre à l'autre, & où les Acteurs chantent au lieu de parler. Ce n'eſt pas que la Muſique bien faite d'une Scene touchante ne nous arrache quelquefois des larmes, ni que je veuille renouveller l'objection triviale contre les Tragédies en Muſique, que les *Héros y meurent en chan-*

tant ; laissons au vulgaire ce préjugé ridicule, de croire que la Musique ne soit propre qu'à exprimer la gaieté ; l'expérience nous prouve tous les jours qu'elle n'est pas moins susceptible d'une expression tendre & douloureuse. Mais si la Musique touchante fait couler nos pleurs, c'est toujours en allant au cœur par les sens ; elle differe en cela de la Tragédie déclamée, ou pour parler plus juste, de la Tragédie *parlée*, qui va au cœur par la peinture & le développement des passions. L'Opéra est donc le spectacle des sens, & ne sauroit être autre chose. Or si les plaisirs des sens, comme nous l'éprouvons tous les jours, s'émoussent quand ils sont trop continus, s'ils veulent de la variété & de l'interruption pour être goûtés sans fatigue, il s'ensuit que dans ce genre de spectacle le plaisir ne peut entrer dans notre ame par trop de sens à la fois ; qu'on ne sauroit pour ainsi dire lui laisser trop de portes ouvertes, y mettre trop de diversité ; & qu'un Opéra qui réunit comme le nôtre les machines, les chœurs, le chant & la danse, est préférable à l'Opéra Italien, qui se borne au spectacle & au chant.

On prétend, je le ſais, que les Opéras (*b*) Italiens ont un avantage, en ce qu'ils peuvent être déclamés comme chantés, ce qui n'auroit pas lieu dans les nôtres. Suppoſé le fait vrai, tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt qu'il faut chanter nos Opéras & déclamer (*c*) nos Tragédies. Mais ce prétendu avantage des Tragédies Italiennes, d'être également propres au chant ou à la déclamation, rend à mes yeux leur mérite bien ſuſpect. C'eſt n'avoir point de caractere que d'en pouvoir ſi facilement changer; & je ne ſais ce qu'on doit penſer d'un genre de pieces, auquel la forme de la repréſentation eſt indifférente. J'accorderai pourtant, ſi l'on veut, que le meilleur Opéra de Quinault declamé, fera moins de plaiſir que le meilleur Opéra de Métaſtaſe déclamé de même; j'accorderai encore que la meilleure Tragédie de Racine miſe en muſique, nous plaira moins que la meilleure

(*b*) J'écris ainſi *Opéras* au pluriel, malgré la déciſion contraire, parce qu'il me ſemble que la derniere ſyllabe de ce mot eſt longue au pluriel.

(*c*) Je me ſers ici du mot *déclamer*, tout impropre qu'il eſt, parce que nous n'en avons point d'autre pour oppoſer la Tragédie *parlée* à la Tragédie *chantée*.

Tragédie chantée de Métastase ; mais qu'on joue à la suite l'une de l'autre une Tragédie de Racine & une de Métastase, & qu'on exécute de même successivement un Opéra de Métastase & un Opéra de Quinault, *mis en bonne Musique* ; & malgré toute l'estime que mérite le Poëte Italien, je ne doute pas que l'avantage du parallele ne demeure aux deux Poëtes François.

X I V.

Au reste, quel que doive être le succès de cette épreuve, il sera toujours incontestable que la Tragédie *parlée* est préférable à la Tragédie *chantée* ; la premiere est une action, dont la vérité ne dépend que de ceux qui l'exécutent, la seconde ne sera jamais qu'un spectacle. Quelque superstitieux admirateur de l'antiquité m'opposera sans doute les Tragédies Grecques : « Les Anciens, » dira-t-il, nos modeles & nos maîtres, » connoissoient aussi bien que nous la » nature, & le mérite de l'imiter telle » qu'elle est. Cependant chez eux les » Pieces de Théâtre étoient chantées; » & ils y trouvoient apparemment plus » d'avantages que dans la simple décla-

» mation ». Si on vouloit répondre en ſervile adorateur des Anciens, qui regarde leur exemple & leur autorité comme un argument ſans réplique, on pourroit dire que la queſtion dont il s'agit eſt fort difficile à décider, qu'elle tient à pluſieurs autres qu'on n'a point encore réſolues, ſur la nature des Langues anciennes, ſur leur Proſodie, ſur la Muſique des Grecs, ſur la Mélopée du chant Dramatique, ſur la forme & la grandeur des anciens Théâtres; nous n'avons en effet ſur tous ces objets que des notions fort imparfaites; car les Hiſtoriens ſont comme les Commentateurs, très-diffus ſur ce qu'on ne leur demande pas, & muets ſur ce qu'on voudroit ſavoir. Mais on accorde que les Anciens ayent préféré dans leurs Tragédies le chant à la déclamation; & on ne craindra pas de dire, que ſur ce point nous avons touché de plus près qu'eux à la nature. Que la Muſique des Grecs ait été auſſi parfaite qu'on voudra; les ſiecles d'ignorance qui l'ont détruite, nous ont dédommagé en un ſens du plaiſir qu'ils nous ont fait perdre, puiſqu'ils nous ont forcé de nous rapprocher de la vérité, en ſubſtituant

la parole au chant de nos représentations Dramatiques (*l*). Il semble que le propre des siecles d'ignorance est de représenter la nature plus grossiere, mais aussi plus vraie; & celui des siecles de lumiere, de la peindre plus délicate, mais plus déguisée. Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive toujours représenter sur le Théâtre la nature exacte & toute nue; mais nous croyons qu'on ne sauroit l'imiter trop fidélement, tant qu'elle ne tombe point dans la bassesse. Personne ne regrettera dans nos Tragédies les Fossoyeurs du Théâtre Anglois, mais peut être y pourroit-on désirer plus d'action & moins de paroles, moins d'art & plus d'illusion. Il seroit à souhaiter sur-tout que nos Acteurs fussent un peu plus ce qu'ils représentent; presque tous ne paroissent, si j'ose m'exprimer ainsi, que des marionnettes dont on ne voit point le

(*d*) Ce n'est pas la seule obligation que nous avons à ces siecles obscurs, que nous méprisons quelquefois injustement. Nous leur devons la plupart des inventions utiles, le papier, la fayance, le linge, les moulins à vent, la boussole, l'Imprimerie, & plusieurs autres. Des hommes de génie servoient l'humanité par ces découvertes, tandis que les Poëtes faisoient de mauvais vers, les Ecrivains de mauvaise prose, & les Philosophes de mauvais raisonnemens.

fil d'archal, mais dont les mouvemens n'en ſont pas plus naturels & mieux entendus. Je ne dis rien du peu de vérité que nous avons mis dans les acceſſoires du ſpectacle, dans la décoration de la ſcene, dans les circonſtances locales, dans l'habillement des perſonnages. Le célebre Bouchardon, qui ne ſera pas ſoupçonné d'ignorer la belle nature par ceux qui ont vu ſes ouvrages, avoit renoncé aux ſpectacles que nous appellons *ſérieux*, & qu'il n'appelloit pas du même nom : la maniere ridicule dont les Dieux & les Héros y ſon vêtus (*e*), dont ils y agiſſent, dont ils y parlent, dérangeoient toutes les idées qu'il s'en étoit faites; il n'y retrouvoit point ces Dieux & ces Héros, auxquels ſon ciſeau faiſoit donner tant de nobleſſe & tant d'ame; & il étoit réduit à chercher ſon délaſſement dans les ſpectacles de farce, dont les tableaux burleſques ſans prétention ne laiſſoient dans ſa tête aucune trace nuiſible. Quelquefois au milieu de

(*e*) Sur le Théâtre François, & même ſur celui de l'Opéra, on commence à ſe rapprocher davantage de la vérité dans les habillemens. Nous en avons l'obligation à Mademoiſelle Clairon, dont les talens ſont au-deſſus de mes éloges, & qui n'imite pas moins le nature dans ſon jeu, que le *Coſtume* dans ſes habits.

la représentation d'une Piece de Théâtre, j'imagine qu'un Philosophe qui n'auroit aucune idée de cette espece de plaisir, soit transporté tout-à-coup au milieu de la salle ; alors je n'apperçois plus avec lui que des automates qui parlent & se remuent sur des planches, quelques êtres animés qui ont la bonté de converser avec eux, & des enfans qui ont la simplicité de s'amuser de ce bizarre assemblage ; & je vois mon Philosophe, comme Démocrite, regarder un moment le Spectacle, & bien plus longtemps les Spectateurs. Mais encore une fois, ces défauts si communs dans nos représentations Dramatiques, sont ceux de l'exécution, & nullement du genre ; ils disparoîtront quand les Auteurs sauront mieux exprimer, & les Acteurs mieux sentir. Au contraire, les défauts de l'Opera sont essentiellement attachés à sa nature ; & puisqu'on ne peut les détruire, tout ce qui nous reste à tenter est de les rendre agréables.

X I V.

Revenons donc à nos drames en Musique. Si nous étions réduits à l'alternative, ou de conserver notre Opéra

tel qu'il eſt, ou d'y ſubſtituer l'Opéra Italien, peut-être ferions-nous bien de prendre le premier parti. Notre Opéra nous amuſe, nous le croyons du moins, & il eſt fort douteux que l'Opéra Italien en fît autant. Ainſi nous ôter l'Opéra François pour y ſubſtituer l'Opéra Italien, ce ſeroit vraiſemblablement nous mettre dans le cas de ce malade dont parle Horace, qui dans ſon délire croyoit aſſiſter aux Spectacles les plus agréables, qui devint malheureux par ſa guériſon en perdant ſon erreur, & qui prioit ſes Médecins de la lui rendre. Mais ne ſeroit-il pas poſſible, en conſervant le genre de notre Opéra tel qu'il eſt, d'y faire, par rapport à la Muſique, des changemens qui le rendroient bientôt ſupérieur à l'Opéra Italien? Nous deviendrions alors les Légiſlateurs de l'Europe pour le Théâtre Lyrique, comme nous l'avons été pour le Dramatique, & cette gloire ſeroit aſſez flatteuſe pour notre vanité. Or il paroît que le ſeul moyen d'y parvenir, eſt de ſubſtituer, s'il eſt poſſible, la Muſique Italienne à la Françoiſe. Cette propoſition demande que nous entrions dans quelques détails, ſur le

caractere des deux Musiques, & sur la maniere d'appliquer la Musique Italienne à notre Langue.

X V.

Nous supposons comme un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé, la supériorité de la Musique Italienne sur la nôtre. On ne doute de cette vérité qu'en France; il n'y a plus même qu'une partie de la Nation qui en doute, & les Etrangers s'étonnent qu'elle en doute encore. Qu'on fasse ses délices de la Musique Françoise, tant qu'on n'en connoîtra point d'autre, rien n'est plus naturel & plus permis; mais que parmi ceux qui ont entendu ou plutôt écouté les deux Musiques, il puisse y avoir deux avis sur la préférence, qu'il soit même possible de balancer, c'est ce qui doit paroître bien étrange à toute oreille tant soit peu délicate, & à toute ame tant soit peu sensible. En vain les partisans de la Musique Françoise, pour couvrir sa nullité & sa foiblesse, affectent de vanter le *beau simple*, qui en fait, selon eux, le caractere; de ce que le beau est toujours simple, ils en concluent que le simple est toujours

beau ; & ils appellent ſimple ce qui eſt froid & commun, ſans force, ſans ame & ſans idée.

X V I.

Ce ſeroit néanmoins être indigne de goûter la Muſique Italienne, & incapable de la ſentir, que d'applaudir ſans diſcernement & ſans choix à tout ce qui nous vient en ce genre d'au-delà des Monts. Outre la foule de Compoſiteurs médiocres qui abonde toujours dans un Pays où la Muſique eſt fort cultivée, comme elle l'eſt en Italie, le bon goût, il faut l'avouer, y dégénere ſenſiblement. Pergoleſe, trop tôt enlevé pour le progrès de l'art, a été le Raphaël de la Muſique Italienne; il lui avoit donné un ſtyle vrai, noble & ſimple, dont les Artiſtes de ſa Nation s'écartent un peu trop aujourd'hui. Le beau ſiecle de cet art ſemble être en Italie ſur ſon déclin, & le ſiecle de Séneque & de Lucain commence à lui ſuccéder. Quoiqu'on remarque encore dans la Muſique Italienne moderne des beautés vraies & ſupérieures, l'art & le déſir de ſurprendre s'y laiſſe voir trop ſouvent au préjudice de la nature & de la vérité,

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Italiens éclairés s'en apperçoivent eux-mêmes, & gémiſſent de cet abus. Mais il a ſa ſource dans un défaut peut-être incurable, l'amour exceſſif des Italiens pour la nouveauté en fait de Muſique. Le plus admirable Opéra n'eſt jamais repréſenté deux fois ſur le même Théâtre, & l'on préfere à l'Artaxerce de Vinci, à l'Olympiade de Pergoleſe, les mêmes Pieces miſes en Muſique par un Compoſiteur médiocre. Nous ſommes tombés dans l'inconvénient contraire; & nos Muſiciens les plus célebres n'oſent encore toucher aux Opéras de Lulli, comme nos ancêtres n'oſoient s'écarter par reſpect de la doctrine d'Ariſtote. Ainſi la paſſion pour le changement corrompt la Muſique au-delà des Alpes, & une timidité ſuperſtitieuſe en retarde les progrès parmi nous. Le ſeul genre de Muſique qui n'ait rien perdu en Italie, qui peut-être même s'y eſt perfectionné, c'eſt le genre burleſque & comique; les libertés qu'il permet, la variété dont il eſt ſuſceptible, laiſſent le génie des Compoſiteurs plus à ſon aiſe. La Muſique des intermedes, quand elle eſt com-

posée par un habile Artiste, est rarement médiocre, souvent admirable; la Musique des Tragédies est quelquefois admirable & souvent médiocre.

XVII.

Les Italiens ont donc de fort mauvaise Musique, & même en très grande quantité. Mais juger la Musique Italienne sur ce qu'elle a de foible ou de défectueux, c'est juger notre école de peinture par nos tableaux d'enseigne. Et où en serions-nous, si les Italiens vouloient apprécier la Musique Françoise par celle que nous reconnoissons nous-mêmes pour détestable? C'est d'après ce que les deux Musiques ont de meilleur qu'il faut les comparer; & quand on fera cette comparaison avec un peu de lumieres, de sentiment & de bonne foi, quand on aura mis la richesse, la chaleur & la variété des Italiens, à côté de notre monotonie, de notre froideur & de notre indigence, pourra-t-on ne pas penser avec toute l'Europe, que la Musique Italienne est une Langue dont nous n'avons pas seulement l'alphabet? Tout se réduit donc à savoir, si nous devons

ou plutôt si nous pouvons adopter cette Musique, si notre Opéra pourra s'y prêter, & jusqu'à quel point il en sera susceptible. Mais, dira-t-on, ne seroit-il pas plus court de donner à l'Opéra Italien la forme du nôtre? Oui, si on pouvoit engager les Italiens à changer leur Opéra, & les François à abandonner leur Langue; & c'est ce qui ne paroît pas facile. J'ai meilleure opinion de la docilité de nos Musiciens; la plupart semblent assez peu attachés à la Musique ancienne; cette disposition paroît surtout dans les jeunes Artistes, qui sont ceux dont on doit le plus espérer; l'impénitence finale est le partage des autres. Déjà même sur le Théâtre de l'Opéra, sur ce Théâtre si attaché à ses anciens usages, on a hasardé des nouveautés; nous y avons vu un Opéra Gascon. C'est un pas pour des changemens plus nécessaires & plus agréables; à la vérité le pas est un peu en arriere; car il ne s'agit point, comme on l'a fait dans cet Opéra, de garder notre Musique & de changer notre Langue; il s'agit de garder notre Langue, & de changer, si nous pouvons, notre Musique. Mais enfin cette innovation,

quelle qu'elle ſoit, prouve que nous oſons riſquer encore, & que parmi nous la ſuperſtition de l'Opéra n'eſt pas tout-à-fait incurable.

X V I I I.

Il y a dans notre Muſique trois choſes à conſidérer, le récitatif, les airs chantans & les ſymphonies; parcourons ſucceſſivement ces trois objets. On entend quelquefois les partiſans de Lulli ſe récrier d'admiration ſur ce que c'eſt un étranger qui a créé notre récitatif. Il y paroît; on ſait à quel point la proſodie y eſt eſtropiée, ſur-tout dans les finales. On ne dira pas ſans doute que ce contre-ſens proſodique, (ſi je puis l'appeller de la ſorte) ſoit un agrément dans notre chant; mais on prétendra peut-être qu'il eſt inévitable. Il y auroit d'abord un moyen facile d'y remédier; ce ſeroit de ne faire jamais tomber les chutes muſicales que ſur des terminaiſons maſculines; & là-deſſus il ſeroit aiſé au Muſicien & au Poëte de s'entendre. Mais nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi il eſt plus néceſſaire de faire ſentir les finales dans le chant que dans la converſation & dans la décla-

mation même. En effet le caractere du chant, & sur-tout du récitatif, étant d'approcher du discours le plus qu'il est possible, pourquoi les chutes musicales y seroient-elles plus marquées qu'elles ne le sont dans le discours? Aussi ne le sont-elles pas dans le récitatif des Italiens, bien plus analogue à leur langue que le récitatif François ne l'est à la nôtre. Ils paroissent avoir bien mieux étudié que nous la marche & les inflexions de la voix dans la conversation; & il est singulier que dans une langue aussi remplie que la Françoise de finales muettes, le récitatif appuie sur ces finales, tandis qu'il fait le contraire dans la langue Italienne, dont les finales sont moins sourdes & les voyelles plus éclatantes. On diroit que c'est un François qui a créé le récitatif Italien, comme c'est un Italien qui a inventé le nôtre.

X I X.

Cependant il ne faut pas le dissimuler; le récitatif Italien dont nous faisons ici l'apologie, déplaît à la plupart des oreilles Françoises. On ne doit pas en être surpris; comme c'est un genre moyen entre le chant & le discours, il

exige néceſſairement dans celui qui l'écoute, l'habitude de l'entendre, jointe à la connoiſſance de la langue Italienne & de ſa proſodie. Ainſi le jugement ſévere que nous portons à cet égard, pourroit bien être précipité. Une réflexion ſuffira pour le faire ſentir. Outre le récitatif courant des ſcenes, qui marche preſque auſſi vîte que la déclamation ordinaire, les Italiens en ont un autre qu'ils appellent récitatif *obligé*, c'eſt-à-dire, accompagné d'inſtrumens, & qu'ils emploient ſouvent avec ſuccès dans les morceaux d'expreſſion, & ſurtout dans les tableaux pathétiques. Ce récitatif obligé, quand il eſt bien fait (& il eſt rare qu'il ne le ſoit pas lorſqu'il eſt traité par un bon maître) produit ſur l'oreille la moins ſenſible une impreſſion qui n'eſt ni moins vive ni moins agréable que celle des plus beaux airs Italiens. D'excellens juges même ne balancent pas à lui donner la préférence ſur les airs, parce que l'expreſſion du ſentiment y eſt moins chargée, plus ſimple, & par conſéquent plus vraie; il ſemble enfin, tant la vérité & la nature ont de droits ſur nous, que ce récitatif *obligé* eſt entendu quelque-

fois avec plaisir par les ennemis même du récitatif Italien ordinaire. Cependant il n'y a point entre l'un & l'autre de différence réelle, la marche est absolument semblable ; seulement le récitatif obligé (dont on fait souvent usage dans les monologues) est coupé, interrompu, & soutenu par l'orchestre qui sert comme d'interlocuteur ; & d'ailleurs ce récitatif étant employé pour l'ordinaire à des expressions vives, les inflexions de la douleur, de la joie, du désespoir, de la colere, y sont plus sensibles & plus fréquentes que dans le récitatif courant ; comme elles le sont davantage dans un discours animé que dans le discours ordinaire.

X X.

Peut-être objectera-t-on que les momens de repos ménagés par les instrumens dans le récitatif *obligé*, les tableaux & l'expression qu'ils y ajoutent, les inflexions des passions, & pour ainsi dire les tons de l'ame, plus marqués dans ce récitatif, suffisent pour le rendre très-différent du récitatif Italien ordinaire, dont la route uniforme & non interrompue produit une mo-

notonie insupportable. Nous répondrons d'abord, que notre récitatif même n'est pas plus exempt de monotonie que le récitatif Italien, & qu'il joint à ce défaut une lenteur encore plus fatigante & plus odieuse. Nous répondrons en second lieu, que la monotonie du récitatif est peut-être un mal nécessaire, un inconvénient inévitable attaché à la nature de la Scene Lyrique. En effet, qu'est-ce qu'un Opéra? Une Piece de Théâtre mise en chant. Or dans une Piece de Théâtre tout n'est pas destiné aux grands mouvemens des passions; l'ame ne peut y être agitée que par intervalles; il faut nécessairement, pour l'exposition du sujet, pour la préparation des Scenes, pour le développement de l'action, des momens de repos où le Spectateur ne doit qu'écouter. Je demande maintenant comment ces Scenes d'exposition, ces Scenes de développement, ces Scenes préparatoires doivent être traitées par le Compositeur? La Musique n'est point une Langue ordinaire & naturelle; c'est une Langue *de charge*, peu faite par conséquent pour exprimer les choses indifférentes ou les pensées communes;

elle n'eſt propre par ſa nature qu'à rendre avec énergie les impreſſions vives, les ſentimens profonds, les paſſions violentes, ou à peindre les objets qui les font naître. Que doit donc faire le Muſicien dans les endroits nombreux du Poëme, où il n'y aura ni paſſions, ni mouvemens à exciter? Fera-t il ſimplement réciter & déclamer ces morceaux comme une Piece de Théâtre ordinaire? mais cette déclamation trancheroit trop avec le chant qui ſuivroit, & l'Opéra ne feroit alors qu'un tout bizarre & monſtrueux. La vraiſemblance, il eſt vrai, ne ſe trouve pas dans un Opéra chanté d'un bout à l'autre; mais elle y eſt moins bleſſée que dans un Opéra moitié chanté, moitié parlé; il eſt plus facile de ſe prêter à la ſuppoſition d'un Peuple qui dit tout en Muſique, qu'à celle d'un Peuple dont la Langue eſt mêlée de chant & de diſcours. Il faut donc que dans un Opéra tout ſoit chanté. Mais tout ne doit pas y être chanté de la même maniere, comme dans le Diſcours tout n'eſt pas dit du même ton, avec la même froideur & le même mouvement. Il doit donc y avoir entre les airs & le récitatif une

différence très-marquée par l'étendue & la qualité des ſons, par la rapidité du débit & par le caractere de l'expreſſion. La nature du chant ordinaire, de ce qu'on appelle proprement ainſi, conſiſte en trois choſes; en ce que la marche y eſt plus lente que dans le diſcours; en ce que l'on appuie ſur les ſons comme pour les faire goûter davantage à l'oreille; enfin en ce que les tons de la voix & les intervalles qu'elle parcourt, y varient fréquemment & preſqu'à chaque ſyllabe. Le premier & le ſecond de ces caracteres n'appartiennent point à un bon récitatif; le troiſieme doit à la vérité s'y trouver, mais d'une maniere moins marquée que dans le chant. D'un côté la rapidité du débit rend la ſucceſſion des intervalles moins ſenſible dans le récitatif, & de l'autre cette ſucceſſion doit y être plus fréquente que dans le diſcours, mais moins que dans le chant ordinaire. Voilà ce que les Italiens ont ſenti; voilà ce qu'ils pratiquent avec raiſon, & on oſe dire, avec ſuccès. Au contraire, un des grands défauts de notre Opéra, c'eſt que le récitatif n'eſt pas aſſez diſtingué des airs. Auſſi les Etrangers nous de-

mandent-ils avec surprise, quelle différence nous y mettons, ou plutôt pourquoi nous n'y en mettons pas; depuis l'ouverture jusqu'à la toile baissée, ils attendent toujours, disent-ils, que l'Opéra commence.

X X I.

Ce récitatif auquel nous tenons si fort, & dont nous avons même la simplicité de nous glorifier, est aujourd'hui dans nos Opéras d'un ennui plus mortel que jamais. Les Acteurs, pour faire briller leur voix, ne songent qu'à crier & à traîner leurs sons; la vivacité du débit, si nécessaire au récitatif, est absolument ignorée d'eux; peut-être même n'en ont-ils pas l'idée. On assure que du temps de Lulli, le récitatif se chantoit beaucoup plus vîte, & il en étoit moins fastidieux; Lulli qui étoit homme de goût, & même de génie, quoique peu versé dans son art, parce que l'art de son temps étoit encore au berceau, sentit au moins dans ce premier âge de la Musique, que le récitatif n'étoit pas fait pour être exécuté avec effort & lenteur, comme certains airs destinés à exprimer les sentimens de

l'ame. Depuis le temps de Lulli, notre récitatif, ſans rien gagner d'ailleurs, a même perdu le débit que cet Artiſte lui avoit donné, & qu'il faudroit tâcher de lui rendre. Nous avouerons néanmoins qu'on n'y réuſſira qu'imparfaitement, en lui conſervant le caractere qu'il a reçu de Lulli même, & qu'on s'obſtine à retenir. Les cadences, les tenues, les ports de voix que nous y prodiguons, feront toujours un écueil inſurmontable au débit ou à l'agrément du récitatif; ſi la voix appuie ſur tous ces ornemens, le récitatif traînera; ſi elle les précipite, il reſſemblera à un chant mutilé. Mais ne feroit-il pas poſſible, en ſupprimant toutes ces entraves, de donner au récitatif François une forme plus approchante de la déclamation? Voici quelques réflexions que je haſarde ſur ce ſujet; je les expoſerai dans l'ordre où elles ſe ſont préſentées à mon eſprit.

XXII.

J'aſſiſtois à une repréſentation de la *Serva Padrona*, l'un des chef-d'œuvres de Pergoleſe. On ſait à quel point les airs de cet intermede ſont eſtimés en Italie; ils ont même obtenu juſqu'à

notre suffrage, & il est difficile en effet de pousser plus loin dans le chant l'imitation de la nature & la vérité de l'expression. Les airs de la *Serva Padrona* sont mêlés à l'ordinaire d'un récitatif, dont on assure que les connoisseurs d'Italie ne font pas moins de cas. Ce récitatif n'avoit d'abord fait sur moi qu'une impression légere, sans m'affecter ni en bien ni en mal; l'ébranlement que les airs chantans avoient produit dans mon oreille, y subsistoit encore après que ces airs étoient finis, entretenoit mon plaisir, & déroboit mon attention au récitatif. Je l'écoutai plus attentivement dans les représentations suivantes, & j'y trouvai une vérité qui m'étonna; il me parut si peu différent du discours, que j'avois besoin d'une sorte d'attention pour me convaincre que ce n'étoit pas en effet une scene absolument parlée; je croyois entendre une conversation Italienne. Les inflexions fréquentes & les changemens de ton que je remarquois dans le dialogue, ne détruisoient point l'illusion; car on sait que la prononciation des Italiens est beaucoup plus chantante & plus musicale que la nôtre. » Voilà, me disois-je, des Acteurs dont

» le dialogue eſt une ſimple déclama-
» tion ; ils chantent néanmoins ; car ce
» dialogue, outre qu'il eſt facile à no-
» ter, a de plus un accompagnement
» qui le nourrit & le ſoutient. Donnons
» à ce récitatif moins de rapidité, ajou-
» tons-y des cadences, des ports de
» voix, des tenues qui n'y ſont pas, ce
» ſera du chant ordinaire ». L'examen de la *Partition* que je fis bientôt après, juſtifia ma penſée ; je m'apperçus qu'en chantant ce récitatif avec la lenteur & les prétendus agrémens du nôtre, il devenoit un récitatif François ; mais ſans comparaiſon moins naturel & moins agréable que dans ſon premier état. Cette obſervation me conduiſit à une autre. « Si le récitatif Italien, diſois-je,
» peut ſe chanter à la Françoiſe, le ré-
» citatif François ne pourroit-il pas ſe
» chanter à l'Italienne ? Le premier a
» perdu en ſe transformant, peut-être
» le ſecond y gagneroit-il ». J'eſſayai donc ; je pris le premier Opéra qui ſe préſenta ſous ma main ; je chantai le récitatif à l'Italienne, en retranchant les cadences, les ports de voix, les tenues, & en y mettant la rapidité & le débit néceſſaires à une bonne déclamation ;

& voici ce que je remarquai avec autant de plaisir que de surprise. Dans les endroits où le récitatif imitoit le mieux le discours, il n'y avoit pas de comparaison entre le plaisir que me faisoit ce récitatif débité à l'Italienne, & le dégoût qu'il me causoit, crié & traîné à la Françoise. Dans les endroits, au contraire, où le Musicien s'étoit écarté des tons de la déclamation, c'est-à-dire, du sentiment & de la nature, rien de plus désagréable & de plus affreux que le récitatif François *italianisé*.

X X I I I.

De cette observation, que tout Musicien peut aisément faire, nous osons tirer une conséquence qui révoltera peut-être d'abord certains Lecteurs, mais qui nous paroît mériter quelque attention de la part de ceux qui s'intéressent au progrès de l'art; c'est que si le récitatif François étoit aussi bien composé qu'il le peut être, on devroit le débiter à l'Italienne. Car il est certain qu'étant chanté de cette maniere, il ressemble beaucoup mieux à la déclamation, plus exactement à proportion qu'il est mieux fait. Nous avons même dans

notre récitatif quelques morceaux (à la vérité en petit nombre) où il feroit facile à l'auditeur de s'y tromper, & de prendre le récitatif ainfi chanté pour un véritable difcours. On peut citer pour exemple ces vers de la Scene célebre du fecond Acte de Dardanus :

A cet art tout puiffant.... n'eft-il rien d'impoffible ?
Et s'il étoit un cœur,... trop foible,... trop fenfible,...
Dans de funeftes nœuds... malgré lui retenu,
Pourriez-vous....

DARDANUS.

Vous aimez, ô Ciel ! qu'ai-je entendu !

IPHISE.

Si vous êtes furpris en apprenant ma flamme,
De quelle horreur ferez-vous prévenu,
Quand vous faurez l'objet qui regne fur mon ame ?

DARDANUS.

Je tremble.... Je frémis.... Quel eft votre vainqueur ? &c.

Nous croyons pouvoir propofer ce morceau à tous nos Artiftes François, comme le modele d'un bon récitatif. Il nous femble qu'un excellent Acteur qui auroit à déclamer tout cet endroit

de la Scene de Dardanus, le rendroit précisément comme il est mis en Musique: Pour parler plus exactement, & pour ne rien outrer, (car il peut y avoir plusieurs manieres différentes, toutes également bonnes, d'exprimer le sentiment renfermé dans ces vers) je suppose qu'un Acteur intelligent les débite à l'Italienne, en se conformant à la note, mais en mettant d'ailleurs dans son débit, les inflexions, les finesses, les nuances, les degrés de fort & foible nécessaires pour faire sortir l'expression ; & je crois pouvoir assurer que le chant se fera sentir à peine, & qu'on croira simplement entendre une Scene tragique bien rendue. Je vais plus loin, & j'ose prédire que ce morceau, *débité* de la maniere dont je le propose par une excellente Actrice, feroit plus de plaisir que le même morceau, *chanté* à pleine voix par la même Actrice avec toute la perfection dont il est susceptible; les traits du chant proprement dit sont plus marqués, & si on ose parler de la sorte, plus grossiers que ceux de la simple déclamation ; celle-ci a dans l'expression du sentiment certaines délicatesses, dont la voix poussée avec

plus d'effort ne feroit pas capable. Cette différence entre le chant & la déclamation, paroîtroit fur-tout à l'avantage de la derniere dans les premiers vers qu'on a cités, *& s'il étoit un cœur trop foible ; trop fenfible , &c.* où il n'eft pas poffible de porter plus loin que le Compofiteur l'a fait, la vérité du fentiment & la reffemblance du chant avec le difcours. La voix y monte prefque à chaque fyllabe par femi-tons, c'eft-à-dire par les moindres degrés naturels, comme elle le doit faire quand on vient en tremblant découvrir un fentiment dont on rougit, mais dont on n'eft pas le maître; car cette élévation de ton graduelle & infenfible, eft l'effet que doit produire d'un côté la force de la paffion qui ne peut plus fe contraindre, de l'autre la timidité naturelle qui s'enhardit par degrés. C'eft cet endroit de la Scene de Dardanus que nous devons citer & apprendre, & non pas l'air, *arrachez de mon cœur*, peu naturel pour les paroles, & commun pour la Mufique.

X X I V.

Si le récitatif, comme tout le monde en

en convient, doit n'être qu'une déclamation notée, on peut en conclure qu'une des loix les plus essentielles à observer dans le récitatif, c'est de n'y pas faire parcourir à la voix un aussi grand espace que dans le chant, & d'en régler l'étendue sur celle des tons de la voix dans la déclamation ordinaire. Le seul cas où l'on puisse se permettre de sortir des limites naturelles à la voix, c'est dans certains momens de passion, où la voix, même en déclamant, franchiroit ces limites; encore ces momens doivent être rares, & même ne se rencontrer guere que dans le récitatif *obligé*, qui par son objet, son accompagnement & son caractere, doit approcher un peu plus du chant. Lulli, dont nous regardons le récitatif comme un modele de perfection, est souvent tombé dans le défaut d'y faire parcourir un trop grand espace à la voix. On peut s'en convaincre en chantant son récitatif à l'Italienne; car on s'appercevra bientôt que ce récitatif sort en mille endroits de l'étendue que la voix peut parcourir dans la déclamation la plus animée.

X X V.

Je ne prétends pas au reſte décider abſolument (quelque porté que je ſois à le croire) que notre récitatif réuſsît ſur le Théatre de l'Opéra, étant débité comme je le propoſe, à l'Italienne & avec rapidité; mais je puis aſſurer au moins que cette maniere de le rendre n'a point déplu à d'excellens juges devant leſquels j'en ai haſardé l'eſſai; tous unanimement l'ont préférée à la langueur inſipide & inſupportable du récitatif de nos Opéras; & je crois que la différence les eût encore frappés davantage, ſi l'exécution eût été moins imparfaite, & le récitatif mieux compoſé. C'eſt à l'expérience à nous apprendre ſi cette maniere de chanter doit être admiſe ſur la ſcene lyrique. Mais il paroît au moins inconteſtable, qu'on doit rejeter tout récitatif, qui étant débité de la ſorte hors du théatre, choquera groſſiérement nos oreilles; c'eſt une preuve certaine que l'Artiſte s'eſt groſſiérement écarté des tons de la nature, qu'il doit avoir toujours préſens. Ainſi un Muſicien veut-il s'aſſurer s'il a réuſſi dans ſon récitatif? qu'il

l'essaye en le débitant à l'Italienne, & s'il lui déplaît en cet état, qu'il jette son récitatif au feu. On peut observer que les deux vers du monologue d'Armide, que M. Rousseau trouve les moins mal déclamés,

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui!
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui,

sont en effet ceux qui étant récités à l'Italienne, auroient moins l'apparence de chant.

X X V I.

Ce monologue d'Armide, vanté par nos Peres comme un chef-d'œuvre, jouissoit paisiblement de sa réputation, lorsque le Citoyen de Geneve a osé l'attaquer. Sa critique est restée sans réponse. En vain le célebre M. Rameau, pour l'honneur de notre ancienne Musique (qui devroit néanmoins lui être plus indifférent qu'à personne) a essayé de venger Lulli des coups que M. Rousseau lui a portés;

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

Mais en changeant, comme il l'a fait, la basse de Lulli en divers endroits, pour

répondre aux plus fortes objections de M. Rousseau, en supposant dans cette basse mille choses *sous-entendues* auxquelles Lulli n'a jamais pensé, il n'a fait que montrer combien les objections étoient solides. D'ailleurs, en se bornant à quelques changemens dans la basse de Lulli, croit-on avoir ranimé & réchauffé ce monologue, où le Poëte est si grand & le Musicien si foible, où le cœur d'Armide fait tant de chemin, tandis que Lulli tourne froidement autour de la même modulation, sans s'écarter des routes les plus communes & les plus élémentaires? Nous nous en rapportons au témoignage de son illustre défenseur. Eût-il fait ainsi chanter Armide? Eût-il donné à sa basse cette marche *terre à terre*, si traînante, si écoliere & si triviale? Lulli, répondra-t-on, n'en pouvoit faire davantage, dans l'état d'imperfection & de foiblesse où la Musique étoit alors. Cela peut être; mais il ne s'agit pas de juger le monologue d'Armide sur l'impossibilité qu'il pouvoit y avoir, il y a cent ans, d'en faire un meilleur : il s'agit de juger ce monologue en lui-même; & peu nous importe qu'il ait été admirable pour nos

peres, s'il est devenu insipide pour nous. Excusons les fautes de Lulli; mais avouons-les. Cet Artiste a donné à notre Musique tout l'essor dont elle étoit capable en commençant à naître: il transporta à l'Opéra François la Musique Italienne telle qu'elle étoit de son temps; il ne faut pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur les anciens Opéras d'Italie, & les comparer aux siens. Les innovations qu'il osa faire dans notre Musique causerent une révolution; on commença par s'élever contre lui, & on finit par avoir du plaisir & par se taire. Mais il avouoit lui-même en mourant, qu'il voyoit bien au-delà du point où il avoit porté son art; c'étoit un avis qu'il donnoit, sans le vouloir, à ses admirateurs. Ces froids enthousiastes (car une Musique sans chaleur ne peut en avoir d'autres) nous assurent quelquefois que les belles scenes des Opéras de Lulli sont si parfaitement mises en Musique, qu'un homme d'esprit & de goût qui ne sauroit point les paroles, les devineroit en entendant chanter la note. Si cette expérience est faite de bonne foi, & qu'elle réussisse, le Florentin mérite des autels; mais

l'expérience ne ſera pas même tentée.

XXVII.

Qu'il nous ſoit permis de conſidérer un moment ici l'étrange effet de l'injuſtice & de la prévention des hommes. Lulli de ſon vivant étoit ſur le trône, & Quinault dans le mépris; cependant quelle diſtance de l'un à l'autre, eu égard au degré de perfection où chacun d'eux a porté ſon art? Le plus grand éloge d'un Poëte, dit très-bien M. de Voltaire, eſt qu'on retienne ſes vers; & l'on ſait des Scenes entieres de Quinault par cœur. Que d'invention, que de naturel, que de ſentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'enſemble & de détail dans ſes poëmes lyriques! combien de tableaux a-t-il donné à faire à Lulli, que cet Artiſte a manqués totalement, ou peut être même n'a pas ſentis (*f*)? Mais Quinault étoit créateur d'un genre, & d'un genre où tout le monde ſe croit juge; c'en étoit aſſez pour déchaîner contre lui les prétendus gens de goût, & les échos de leurs déciſions. Les

(*f*) On peut en voir des preuves dans l'Encyclopédie à l'article EXPRESSION.

beaux esprits qui étoient pour lors à la mode, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils avoient eux-mêmes beaucoup de talent & de mérite, étoient parvenus à rendre ridicule aux yeux d'une Cour dont ils étoient l'oracle, l'Auteur de la *Mere Coquette*, de *Théſée*, d'*Atys*, & d'*Armide*. La génération ſuivante, il eſt vrai, n'en a pas jugé comme eux; & le fameux Satirique du dernier ſiecle ſeroit aujourd'hui bien étonné de voir ce Quinault qu'il outrageoit, mis par la poſtérité ſur la même ligne que lui, & peut-être au-deſſus. Mais qu'importe cet honneur aux manes du perſécuté? Tel a été le triſte ſort d'une multitude d'hommes célebres; on les inſulte, on les déchire, on les tourmente de leur vivant; on leur rend juſtice quand ils ne ſont plus en état d'en jouir; rarement même entrevoient-ils, à travers les nuages que l'envie répand autour d'eux, la juſtice tardive & inutile que la poſtérité leur prépare; la ſatire eſt pour leur perſonne, & la gloire eſt pour leur ombre.

XXVIII.

Si le récitatif de nos Opéras nous

ennuie, les airs chantans ne nous offrent gueres de quoi nous dédommager. Nous avons déjà obſervé qu'en général ils different trop peu du récitatif : cette reſſemblance ſe remarque ſur-tout dans les Scenes : elle eſt un peu moindre entre le récitatif des Scenes, & quelques airs placés dans les divertiſſemens, où nos Muſiciens modernes ont oſé quelquefois ſe donner carriere. Mais ces airs ont un défaut encore plus grand que les airs des Scenes ; c'eſt que la Muſique, ou plutôt les notes, y ſont prodiguées pour l'ordinaire ſur des paroles vuides de ſens, & incapables de rien inſpirer à l'Artiſte ; c'eſt toujours l'*amour qui vole*, qui *regne* ou qui *triomphe*, le Muſicien qui fait des roulades, l'Acteur qui les exécute comme il peut, & l'Auditoire qui applaudit en bâillant : ainſi le peu de Muſique vocale que nous avons, tombe preſque uniquement ſur des paroles qui ne valent pas même la peine d'être chantées. Ces airs ne méritent donc point par eux-mêmes qu'on ſonge à les perfectionner, mais plutôt à les proſcrire ; car la Muſique manque ſon but, quand elle déploie ſes richeſſes en pure perte, & ſur des ſyllabes.

Ce que nous allons dire a donc moins pour objet les airs chantans qui se trouvent dans nos Opéras, que ceux qui devroient y être & faire l'ame de nos Scenes lyriques. Les Italiens ont un grand nombre d'airs de cette espece; c'est une Princesse qui déplore la perte ou l'infidélité de son amant, un malheureux qui évoque & qui voit l'ombre de son pere, une mere qui croit son fils assassiné par un tyran, & qui se livre tout à la fois à des mouvemens de désespoir & de fureur. Le grand mérite de ces morceaux est d'être liés à la situation, & d'en augmenter l'intérêt. Mais malheureusement les Italiens n'observent pas toujours cette regle, & les airs de leurs scenes sont trop souvent détachés du sujet; ce sont des maximes, des comparaisons, des images qui refroidissent nécessairement l'action, quelque bien rendues qu'elles puissent être par le Compositeur & par le Poëte. On ne peut s'empêcher, par exemple, de reconnoître ce défaut dans l'air célebre chanté par Arbace; *Vo solcando un mar crudele*, tout admirable qu'il est pour la Musique & pour les paroles: il n'est point dans la nature qu'Arbace accusé,

innocent & prêt à périr, se compare en beaux vers à un Nautonnier égaré, qui a perdu ses voiles, qui voit l'onde se soulever, & le ciel se couvrir de nuages. Arbace sort encore plus de la nature dans ce qu'il ajoute, qu'abandonné de tout le monde, il a pour seule compagne son innocence, qui le conduit elle-même au naufrage.

XXIX.

La premiere loi des airs est donc d'intéresser par le sujet, & d'attacher par les paroles. Si on les envisage maintenant du côté de la Musique, il faut y distinguer le chant, l'accompagnement & la mesure. Point de véritable chant sans expression, & c'est en quoi la Musique des Italiens excelle. Il n'est aucun genre de sentiment dont elle ne nous fournisse des modeles inimitables. Tantôt douce & insinuante, tantôt folâtre & gaie, tantôt simple & naïve, tantôt enfin sublime & pathétique, tour à tour elle nous charme, nous enleve & nous déchire. Des hardiesses expressives, des licences heureuses, des routes de modulation détournées & savantes, & néanmoins toujours naturelles, voilà

son caractere & ses richesses. Toutes les oreilles Françoises, pour l'honneur de notre nation, n'y sont pas insensibles. Il est vrai qu'il y en a beaucoup d'incrédules, & ce qui est pis encore, bien des oreilles hypocrites, qui feignent par air un plaisir qu'elles n'ont pas. Un moyen sûr pour les connoître, c'est d'examiner les jugemens qu'elles portent des différens airs Italiens qu'elles entendent; ceux qui leur plaisent pour l'ordinaire davantage, sont ceux qui sont le plus à la Françoise. Je me souviens que dans l'Intermede du *Maître de Musique*, l'air de l'*Echo* eut un grand succès auprès de ces prétendus amateurs. C'étoit pourtant un air assez commun, indigne d'être comparé à plusieurs autres du même Intermede, qui avoient glissé sur les oreilles vulgaires. De pareils juges, qui ne goûtent dans la Musique Italienne que ce qu'elle a de plus trivial, ne sont pas faits pour sentir l'expression qui en est l'ame. Mais cette expression n'a pas échappé parmi nous à l'espece d'hommes qui par leur état doivent s'y connoître mieux que les autres, aux gens de Lettres & aux Artistes. La plupart sont devenus parti-

fans aussi zélés de la Musique Italienne, qu'antagonistes déclarés de la nôtre, & l'Opéra François leur est aujourd'hui insupportable, du moins à presque tous ceux qui me sont connus.

X X X.

Et comment ne le seroit-il pas? Le chant François a le défaut le plus contraire à l'expression; c'est de se ressembler toujours à lui-même. La douleur & la joie, la fureur & la tendresse y ont le même style (g); toujours la même route de mélodie, la même marche de modulation, & toujours la marche la plus élémentaire, la plus étroite & la moins variée; en sorte que celui qui va entendre un air François, peut s'assurer d'avance qu'il l'a déjà entendu cent fois auparavant. Au reste c'est encore moins nos Musiciens qu'il faut accuser de cette indigence, que leurs Auditeurs. Chez la plupart des François, la Musique qu'ils appellent *chantante*, n'est autre chose que la Musique commune, dont ils

(g) On peut en voir un exemple frappant dans l'Encyclopédie à l'article EXPRESSION; on y prouve que le chant de Méduse dans *Persée* iroit aussi-bien sur des paroles d'un caractere tout différent.

ont eu cent fois les oreilles rebattues ; pour eux un mauvais air est celui qu'ils ne peuvent fredonner, & un mauvais Opéra, celui dont ils ne peuvent rien retenir.

X X X I.

Mais, diront-ils, où trouvez-vous donc l'expression de la Musique Italienne ? Est-ce dans ces répétitions éternelles des mêmes paroles, dans ces roulemens prodigués à contre-sens, & prolongés jusqu'à la fatigue, enfin dans ces *points d'orgue* ridicules ? A Dieu ne plaise ; ces faux ornemens, loin de contribuer à l'expression, y nuisent au contraire beaucoup : mais de pareils défauts se corrigent aisément, il n'est besoin pour cela que d'effacer. Au contraire pour rendre nos airs François expressifs, il faut y ajouter la vie qui y manque, & cela ne se fait pas d'un trait de plume ; la Musique Italienne est défectueuse par ce qu'elle a de trop, la Musique Françoise par ce qui n'y est pas.

X X X I I.

Non-seulement les Italiens devroient supprimer dans leurs airs la répétition

si souvent ennuyeuse des mêmes paroles ; ils feroient bien de supprimer aussi la répétition totale de l'air après la reprise. Nous les avons imités dans cette répétition, & nous n'en avons pas mieux fait. Peut-être aussi devroient-ils le plus souvent supprimer la reprise même, où le Musicien pour l'ordinaire se néglige. A l'égard des roulemens, ils sont presque toujours déplacés, surtout quand on fait parler les passions ; & il faut convenir que la Musique Italienne moderne en est ridiculement chargée. Ce que nous disons des roulemens, nous le dirons à plus forte raison des points d'orgue, uniquement propres à faire briller le chanteur aux dépens du goût & de la nature. C'est sacrifier l'expression, c'est à-dire, l'ame de la Musique, à l'amour-propre de celui qui l'exécute, amour propre d'ailleurs très-mal entendu ; car le sentiment rendu par l'Acteur avec vérité, lui feroit bien plus d'honneur auprès des vrais juges que tous ces tours de force ou de souplesse. On prétend que les points d'orgue pourroient être moins fastidieux, & contribuer même à l'expression, si l'Acteur les savoit faire de

maniere qu'ils fussent comme l'abrégé & la récapitulation de l'air qu'il vient de chanter. Mais je n'entends rien à cette récapitulation prétendue ; je ne conçois pas comment elle se peut faire ; ni comment tous ces fredons recherchés, mis à la suite les-uns des autres pour terminer un air pathétique, n'effaceront pas l'impression qu'il a faite au lieu de la fortifier ; & je félicite ceux qui en voient là-dessus plus que moi. En général la Musique Italienne moderne est encore plus défectueuse par le mauvais goût de ceux qui l'exécutent, que par les écarts de ceux qui la composent. Ce n'est pas que l'art & l'habileté des chanteurs laissent rien à désirer, c'est au contraire qu'ils n'en font paroître que trop ; c'est qu'ils ajoutent presque à chaque note des ornemens nouveaux à ceux que le compositeur avoit déjà trop accumulé. Ils sont parvenus même à gâter souvent à force de charge les plus excellens airs comiques : pour l'ordinaire le Musicien met dans ces airs le juste degré de plaisanterie qui doit y être, tout ce qui est au-delà, est bouffonnerie & grimace. Mais en voilà assez sur l'expression du chant considéré en

lui-même, & sur son exécution. Venons à l'accompagnement.

XXXIII.

La fureur de nos Musiciens François est d'entasser parties sur parties, c'est dans le bruit qu'ils font consister l'effet; la voix est couverte & étouffée par leurs accompagnemens, auxquels elle nuit à son tour. On croit entendre vingt livres différens lus à la fois; tant notre harmonie a peu d'ensemble. Faut-il s'étonner si les Italiens disent que nous ne savons pas *écrire* la Musique? L'origine de ce défaut vient de la prévention de nos Artistes en faveur de l'harmonie au préjudice du chant, en quoi ils sont dans une grande erreur. Pour une oreille que l'harmonie affecte, il y en a cent que la mélodie touche par préférence. Ce n'est pas que nous ne reconnoissions tout le mérite d'une harmonie bien entendue. Elle nourrit & soutient agréablement le chant; alors l'oreille la moins exercée fait naturellement & sans étude une égale attention à toutes les parties; son plaisir continue d'être un, parce que son attention, quoique portée sur différens objets, est toujours

une. C'est en quoi consiste un des principaux charmes de la bonne Musique Italienne ; & c'est là cette unité de mélodie dont M. Rousseau a si bien établi la nécessité dans sa Lettre sur la Musique Françoise. C'est avec la même raison qu'il a dit ailleurs : *les Italiens ne veulent pas qu'on entende rien dans l'accompagnement, dans la basse, qui puisse distraire l'oreille de l'objet principal, & ils sont dans l'opinion que l'attention s'évanouit en se partageant.* Il en conclut très-bien qu'il y a beaucoup de choix à faire dans les sons qui forment l'accompagnement, précisément par cette raison, que l'attention ne doit pas s'y porter. En effet parmi les différens sons que l'accompagnement doit fournir, en supposant la basse bien faite, il faut du choix pour déterminer ceux qui s'incorporent tellement avec le chant, que l'oreille en sente l'effet sans être pour cela distraite du chant, & qu'au contraire l'agrément du chant en augmente. L'harmonie sert donc à fortifier & à faire valoir un dessus bien composé ; ajoutons même, ce qui est très-vrai, qu'une basse bien faite contient tout le fond & tout le dessein du chant, que les différentes

parties ne ſont que développer, & pour ainſi dire, détailler à l'oreille. Mais en avouant cette vérité, & en convenant même des grands effets de l'harmonie dans certains cas, reconnoiſſons la mélodie comme devant être preſque toujours l'objet principal. Préférer les effets de l'harmonie à ceux de la mélodie, ſous ce prétexte que l'une eſt le fondement de l'autre, c'eſt à-peu-près comme ſi on vouloit ſoutenir que les fondemens d'une maiſon ſont l'endroit le plus agréable à habiter, parce que tout l'édifice porte deſſus.

XXXIV.

Il ſe pourroit au reſte que les Italiens même n'euſſent pas tiré de l'harmonie tout le parti qu'ils auroient dû. Ces grands Artiſtes font à la vérité un uſage aſſez fréquent de quelques accords peu connus à nos Muſiciens; mais eſt-il bien certain qu'on n'en puiſſe pas encore employer d'autres? L'oreille eſt ici le vrai juge, ou plutôt le ſeul; tout ce qu'elle approuve pourra dans l'occaſion être mis en uſage avec ſuccès; ce ſera enſuite à la théorie à chercher l'origine des nouveaux accords, ou ſi elle n'y

réussit pas, à ne leur point donner d'autre origine qu'eux-mêmes. Je crains que la plupart des Musiciens, soit François, soit étrangers, les uns prévenus par des systêmes, les autres aveuglés par la routine, n'ayent exclu de l'harmonie plusieurs accords, qui peut-être en certaines circonstances produiroient des effets inattendus. Je m'en rapporte là-dessus à des oreilles plus sensibles, plus exercées & plus savantes que les miennes. Mais je le répete, je les voudrois sans prévention ; & c'est peut-être ce qui sera le plus difficile à trouver.

X X X V.

Nous ne dirons qu'un mot de la mesure. Quoiqu'elle soit d'une nécessité indispensable dans la Musique, ce n'est pourtant pas par l'exactitude de la mesure que nos Opéras se distinguent ; elle y est à tout moment estropiée ; aussi les Italiens renoncent-ils à accompagner nos airs. La mesure manque à notre Musique par plusieurs raisons ; par l'incapacité de la plupart de nos Acteurs ; par la nature de notre chant ; par celle des prétendus agrémens dont nous le

chargeons, & qui ne servent qu'à en troubler la marche ; enfin par le peu de soin que nous avons de donner aux mouvemens lents une mesure marquée. Nous avons sur ce dernier genre de mouvemens un préjugé bien étrange. Nous ne saurions nous persuader, grace à la finesse de notre tact en Musique, qu'une mesure vive & rapide puisse exprimer un autre sentiment que la joie ; comme si une douleur vive & animée parloit lentement. C'est en conséquence de cette persuasion, que les morceaux vifs du *Stabat*, exécutés gaiement au Concert spirituel, ont paru des contresens à plusieurs de ceux qui les ont entendus. Nous pensons sur ce point à peu près comme nous faisions il y a très-peu de temps sur l'usage des cors de chasse. On sait, pour peu qu'on ait entendu de beaux airs Italiens pathétiques, l'effet admirable que cet instrument y produit ; avant ce temps nous n'aurions pas cru qu'il pût être placé ailleurs que dans une fête de Diane.

XXXVI.

Il nous reste à examiner si l'on peut transporter à la langue Françoise les

beautés de la Musique Italienne chantante. Les étrangers le nient, mais on peut les récuser pour juges ; plusieurs François en doutent, & il faut leur avouer du moins que la langue Italienne sera toujours infiniment plus propre au chant que la nôtre. Mais enfin devons-nous désespérer si légérement de pouvoir accommoder le chant Italien à notre langue? Il ne s'agit peut-être que d'y accoutumer nos oreilles. Si on peut en venir à bout, c'est par la route qu'on a prise depuis assez peu de temps, en ajustant à d'excellens airs Italiens des paroles Françoises, & en commençant cet essai par le genre comique, qui trouve toujours le spectateur moins sévere contre les innovations qu'on lui présente. Cette petite supercherie a très-bien réussi au Théatre Italien ; on ne s'étoit pas précautionné contre le plaisir, & on en a eu ; on a cru entendre de la Musique Françoise, parce qu'on n'entendoit plus les paroles Italiennes. C'est aussi par ce même genre comique qu'il faudra commencer, pour essayer, si on le juge à propos, le nouveau genre de récitatif que nous avons proposé. *Le Devin du village*, dont le récitatif est très-

bien fait & très-propre au débit, seroit susceptible, si je ne me trompe, de l'épreuve dont il est question; & il y a lieu de croire qu'elle y réussiroit. Ainsi, en gagnant du terrein peu à peu, en ne faisant pas tout à coup des innovations trop hardies, en ne hasardant une tentative qu'après une autre, on se mettra à portée de prononcer sans partialité & sans précipitation sur une des trois propositions avancées par M. Rousseau, *que nous ne pouvons avoir de Musique*; car pour les deux autres elles me paroissent très-décidées. Je crois très fermement avec lui, *que nous n'avons point de Musique*, ou du moins que nous en avons trop peu pour nous en glorifier; mais je ne puis être de son avis dans ce qu'il ajoute, *que si jamais nous en avons une, ce sera tant pis pour nous*, puisque nous n'en aurons, selon lui, que quand nous aurons changé la nôtre. Je dois à cette occasion une sorte d'excuse au Lecteur sur le langage que j'ai employé dans tout le corps de cet écrit. J'ai toujours parlé de la Musique Italienne & de la Françoise, comme s'il y avoit deux Musiques, & comme si la premiere n'étoit pas en effet la seule qui

méritât ce nom. C'est uniquement pour me conformer à l'usage que je me suis exprimé d'une autre maniere ; & j'avoue qu'au lieu d'employer le terme de *Musique Françoise* , j'aurois dû dire , *ce que nous appellons de la musique & qui n'en est pas.*

XXXVII.

Nous avons beaucoup moins à réformer dans nos symphonies que dans nos chants. Plusieurs de celles de M. Rameau ne nous laissent rien à désirer. Parmi un grand nombre d'exemples que j'en pourrois rappeller ici , je me bornerai au Ballet des Fleurs dans les Indes galantes , dont les airs de danse si bien dialogués & si pittoresques , forment la scene muette la plus expressive. Sur cette partie les Italiens même sont moins riches que nous. Car je compte pour rien la quantité prodigieuse de Sonates que nous avons d'eux. Toute cette Musique purement instrumentale , sans dessein & sans objet , ne parle ni à l'esprit ni à l'ame , & mérite qu'on lui demande avec M. de Fontenelle , *Sonate que me veux-tu ?* Les Auteurs qui composent de la Musique instrumentale , ne feront qu'un vain bruit , tant qu'ils n'au-

ront pas dans la tête, (à l'exemple, dit on, du célebre Tartini), une action ou une expreſſion à peindre. Quelques Sonates, mais en aſſez petit nombre, ont cet avantage ſi déſirable, & ſi néceſſaire pour les rendre agréables aux gens de goût. Nous en citerons une qui a pour titre *Didone abbandonata*. C'eſt un très-beau monologue; on y voit ſe ſuccéder rapidement & d'une maniere très-marquée, la douleur, l'eſpérance, le déſeſpoir, avec des degrés & ſuivant des nuances différentes; & on pourroit de cette Sonate faire aiſément une ſcene très animée & très-pathétique. Mais de pareils morceaux ſont rares. Il faut même avouer qu'en général on ne ſent toute l'expreſſion de la Muſique, que lorſqu'elle eſt liée à des paroles ou à des danſes. La Muſique eſt une langue ſans voyelles; c'eſt à l'action à les y mettre. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'il n'y eût dans nos Opéras que des ſymphonies expreſſives, c'eſt-à-dire dont le ſens & l'eſprit fuſſent toujours indiqués en détail, ou par la ſcene, ou par l'action, ou par le ſpectacle: que les airs de danſe toujours liés au ſujet, toujours caractériſés, & par conſéquent toujours

pantomimes,

pantomimes, fussent dessinés par le Musicien, de maniere qu'il fût en état d'en donner pour ainsi dire la traduction d'un bout-à l'autre, & que la danse fût exactement conforme à cette traduction; qu'une symphonie qui auroit à peindre quelque grand objet, par exemple, le mélange & la séparation des élémens, fût expliquée & développée au spectateur par une décoration convenable, dont le jeu & les mouvemens répondissent aux mouvemens analogues de la symphonie; en un mot que les yeux toujours d'accord avec les oreilles, servissent continuellement d'interpretes à la Musique instrumentale.

XXXVIII.

Il est dans nos Opéras un genre de symphonie sur lequel nous nous arrêterons un moment; ce sont les ouvertures. Celles de Lulli, toutes insipides, & jetées d'ailleurs au même moule, ont été pendant plus de soixante ans le modele invariable de celles qui les ont suivies; durant tout ce temps, il n'y a eu qu'une ouverture à l'Opéra, si même on peut dire qu'il y en eût une. M. Rameau a le premier secoué le joug,

& osé tenter une autre route. Que d'objections ne fit-on pas d'abord contre cette nouveauté? Ce ne sont pas-là des ouvertures, disoit-on, comme s'il étoit décidé qu'une ouverture dût essentiellement commencer par un morceau grave, toujours composé à la façon de Lulli, de croches & de noires pointées. Enfin nous avons adopté depuis peu le genre d'ouverture des Opéras Italiens; & s'il m'est permis de le dire, ce n'est pas en cela que nous aurions dû les imiter. Car qu'est-ce qu'une ouverture? C'est la piece de Musique qui commence un Opéra, & qui doit préparer l'Auditeur à ce qu'il va entendre. Le caractere de cette piece doit donc être différent suivant le genre de situation qu'on va mettre sous les yeux du spectateur. Pourquoi donc faut-il qu'une ouverture soit toujours formée, comme le pratiquent les Italiens, d'un allegro, d'un adagio, & d'un passe-pied? Le passe-pied sur-tout, qui n'est par sa nature qu'un air de danse, & de danse vive & légere, est bien déplacé dans ce genre de symphonie. Je ne prétends point cependant, avec quelques Ecrivains modernes, qu'une ouverture

doive être la *préface* & comme l'analyse de l'Opéra qui doit suivre ; cette analyse & cette préface ne me paroissent pas plus intelligibles ni plus praticables que la prétendue récapitulation des points d'orgue dans les airs Italiens. Mais le caractere naturel & nécessaire d'une ouverture, c'est d'être l'annonce de la premiere scene, la ritournelle convenable au tableau que cette scene doit présenter. Prenons pour exemple l'Opéra de Thétis. La nuit qui descend sur son char, ouvre le prologue, & chante ces vers :

Achevons notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles pavots;
Mortels, dans votre sort pénible,
Le plus grand bien est le repos.

Que doit faire l'ouverture ? Une symphonie bruyante & variée annoncera d'abord & peindra les différens mouvemens qui agitent les hommes ; cette symphonie se calmant peu à peu, & s'adoucissant par degrés, dégénérera enfin, à la levée de la toile, en un sommeil qui servira de prélude & d'accompagnement au chant de la nuit. L'ouverture d'Amadis doit présenter un

tableau tout opposé. Alquif & Urgande endormis, brusquement réveillés par un coup de tonnerre, forment la premiere scene du prologue. L'ouverture doit donc commencer par un sommeil, sur lequel la toile se levera à la premiere mesure; & ce sommeil devenant toujours plus profond & plus lent, finira tout à coup & sans gradation par une symphonie bruyante.

XXXIX.

M. Rameau a suivi ce plan dans plusieurs de ses ouvertures, & en a fait des tableaux. L'ouverture de Zaïs peint le débrouillement du chaos, celle de Naïs le combat des Titans, celle de Platée l'arrivée de la folie, celle de Pigmalion les coups de ciseau d'un Sculpteur. Désirons pour le progrès de l'Art, que ce modele soit imité. Mais il faut pour cela que le Musicien & le Décorateur s'entendent, que l'Orchestre & le Machiniste agissent de concert, & que le spectacle soit toujours le tableau détaillé de la symphonie; sans quoi l'image musicale sera imparfaite & manquée. Il faut de plus, (& c'est-là l'essentiel) des Musiciens de génie, qui sentent

toute l'énergie & la variété des peintures dont la Musique est capable, & qui soient en état de les exécuter dans toute leur étendue. Nous disons dans toute leur étendue; car en matiere d'expression, rien ne prouve davantage le défaut de génie, que de rester à moitié chemin; c'est une marque qu'on a entrevu le but, & qu'on n'a pas eu la force d'y arriver; un Compositeur qui ne rend son idée qu'à moitié ou foiblement, ressemble à un Ecrivain qui n'a pu trouver le mot propre; la Musique est manquée quand elle ne produit pas tout l'effet qu'on a droit d'en attendre, quand l'Auditeur voit au-delà de ce que lui présente l'Artiste. Nous pourrions donner des exemples frappans de ce défaut dans plusieurs morceaux de Musique, qui ont néanmoins de la réputation parmi nous; mais les Auteurs sont vivans, & nous n'écrivons pas pour offenser.

X L.

Voilà bien des réflexions qu'on trouvera peut-être hasardées, mais qui, bonnes ou mauvaises, ne valent pas à coup sûr un bel air de Musique. L'Ar-

tiste qui crée & qui réussit est bien préférable au Philosophe qui raisonne ; aussi ne songe-t-on guere à donner des préceptes, quand on est en état de fournir des modeles. Raphaël n'a point fait de dissertations, mais des tableaux. En Musique nous écrivons, & les Italiens exécutent. Les deux Nations à cet égard sont l'image de ces deux Architectes qui se présenterent aux Athéniens pour un monument que la République vouloit faire élever. L'un d'eux parla longtemps & fort éloquemment sur son Art ; l'autre après l'avoir écouté ne prononça que ces mots ; *ce qu'il a dit, je le ferai.*

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce quatrieme Volume.

Essai ſur les Elémens de Philoſophie, ou ſur les principes des connoiſſances humaines, page 1

I. *Tableau de l'eſprit humain au milieu du dix-huitieme ſiecle*, ibid.

II. *Deſſein de cet ouvrage*, 7

III. *Objet & plan général*, 15

IV. *Méthode générale que l'on doit ſuivre dans les Elémens de Philoſophie*, 23

V. *Logique*, 37

VI. *Métaphyſique*, 45

VII. *Morale*, 77

VIII. *Diviſion de la Morale. Morale de l'homme*, 85

IX. *Morale des Légiſlateurs*, 101

X. *Morale des Etats*, 122

XI. *Morale du Citoyen*, 123

XII. *Morale du Philoſophe*, 134
XIII. *Grammaire*, 143
XIV. *Mathématiques, Algebre*, 152
XV. *Géométrie*, 158
XVI. *Mécanique*, 182
XVII. *Aſtronomie*, 220
XVIII. *Optique*, 250
XIX. *Hydroſtatique & Hydraulique*, 255
XX. *Phyſique générale*, 269
XXI. *Concluſion*, 294
Réflexions ſur l'uſage & ſur l'abus de la Philoſophie dans les matieres de goût, 301
De l'abus de la critique en matiere de Religion, 323
De la liberté de la Muſique, 383

Fin de la Table.

(5) 2486 4

0

B
1932
A5
1773
t.4

Alembert, Jean Le Rond d'
Mélanges de littérature,
d'histoire, et de philosoph

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY